BnF Gallica

Tambour battant ! / par le Vte Richard O'Monroy (Vte de Saint-Geniès),...

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

O'Monroy, Richard (1849-1916). Auteur du texte. Tambour battant ! / par le Vte Richard O'Monroy (Vte de Saint-Geniès),.... 1883.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

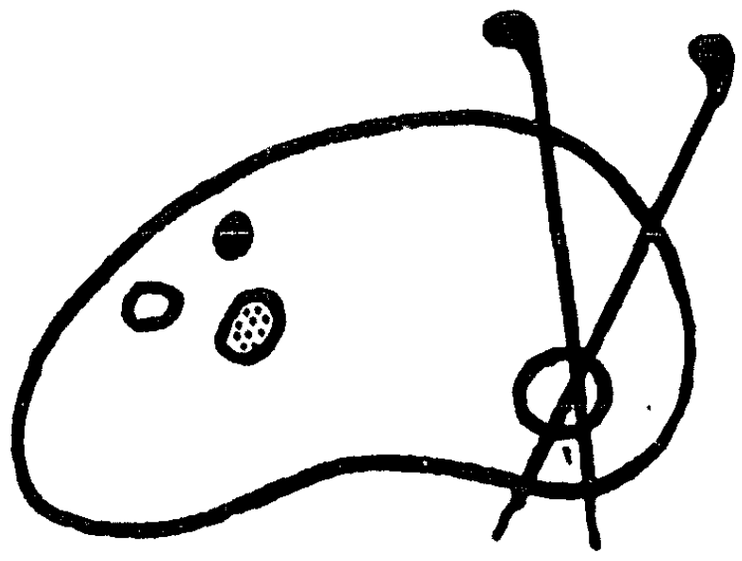
- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.



Début d'une série de documents
en couleur

(TYPOGRAPHIE)

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

LAMBOUR BRIANT

PAR

Richard O'Monroy

(VICOMTE DE SAINT-GENIÈS)

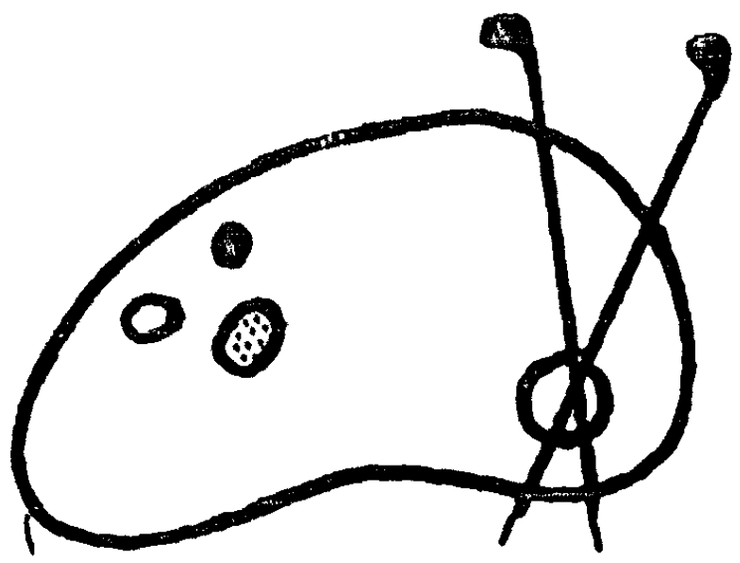
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

DU MÊME AUTEUR

Format gr. in-18.

A GRANDS GUIDES	1 volume
A LA HUSSARDE	1 —
LA BRUNE ET LA BLONDE	1 —
LE CAPITAINE PARAMORE	1 —
LE CLUB DES DRAGONNEURS	1 —
COUPS DE SOLEIL	1 —
LES FEMMES DES AUTRES	1 —
FEUX DE PAILLE	1 —
LA FOIRE AUX CAPRICES	1 —
LA GRANDE FÊTE	1 —
MONSIEUR MARS ET MADAME VÉNUS	1 —
LE PÉCHÉ CAPITAL	1 —
SANS M'SIEU'R LE MAIRE	1 —
SERVICES DE NUIT	1 —
SOYONS GAIS !	1 —
TAMBOUR BATTANT	1 —
UN PEU! BEAUCOUP!! PASSIONNÉMENT!!!	1 —

Paris. — Imprimerie A. DELAFOY, 3, rue Auber.



Fin d'une série de documents
en couleur

(TYPOGRAPHIE)

R.F.

TAMBOUR BATTANT!

8° Y2
20505

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

DU MÊME AUTEUR:

Format gr. in-18.

LE CAPITAINE PARAPÈRE, 6e édition.	1 vol.
COUPS DE SOLEIL, 6e édition.	1 —
LES FEMMES DES AUTRES, 11e édition.	1 —
FEUX DE PAILLE, 7e édition.	1 —
LA FOIRE AUX CAPRICES, 8e édition.	1 —
MONSIEUR MARS ET MADAME VÉNUS, 10e édition. . . .	1 —

Imprimerie D. Bardin et Cie à Saint-Germain. — 2590-83.

TAMBOUR BATTANT!

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

PAR

LE VICOMTE

RICHARD O'MONROY

(VICOMTE DE SAINT-GENIÈS)

— Je t'aime un peu, — beaucoup,
— passionnément, — pas du tout.
— Tambours, fermez le ban.
— Rrrrrran!

C·L

DÉPÔT LÉGAL Seine N° 3876 1901

PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

3, RUE AUBER, 3

—

1883

Droits de reproduction et de traduction réservés.

TAMBOUR BATTANT!

MARSEILLE OU TARASCON

I

Connaissez-vous Tarascon?

Tarascon, où l'on grille en été, où l'on gèle en hiver, où les pavés pointus semblent les ennemis jurés des chevaux et des cavaliers; Tarascon, où l'on se couche à huit heures, où les pensions sont excellentes, où les femmes sont prudes.

Il y avait déjà pas mal d'années que le 27e dragons, établi dans cet agréable endroit, se berçait du fol espoir de changer avec l'autre régiment de la brigade, le 28e, qui tenait garnison à Marseille. Au mois d'avril et au mois d'octobre surtout, ces espérances revenaient plus vives; on entrevoyait tous les plaisirs de la grande ville, ses théâtres, ses cercles; on songeait à la proximité de Nice, à Monte-Carlo, à la roulette! Mais les automnes succédaient aux prin-

temps, et le 27° restait toujours, toujours à Tarascon!

Le sous-lieutenant Larmejane était navré. A quoi bon, je vous le demande, être tout frais émoulu de Saumur, être grand, svelte, joli garçon, porter comme pas un le nouveau dolman à soutaches d'argent et la botte Chantilly, pour n'avoir d'autre distraction que de parcourir chaque jour le triangle ayant pour trois sommets : le quartier, le mess et le logement?... Et pas de femmes!

Aussi, quelle ne fut pas la joie de Larmejane quand, un matin que, le stick sous le bras, il fumait mélancoliquement sa cigarette sur le chemin de la gare, il aperçut deux femmes causant sur un banc : une blonde et une brune.

Habituellement, à cette heure surtout, le boulevard de la Gare était absolument désert.

Était-ce coquetterie, ou simple sécurité d'une femme qui se croit seule? mais la blonde, tout en causant avec son amie, leva sa robe tout naturellement, rajusta sa jarretière de sa main finement gantée, puis laissa retomber sa jupe. Le tout n'avait pas duré une seconde : mais Larmejane, émerveillé, avait aperçu un bas de soie bleu moulant une jambe exquise, un véritable éblouissement!

— Cristi, la jolie jambe! s'écria-t-il d'une voix vibrante.

La blonde se retourna toute confuse, tandis que son amie cherchait à étouffer un formidable éclat de

rire. C'est qu'elle était vraiment fort jolie, avec ses cheveux ondés sous la petite capote de velours bleu, son tout-pareil anglais en drap bleu-roi, sa mine qui essayait d'être sévère en dépit de la situation et, avec cela, un air absolument comme il faut, si comme il faut que, sans la radieuse apparition du bas de soie bleu, jamais Larmejane n'eût osé entamer la conversation. Mais bast ! quand on ne veut pas connaître les gens, on ne rajuste pas sa jarretière à leur nez, et notre sous-lieutenant n'était pas homme à laisser passer pareille aubaine.

Il vint s'asseoir carrément à côté des deux femmes et, après avoir salué le plus respectueusement du monde, il commença :

— Je crois, mesdames, que vous n'êtes pas de Tarascon ?

Pas de réponse.

— On calomnie Tarascon, continua-t-il en s'adressant plus particulièrement à la blonde. On dit qu'il n'y a rien à y voir. Eh bien moi, il n'y a pas une seconde, je viens de découvrir un point de vue ravissant.

— Monsieur, de grâce, dit la blonde en se levant, ne nous parlez pas ainsi en pleine rue. Vous nous compromettez horriblement. Nous sommes ici en famille, et il en résulterait pour nous les conséquences les plus désagréables.

— Ce n'est pas ma faute. Je suis venu, j'ai vu et... je persiste.

La femme hésita un moment, mais devant l'air résolu de l'officier, elle comprit qu'il fallait faire la part du feu.

— Eh bien, pas un mot de plus ici. Venez à la cathédrale.

Et les deux amies s'éloignèrent rapidement.

— Tiens! tiens! se dit Larmejane, voilà un rendez-vous tout à fait à l'espagnole.

Et il se mit à suivre à distance respectueuse, en essayant de prendre l'air du monsieur qui flâne sans aucun objectif déterminé. En effet, dans une petite ville de province comme Tarascon, rien que la présence d'un officier derrière une jolie femme suffit à provoquer des commentaires. Mais il avait compté sans les bons camarades.

Dans la grand'rue, on commença à en rencontrer plusieurs qui venaient en sens inverse. Les plus calmes se contentaient de cligner de l'œil ostensiblement, mais d'un air très fin. D'autres menaçaient carrément Larmejane du doigt; le gros major s'était écrié:

— Ah çà! jeune homme, vous ne pensez donc qu'à « courir la gueuse »!

Et les pauvres femmes, très ennuyées de ces facéties, allongeaient le pas, tandis que Larmejane, après avoir fait à ses amis des signes désespérés pour les prier de se tenir tranquilles, continuait sa route en leur montrant le poing et en les envoyant au diable.

Enfin on arriva à la cathédrale. Les deux femmes allèrent se placer dans un coin un peu sombre, tandis que Larmejane s'agenouillait à leurs côtés. Son carnet de peloton à coins de cuivre avait très bon air et prenait dans ses mains un faux air de missel. Il avait approché son épaule tout près de sa jolie voisine. Les petites mèches blondes effleuraient les moustaches, et de tout son être se dégageait un parfum tout spécial des plus troublants.

La majesté du lieu, le profond silence et le demi-jour mystérieux qui régnaient sous les hautes voûtes donnaient à cette entrevue un caractère tout particulier. Ce fut donc avec une certaine émotion que Larmejane reprit la conversation à voix basse, tandis que la petite femme avait la tête plongée dans les mains.

— Comment vous appelez-vous?

— Mon petit nom? Suzanne.

— Vous êtes mariée?

— Oui, à Marseille. Je suis ici chez des parents de mon mari.

— Peut-on vous voir?

— Oh! ici : tout à fait impossible.

— J'ai une petite maison très isolée, un peu en dehors de la ville, et...

— Je vous le répète; pour rien au monde je ne voudrais risquer ma réputation ici. Tarascon est très petit et tout se sait. Ah! si vous étiez à Marseille...

— Si nous étions à Marseille!... s'écria Larmejane entrevoyant une lueur d'espoir.

Cependant les chuchotements allaient crescendo, et un grand suisse, avec sa haute canne, était venu surveiller le couple d'un air rébarbatif. Il fallut se replonger dans des méditations, et le suisse s'éloigna.

— Le régiment doit toujours aller à Marseille, reprit Larmejane, mais nous espérons depuis si longtemps que nous commençons à désespérer. Je puis bien m'absenter de temps en temps, mais les permissions sont très rares et peuvent ne pas concorder avec vos moments libres. Je vous en supplie, venez me voir.

— Jamais ici! lui fut-il répondu. Mais venez à Marseille, et nous verrons.

Quelques jours après, en descendant de semaine, Larmejane obtint à grand'peine une permission de vingt-quatre heures pour aller à Marseille. L'entrevue avec Suzanne eut lieu au *Soleil d'Or*, une méchante auberge située dans l'un des faubourgs de la ville: mobilier en reps grenat fané, tapis de table maculé d'encre, lit boiteux; le cadre était déplorable. Suzanne, plus belle et plus charmante que jamais, n'en resta pourtant pas moins insensible; à toutes les instances de Larmejane, elle répondait:

— Au passage, dans un taudis pareil, jamais!... Mais venez tout à fait à Marseille, installez-vous, et nous verrons!...

Et Larmejane était retourné à Tarascon, plus féru que jamais, et décidé à tout pour changer de garnison.

II

Au mess, le lendemain matin, il aborda carrément la question.

— Messieurs, dit-il, j'arrive de Marseille. Partout j'ai rencontré dans les rues, sur les places des officiers du 28e, pimpants, astiqués, insolents de gaieté, avec de belles mauvaises mines de gens qui soupent, se couchent tard et font beaucoup la fête, et une fois de plus j'ai pu constater la justesse de l'aphorisme :

Bonne garnison, mauvaise mine;
Mauvaise garnison, bonne mine.

— Le fait est que c'est déplorable, appuya un lieutenant qui étouffait dans son dolman. Nous sommes tous ici frais, dodus, avec la figure reposée de bons jeunes gens qui se couchent tous les soirs à neuf heures.

— Et quelquefois plus tôt.

— Ça ne peut pas durer ; chacun son tour dans une brigade. Il y a six ans qu'ils sont à Marseille et nous ici.

— Il n'y a qu'un moyen, messieurs, d'arriver à

changer de garnison : c'est de nous en faire mettre à la porte.

— Bravo! bravo! Mais comment?

— Je prierai les officiers de jour de venir s'entendre avec moi demain au réveil ; d'ici là, silence et mystère.

Le lendemain, en effet, il y avait promenade générale des chevaux, et c'était précisément jour de marché. Au lieu de faire, comme d'habitude, la promenade par escadron, chaque détachement suivant une route différente, Larmejane eut l'idée lumineuse de réunir toutes les promenades, escadrons actifs, dépôt, infirmerie. Figurez-vous huit cent trente-cinq chevaux sortant un à un et au pas, de la porte du quartier. Ah! je vous prie de croire que pas une bête n'était restée dans les écuries! Jamais le service n'avait été si bien commandé. Les officiers de semaine avaient réquisitionné dans les chambres les ordonnances, les ouvriers tailleurs, les maréchaux, les lampistes, les cantiniers, etc., etc., et comme ceux-ci avaient objecté qu'en général on ne les commandait pas :

— Promenade générale! avaient hurlé les officiers de semaine. Entendez-vous, génèrrrrrale!

A six heures, les chevaux du premier escadron commençaient à sortir du quartier par la grande porte. A sept heures, il en sortait encore du cinquième. Cette longue colonne, avec ses temps d'arrêts inévitables, se répandit dans les rues principales d

la ville, obstruant tous les passages, interdisant complètement l'accès du marché aux nombreuses files de voitures conduites par les paysans.

— Partout, sous aucun prétexte, ne laissez couper la colonne ! avait-on recommandé aux sous-officiers.

Il en résulta un encombrement épouvantable. Personne ne pouvait plus avancer. C'était un enchevêtrement merveilleux de tombereaux, de charrettes, de troupeaux de moutons et de bœufs ; tout le monde vociférant, s'injuriant, se menaçant du poing ou du fouet ; les imprécations des charretiers se mêlaient aux mugissements des veaux, aux bêlements des moutons, et au milieu de ce tohu-bohu passait toujours, lentement, posément, une longue colonne de chevaux. N'ayant pas de commencement, elle paraissait également ne pas avoir de fin, ce qui est le propre des choses éternelles.

Ce jour-là le marché fut impossible. Les habitants, qui n'avaient pu s'approvisionner, se plaignirent à la municipalité de Tarascon, et le maire écrivit une lettre très sèche au colonel. Il y était dit, entre autres, que « le service des citoyens devait passer avant le service des chevaux militaires ». En même temps, une plainte était envoyée à la brigade de Marseille.

Le colonel répondit que l'événement était inexplicable, que jamais la promenade des chevaux n'avait causé un pareil désordre, et qu'il aviserait.

— Allons, ça ne commence pas mal, pensa Larmejane le soir en rentrant chez lui.

Le lendemain, en partant à cinq heures pour la manœuvre, Larmejane fit jouer la marche, qui ne doit jamais être jouée dans les rues avant sept heures. A toutes les fenêtres on ne voyait que gens ahuris, effarés, apparaissant en bonnet de coton, avec des yeux gros de sommeil, comme dans les *Pilules du Diable*. C'est une infamie, criait-on, de réveiller les gens à cette heure-là! Nous nous plaindrons! Nous vous ferons un procès en contravention!

— Je l'espère bien, pensait Larmejane radieux.

Le conseil municipal s'émut et envoya une note fulminante à la brigade.

— Ah çà! s'écria le général furieux, est-ce que ce 27e ne va pas me ficher un peu la paix?

En même temps, Larmejane créait une musique. La seule condition, pour en faire partie, était de ne savoir qu'un air, pourvu que cet air n'eût rien de commun avec l'air su par le voisin. Quand cet orchestre cacophonique fut bien organisé, tout se fit en musique. Pendant le repas, les officiers plaçaient leur instrument derrière eux, et, entre chaque plat, il y avait un nouveau charivari. Quand un camarade revenait de permission, quelle que fût l'heure, on allait le chercher à la gare, et on rentrait en ville avec l'orchestre, juché sur l'impériale de l'omnibus et chacun jouant à pleins poumons son air différent.

C'était épouvantable! On éventra trois grosses caisses; on creva six tambours. Les habitants, énervés, s'enfuyaient de la ville, les boutiques se fermaient,

le conseil municipal siégeait en permanence, tandis que le colonel était mandé en toute hâte à Marseille, où l'on envoyait télégrammes sur télégrammes.

L'affaire alla jusqu'au général Bourgachard, commandant en chef le 20e corps d'armée.

— Bah! dit-il en souriant sous sa grosse moustache; simples folies de jeunesse. De notre temps, on en faisait bien d'autres. Je vois ce que c'est. Ces messieurs ont leurs nerfs et besoin de l'air d'une grande ville. Eh bien, j'ordonne la permutation des deux régiments de la brigade. Le 28e viendra à Tarascon. et le 27e à Marseille.

Huit jours après, le changement de garnison avait enfin lieu, et Larmejane s'installait dans un coquet entresol où la belle Suzanne vint le voir plus d'une fois.

BONNET ET CHAPEAU

I

Il y avait dix jours que le 32e chasseurs à cheval était en étapes, direction : le camp de Châlons, lorsqu'il arriva à Sainte-Menehould, ville célèbre à plus d'un titre, mais surtout connue de toute l'armée française pour les repas pantagruéliques qu'on y dévore chez Gambillon, à l'hôtel du Grand-Nicolas.

Tous les officiers qui ont fait partie des reconnaissances de brigade avec cadres dans les défilés de l'Argonne se pourlèchent encore les babines au souvenir de cette mirifique hôtellerie. Il était temps d'ailleurs qu'on arrivât dans une bonne localité. Les étapes avaient été rudes. Beaucoup de pluie tout le long de la route, les dolmans bleus fripés, les manteaux sombres chiffonnés, les chevaux alourdis par

la charge mouillée; les jeunes officiers eux-mêmes perdant leur gaieté sous le grand caoutchouc dissimulant les formes et empêchant les succès de passage dans les petites villes; puis comme perspective, dix jours de grandes manœuvres sous l'œil du grand chef... Tout cela n'était pas fait pour égayer la situation.

Le capitaine Parabère seul, avec l'insouciance bonhomme faisant le fond de son caractère, conservait un semblant de gaieté. La pipe à la bouche, bien embobiné dans son capuchon, il avait encore sous une pluie battante entonné à pleine voix et en tête de son escadron le fameux air des *Trois Canards*, mais le *couin couin* magistral qui sert de refrain n'avait pas trouvé d'écho, et Parabère avait chanté tout seul. Mais bast! On arrivait à Sainte-Menehould; le soleil daignait enfin faire un semblant de risette et enveloppait les cavaliers d'un rayon pâle; on passait en colonne devant de magnifiques boutiques de charcuterie, de belles maisons en pierre de taille devant offrir, au nom de la loi, bon souper, bon gîte, et qui sait, peut-être le reste; ce n'était plus le moment de récriminer.

Les trompettes sonnèrent une des plus jolies fanfares du cahier bleu; de la tête à la queue de la colonne, hommes et chevaux s'agitèrent comme pour secouer dix jours d'ennuis et d'humidité, et le régiment bien aligné fit *à gauche en bataille* devant l'hôtel du Grand-Nicolas. Déjà, maître Gambillon

jovial, grassouillet, vêtu de blanc, se tenait debout devant la porte avec son bonnet à la main.

Le colonel réunit tous les officiers en cercle, donna rapidement ses ordres, puis, tout guilleret, il se dirigea en fredonnant vers la porte de l'hôtel.

— Ah! ah! s'écria-t-il d'une voix vibrante, bonjour, monsieur Gambillon ! en attendant le déjeuner qui, je le sais, sera exquis, servez-nous votre meilleur madère.

On entra dans la grande salle à manger, avec un joyeux bruit de fourreaux de sabre entrechoqués, et d'éperons résonnant sur les dalles sonores, et du coup, la chambre se trouva comme éclairée par ce grouillement de dolmans bleu de ciel et de pantalons garance. Parabère, à cheval sur une chaise, avait déjà retiré son shako, donné un tour à ses cheveux, retroussé sa moustache et il fumait sa cigarette avec la même béatitude que s'il eût été au Helder.

Tout à coup la porte s'ouvrit, et une très jolie brune avec deux grands yeux rieurs, un petit bonnet perché sur le haut de la tête, un soupçon de moustache et les bras nus fit son apparition. Elle tenait un plateau portant plusieurs bouteilles et des verres, et moitié riant, moitié rougissant, un peu confuse devant tous ces uniformes, elle s'arrêta à la porte en disant :

— Gambillon, mon mari, m'a dit de vous apporter le madère... tandis qu'il s'occupait du déjeuner...

A cette gracieuse apparition tout le monde leva

le nez tandis que l'hôtelière continuait à montrer ses dents blanches dans un joli sourire. Mais c'est qu'elle était vraiment très bien, madame Gambillon, et les dix jours d'austérité d'étape permettaient de l'apprécier avec des réserves de tendresse extraordinaires. Le colonel clignait de l'œil en connaisseur, le gros major était plus rouge que jamais, le petit Larmejane restait en extase la bouche ouverte, quant à Parabère il s'était précipité vers la porte et voulait à tout prix débarrasser madame Gambillon de ses bouteilles.

— Monsieur le capitaine!... disait-elle en se défendant.

— Donnez donc, madame Gambillon, c'est trop lourd pour vous!...

Dans la lutte il serrait beaucoup les bras nus de la belle brune, mais c'était dans une bonne intention.

— Ah çà, Parabère, tonna le colonel, allez-vous laisser faire le service!

Le capitaine revint à sa place et l'hôtelière commença sa tournée, versant le vin de madère avec de jolis gestes de bras, tandis que tous ces cavaliers la détaillaient en silence, cherchant à se frôler un peu à elle au moment où elle passait à leur portée.

— Vous ferez des compliments à monsieur Gambillon, dit le colonel en buvant à petits coups.

— De son madère?

— Non, de sa femme!

— Il y eut les éclats de rire réglementaires, souli-

gnant toute plaisanterie d'un chef. Quant à Parabère, il continuait à fixer madame Gambillon, qui de temps en temps le regardait à la dérobée. Évidemment le capitaine avait une avance énorme sur les camarades. Qui se fût douté qu'à Sainte-Menehould on pouvait trouver une femme semblable. Taille ronde moulée dans un corsage clair à petits bouquets, jupe courte laissant voir le mollet bien pris, col plat avec ruban cerise faisant valoir l'éclat et la fraîcheur du teint. Ah, ce diable de Gambillon était un heureux homme!

Malgré le formidable appétit qu'avaient tous ces guerriers, au déjeuner, beaucoup d'entre eux oublièrent un peu de manger pour mieux regarder la jolie femme qui servait. Parabère, véritablement très remué, avait trouvé un truc; tout en se servant longuement il serrait en dessous la main qui portait le plat. Aux hors-d'œuvre madame Gambillon avait protesté à mi-voix; à l'omelette elle n'avait plus rien dit, et je crois bien qu'au beefteck elle avait un peu rendu la pression.

Certes, Parabère avait eu dans les hasards de sa vie militaire bien des succès, cependant dans la situation particulière d'esprit où il se trouvait, après ces dix jours de privations et de tristesse, il se sentit fort ému. Malheureusement, le 32e ne restait qu'un jour à Sainte-Menehould, et le billet de logement du capitaine était à un kilomètre de là, au château de Livry, chez M. le comte de Frampierre.

— Monsieur Gambillon, dit-il, en passant dans la cuisine, je suis logé au diable vert. Est-ce qu'il n'y a pas une chambre au Grand-Nicolas ?

Madame Gambillon devint pourpre, tandis que l'hôtelier répondait :

— Hélas, non, mon capitaine, c'est jour de marché et tout est plein. Il ne m'en restait qu'une, le nº 6, qui a été retenue par votre colonel...

— Le colonel ! Quelle malechance ! se disait Parabère en regagnant la salle. Avec un camarade ou un inférieur, on aurait peut-être pu s'arranger, mais le colonel...

Parabère était très perplexe. Il lui fallait à tout prix la chambre de l'hôtel... Mais comment en expulser le colonel qui avait l'air, lui aussi, de trouver l'hôtelière fort de son goût ? En y pensant bien, il lui vint une idée, idée fort hasardée, qui pouvait compromettre tout son avenir, le faire rayer du tableau d'avancement et lui attirer l'histoire la plus grave... Mais, bast ! quand l'amour nous tient, adieu prudence, et Parabère était bien réellement pincé.

Il se fit amener sa jument et piqua au galop vers le château de Livry.

Sur le perron il trouva M. de Frampierre, un grand vieillard, qui l'accueillit avec une urbanité exquise :

— Soyez le bienvenu, monsieur le capitaine, j'avais été prévenu de votre arrivée ; j'ai servi jadis aux Gardes du corps, et je suis toujours heureux de

recevoir sous mon toit un membre de l'armée française.

Parabère s'inclina profondément.

— Monsieur, dit-il, puisque vous avez été officier, vous comprendrez d'autant mieux ma démarche. L'agrément du château de Livry, l'honneur d'être reçu par vous, font que je me trouve possesseur du meilleur billet de logement de toute la colonne. Pendant ce temps, mon colonel est logé au Grand-Nicolas dans une mauvaise auberge de Sainte-Menehould... Ce n'est pas admissible. Je viens donc respectueusement vous prier de lui donner l'hospitalité en mon lieu et place.

— Mais, mon cher capitaine, Livry est grand et je serais très heureux de vous recevoir vous et votre chef.

— Non ! non ! s'écria Parabère. Si le colonel me sait logé ici, il pensera que la démarche vient de moi, et tout l'effet sera perdu. Ne pourriez-vous, monsieur, avoir l'extrême obligeance de lui écrire une lettre de vous-même, sans parler de ma démarche?...

— Monsieur, cette délicatesse vous honore, dit le comte de Frampierre tout attendri de tant de déférence hiérarchique. Je vais immédiatement envoyer une invitation à votre digne colonel.

Parabère accepta avec reconnaissance la main qu'on lui tendait et revint au petit trot vers Sainte-Menehould. Pourvu que le colonel acceptât ! Il détestait en général être logé chez l'habitant.

Au Grand-Nicolas, Parabère retrouva les cama-

rades qui étaient tous restés dans la salle à manger sous prétexte de prolonger le moment du café. Au fond, c'était simplement pour profiter des allées et des venues de la jolie brune.

— Où êtes-vous logé ? demanda le colonel à Parabère.

— Je ne sais pas encore, mais je crois bien que je suis chez le curé, répondit le capitaine.

— On n'est pas mal souvent dans les presbytères. Moi je préfère toujours être à l'hôtel quel qu'il soit; on est plus à son aise, et...

A ce moment, un domestique en grande livrée fit son apparition, et se retira après avoir remis au colonel une lettre à chiffre armorié. A mesure que celui-ci lisait, son visage se rembrunissait.

— Sacré *mille noms* d'une sabretache! s'écria-t-il tout à coup en froissant la lettre. Voici le comte de Frampierre qui veut absolument m'avoir dans son *château*!

— C'est tout près, dit Parabère, un kilomètre à peine.

— Près, près! Ce n'est pas *la question*. Il faut se raser, s'habiller, faire des cérémonies, le soir rester à causer au salon, une foule de choses dont j'ai l'horreur en route. D'un autre côté, la lettre est faite en termes si pressants, si flatteurs...

— C'est un honneur pour tout le régiment, dit sentencieusement le gros major : vous ne pouvez pas refuser!

— Vous ne pouvez pas refuser, appuya Parabère.

Ce fut l'avis général. Une demi-heure après, le pauvre colonel astiqué, rasé, bichonné, avec le dolman des grands jours, quittait en maugréant la chambre numéro six, et l'infâme Parabère s'y installait triomphalement.

M. Gambillon fut enchanté d'avoir le capitaine chez lui, heureux qu'un hasard lui permît de revenir sur son premier refus.

— J'espère, monsieur le capitaine, que vous ne manquerez de rien. D'abord, si vous avez besoin de quoi que ce soit, vous n'avez qu'à appeler; madame Gambillon demeure à deux portes de vous sur le même palier.

— Eh bien, et vous, monsieur Gambillon?

— Moi, je demeure au rez-de-chaussée. Il faut que je me lève de très bonne heure pour aller aux provisions, et cela, non seulement réveillerait ma femme, mais dérangerait mes voyageurs.

— C'est fort bien vu, riposta Parabère, ravi de cette circonstance.

Le soir, pendant le dîner, le capitaine continua ses agaceries, et plus d'une fois, madame Gambillon, très troublée, faillit laisser choir les plats qu'elle apportait. Il eût d'ailleurs souhaité tous ses camarades au diable; l'absence du colonel, retenu chez le comte de Frampierre, autorisait plus de laisser-aller, et les jeunes officiers devenaient de plus en plus entreprenants.

Plus d'une fois Parabère, rouge, agacé, ouvrit la bouche pour les rappeler à l'ordre : — Ah çà ! se dit-il, est-ce que je serais assez bête pour être jaloux?...

Heureusement, lorsque la nuit arriva, la plupart d'entre eux, éreintés par les fatigues de la route, se retirèrent de bonne heure avec leur billet de logement. Peu à peu, la salle s'était vidée, seul le capitaine, usant du privilège d'être chez lui à l'hôtel, continuait à fumer, assis sur le banc devant la porte, une dernière cigarette.

Lui aussi était bien fatigué, mais il ne songeait plus qu'à l'hôtelière. Il lui fallut subir la conversation de maître Gambillon, et écouter la recette des pieds sautés à la Sainte-Menehould. Le satané mari ne paraissait pas pressé de se coucher, et pendant ce temps-là, madame Gambillon allait et venait, regardant parfois malicieusement le contraste formé par ce gros homme en veston blanc et cet élégant capitaine en dolman bleu soutaché d'argent. Enfin, les époux souhaitèrent le bonsoir à leur hôte; le mari rentra chez lui, la femme monta à sa chambre, et Parabère, le cœur battant à tout rompre, resta à humer le frais devant la porte.

Après avoir constaté, par la fenêtre éclairée, l'endroit précis de la chambre, après avoir entendu les ronflements sonores de l'hôtelier, Parabère monta chez lui à son tour. Il se rasa, se parfuma, passa une chemise de soie; jamais il ne s'était plus soigné pour

ses plus élégants rendez-vous. Puis, décidé à tout, en proie à une très réelle émotion, il entra bravement chez l'hôtelière...

Il y eut une exclamation aussitôt étouffée sous le bruit d'un baiser, puis l'on n'entendit plus rien.

Le lendemain matin à quatre heures, au moment où la colonne se remettait en marche, on eût pu voir, à moitié cachée par le rideau, une gentille petite femme émue, attendrie, lançant à pleines lèvres des baisers au capitaine, tandis que celui-ci envoyait lui aussi de la main un adieu très tendre en reprenant la tête de son escadron.

II

Les manœuvres finies, on reprit à petites journées le chemin de Saint-Germain en Laye, garnison du 32e chasseurs. Ce fut avec une béatitude infinie que Parabère se réinstalla dans sa jolie maison de la rue du Boulingrin, dont les fenêtres avaient vue sur la terrasse; après cette rude vie d'étapes, ces mauvaises nuits d'auberge, ces douze jours passés sous la tente au camp de Châlons sur les bords du Cheneu, quelle joie de retrouver la chambre garnie de cretonne rouge, le grand lit du milieu, le cabinet de travail, la salle à manger où l'on faisait si souvent la fête avec des camarades et de belles petites venues par le train

de six heures, tout ce bon luxe enfin qui rend la vie douce et les jours heureux dans la plus recherchée des garnisons.

Cependant sa pensée se reportait parfois vers Sainte-Menehould et vers la jolie hôtelière du Grand-Nicolas. Il revoyait ces grands yeux noirs, cette bouche rieuse ombrée de petites moustaches. Il avait conservé un souvenir radieux de cette nuit bizarre, et c'était certainement une des meilleures aventures de sa vie de garçon. Au premier jour, il prendrait un congé et retournerait là-bas, afin de revoir cette charmante madame Gambillon, si simple et si jolie sous son petit bonnet, si naïve avec son sourire d'enfant ignorant de toute rouerie.

Un jour qu'étendu sur son divan il caressait à nouveau le projet d'un voyage à Sainte-Menehould, son ordonnance vint lui dire qu'une dame était dans une voiture arrêtée devant la grille et demandait à lui parler.

— Bon! pensa le capitaine, ce doit être Caroline Bischoff qui vient me demander à dîner.

Il descendit allègrement et vit dès le perron, encadrée dans la glace d'un fiacre, une figure qu'il ne reconnut pas d'abord. Ce n'était pas Caroline... Il approcha et aperçut une petite femme outrageusement frisée, avec un chapeau à brides de satin blanc qui donnait à son teint doré des tons de pain d'épice.

— Eh bien, monsieur le capitaine, vous ne vous attendiez pas à me revoir?...

Comment, c'était l'hôtelière! Parabère restait tout abasourdi. C'était elle et ce n'était pas elle. Tout en l'aidant à descendre de la voiture, il aperçut des gants de peau glacée, des bras chargés de bracelets, un châle en fausse dentelle et une robe de satin bleu, mais d'un bleu de ciel à faire crier! Une tenue de demoiselle d'honneur à une noce de chez Gillet.

Et tout en la faisant rentrer chez lui :

— Comment m'avez-vous retrouvé? Comment avez-vous eu mon adresse?

— Pour être une provinciale, on n'est pas une bête, allez! J'ai trouvé votre garnison dans l'annuaire du café. Je suis arrivée à Saint-Germain, et j'ai été droit au quartier vous demander au corps de garde...

— Vous êtes entrée au corps de garde!

Le capitaine désespéré se figura l'effet produit par cette arrivée dans la caserne, le sourire du maréchal des logis, les plaisanteries des chasseurs... tandis que cette femme endimanchée demandait son adresse.

On était entré au salon. Madame Gambillon se laissa tomber sur une chaise. Ah! elle avait eu du mal à venir. M. Gambillon ne voulait pas, c'était l'époque de la foire, et cette absence constituait pour l'hôtel une perte sèche, mais elle avait prétexté d'importants achats d'épicerie, elle avait emprunté de l'argent, beaucoup d'argent. Et avec une fierté comique, elle ouvrait un porte-monnaie à garniture d'acier tout bourré de pièces d'or et de menue monnaie.

Décidément le rêve s'envolait à tire-d'aile. Comment la femme qui lui avait paru si gracieuse à Sainte-Menehould, si désirable avec son petit costume court, son bonnet et ses bras nus, était-elle tout à coup devenue si prodigieusement commune?

Et ces détails de ménage, ces achats d'épicerie, cette foire, cet argent perdu pour le Grand-Nicolas!...

A mesure qu'elle parlait avec ces airs enfantins qui l'avaient tant séduit en route, il la détaillait de plus en plus déconfit. Il était aveugle décidément le jour où il avait fait la cour à ce petit chien savant.

— Ma chère amie, commença-t-il traîtreusement, vous savez qu'il m'est impossible de vous recevoir ici. A chaque instant, c'est le fourrier qui entre, c'est un camarade qui me fait une visite, c'est le colonel, le colonel lui-même, qui peut venir!

Puis, attendri malgré lui, en la voyant tout interdite devant cette réception glaciale :

— Mais nous pouvons nous voir à Paris. Où êtes-vous descendue?

— A l'hôtel de Picardie, rue d'Amsterdam; un bel hôtel très cossu et très cher.

— Eh bien! j'irai y dîner ce soir avec vous, sept heures.

— Bien sûr?

— Bien sûr.

La pauvre hôtelière tout heureuse sauta au cou du capitaine :

— Ah! que vous êtes gentil, s'écria-t-elle. Je ne veux pas vous compromettre, je me sauve.

Il essaya de l'embrasser avec conviction, et pendant qu'elle remontait en voiture, il aperçut encore un gros bas de coton blanc!...

A six heures, Caroline Bischoff arrivait pour de bon cette fois. Elle avait un chapeau Montespan en paille marron avec profusion de panache couleur scabieuse, une sorte de pelisse dessinant la cambrure du dos, ambre laiteux recouvert d'une dentelle cas-tillane couleur pain bis, une jupe de foulard scabieuse, des bas brodés avec des papillons extravagants...

Que vous dirais-je! L'affreux capitaine Parabère envoya à l'hôtel de Picardie la dépêche suivante :

« Désolé! Impossible venir, envoyé en mission en Tunisie. »

Et cette femme en bonnet, pour laquelle il avait, un beau soir, failli compromettre tout son avenir militaire, il ne songea même plus à la revoir, en chapeau!

TROP CHIC!

I

Au fait, pourquoi Hector continuait-il à faire inutilement la cour à Sabine Steward ? A voir l'air indifférent avec lequel elle lui rendait son salut lorsqu'ils se rencontraient dans l'allée des Acacias, il était bien évident que le pauvre amoureux avait bien peu de chances pour lui.

Certes, Sabine était une splendide créature. Toute droite dans son huit-ressorts, de manière à laisser admirer sa taille, lorsqu'elle passait hautaine et superbe à travers la file serrée des équipages, elle excitait l'admiration même des autres femmes. Et c'était, il faut bien l'avouer, un véritable morceau de roi ; mais Hector, de son côté, n'était pas à dédaigner. Bien fait, joli garçon, habile dans tous les exercices de sport, riche, il avait de plus dans toute sa personne

une suprême distinction. Au cercle des Truffes, dont il était vice-président, l'on ne jurait que par lui. Ses équipages étaient cités, ses modes faisaient loi ; parmi les hommes de sa génération, il était à chaque instant pris comme arbitre non seulement pour des questions de chic, mais pour des questions d'honneur; en un mot, c'était le « parfait gentleman » dans le sens le plus strict du mot.

Il avait d'ailleurs tout fait pour attirer l'attention de Sabine, comprenant qu'une aussi belle fille n'avait que trop le droit de se montrer exigeante. Sachant qu'elle aimait les chevaux, il avait appareillé à grand peine et au prix de sommes fabuleuses quatre carrossiers noirs de Norfolk, qui avaient remporté au concours hippique le premier prix des drags; la première fois que Sabine avait rencontré Hector conduisant lentement bien rassemblé ce superbe attelage, elle avait pris son binocle d'or pour lorgner un moment les deux chevaux de flèche, et puis ça avait été tout.

En vain, à la croix de Berny, il avait, pour se faire remarquer d'elle, risqué sa vie comme le premier jockey venu sur les plus sérieux obstacles; dans le *cross country steeple chase* il était arrivé bon premier acclamé par le public des mails; partout où Sabine allait, au bois, au cirque, à l'hippodrome, elle était sûre de rencontrer Hector, la mangeant des yeux, correct, irréprochable, toujours entouré des hommes les plus connus par leur élégance et leur position sociale.

Un mardi soir, à la sortie de la Comédie-Française, un voyou ayant marché sur la robe de Sabine, et ne s'étant pas excusé, Hector l'avait obligé à demander pardon à la belle au moment où elle montait en voiture. Et bon gré, mal gré, écumant, pleurant de rage, le voyou, sous cette lourde main en gants gris perle, avait été obligé de s'agenouiller dans la boue.

Il avait adressé des bouquets splendides, écrit des lettres émues et sincères, des lettres de bon garçon sérieusement épris, sans jamais obtenir la moindre réponse; quant aux cadeaux, bijoux, objets d'art, bibelots, choisis avec une ingéniosité exquise, ils avaient toujours été renvoyés séance tenante.

Lorsqu'il rencontrait Sabine dans une maison amie, elle échangeait avec lui quelques phrases d'une politesse si froide, si banale, que vraiment, sans être ridicule, il n'y avait pas moyen de glisser la moindre déclaration.

— Ah çà, ma chère, dit un jour le comte Taradel, pourquoi êtes-vous si dure pour l'ami Hector? C'est un garçon très bien.

— Qu'est-ce vous appelez un garçon très bien?

— Enfin il est riche, bien élevé, bien posé, du meilleur monde...

— Et puis après? Est-ce que je sais, moi? Il est très chic, je vous l'accorde, mais peut-être ne l'est-il pas assez, puisqu'il ne me dit rien. C'est la meilleure raison que je puisse vous donner. Moi, il faut qu'on me dise.

Et Hector continua la lutte, dépensant l'argent sans compter, organisant des fêtes splendides, imaginant mille folies, sans que ses affaires en allassent mieux.

Un soir qu'il désespérait de jamais arriver « à dire quelques choses » à la froide coquette, il vit entrer chez lui l'ami Taradel très affairé.

— Hector, lui dit-il, je viens faire appel à ton bicops.

— Bravo! Tout à ta disposition. Jamais je n'ai été si en forme.

— Eh bien, il y a, samedi prochain, une représentation au cirque de l'ami Mollier, offerte à la fine fleur du demi-monde.

— Sabine Steward est invitée?

— Bien entendu, et tu auras là une occasion unique de te faire voir à ton avantage. Tu montes parfaitement à cheval. Tu pourrais présenter la jument Fanny en travail de haute école.

— Jamais de la vie! s'écria Hector avec énergie.

— Ah! je te vois venir, mon gaillard; tu préfères éblouir par un effet de torse. Eh bien, veux-tu les barres parallèles « Dies et Nox » avec Précy Bussac. C'est lui qui sera Dies, tout en blanc; et toi, Nox, tu apparaîtras en maillot noir moulant tes formes athlétiques?

— Non! riposta Hector. Il y a assez longtemps que Sabine se moque de moi, je veux lui montrer que je ne tiens plus à lui plaire, je veux être ignoble, je veux être en clown!

— En clown? Au fait, pourquoi pas? le costume peut être fort gracieux.

— Tu n'y es pas. Je ne veux pas le clown svelte, élégant, avec des grâces serpentines, étincelant dans un maillot à paillettes. Je veux le clown ignoble, canaille, ventru, le clown de foire foraine à la voix rauque, au geste aviné.

— Malheureux! mais cela te coulera complètement. Elle ne voudra plus jamais te voir.

— Eh bien, tant mieux! Ce sera une fin comme une autre, ma représentation de clôture, et en même temps ma délivrance.

— Comme tu voudras, dit Taradel; le principal, c'est que tu sois sur le programme. Je vais faire afficher le clown Hector.

II

Le samedi suivant, dès neuf heures du soir, il y avait une animation inaccoutumée dans toutes les rues avoisinantes. L'avenue d'Eylau était sillonnée de victorias, de coupés élégants, et parfois quelque jolie tête passait à la portière pour demander le chemin du cirque Mollier à des promeneurs ahuris.

A la porte, une longue file de voitures s'était formée déposant devant une porte brillamment illuminée des femmes en grande toilette, et des jeunes

gens en cravate blanche avec les pans de l'habit dépassant sous le pardessus clair. Dès l'entrée on trouvait au contrôle Chameroy déguisé en ouvreuse de loges avec une robe verte et un bonnet à fleurs extravagant, puis des commissaires magnifiques avec leur tunique écarlate, leur culotte blanche, leurs bottes à l'écuyère, sans oublier le gros nœud de satin bleu sur l'épaule gauche.

L'intérieur du cirque présentait un coup d'œil charmant. Dans toutes les galeries ressemblant avec leur décoration de toile peinte à des loggias espagnoles, on voyait émerger les bustes des plus jolies filles de Paris, véritable foire aux chapeaux, gainsboroughs, polichinelles, devonshires, étalant leurs panaches clairs sous la lumière électrique. Aux oreilles étincelaient diamants et saphirs; partout, derrière l'éventail, souriaient des bouches plus rouges que nature laissant apercevoir des dents superbes. Il était là tout entier ce demi-monde *que l'Europe nous envie*, avec ses potins, ses éclats de rire, ses coquetteries, ses remarques méchantes et drôles. Du bas en haut ces messieurs rangés debout autour de la piste interpellaient ces dames leur jetant des fleurs, recevant parfois en échange des bonbons; on se sentait tout à fait en famille. Les parfums du white-rose, du sandringham, d'opoponax, de peau d'Espagne, se mêlaient aux odeurs âcres des écuries; une musique militaire avait entamé un quadrille endiablé, et pour que la fête fût complète le comte

Taradel, frisé, pommadé, les yeux agrandis par le kohl, décolleté jusqu'à l'indécence, s'était fait à s'y méprendre la tête de *Môssieu Loyal*.

Sabine Steward, tout en blanc, avec un ravissant lampion Louis XV campé sur sa tête mutine, était installée au premier rang d'une loge et attirait tous les regards. Il n'y avait pas à dire : sans conteste c'était toujours elle la plus belle et la mieux mise. Aussi, parmi cette foule d'admirateurs c'était à qui obtiendrait un sourire, un regard, chercherait à deviner ses moindres désirs, mais elle, toujours indifférente et hautaine, restait impassible et promenait sans l'arrêter sa lorgnette sur ces jeunes gens tous taillés sur le même patron.

— Ne trouvez-vous pas, disait-elle en riant à son amie Hélène Dartois, qu'avec leur col droit, leur habit noir, leur gardenia et leur pardessus noisette, ils ont tous l'air élèves d'une même pension ?

Cependant, au son des fanfares de l'orchestre, le spectacle avait commencé. Le gros Folangin déguisé en « dame Espagnole, » avec une amazone écarlate moulant des appas majestueux, un feutre mousquetaire à panache, une perruque rousse, et la photographie de son « mari en broche, » avait présenté un cheval dressé en liberté. Entre chaque exercice Folangin exécutait des révérences gracieuses qui faisaient la joie de la galerie. Puis Boisonfort et Précy Bussac, « Dies » et « Nox, » avaient exécuté sur les barres parallèles des merveilles d'adresse au

milieu des tonnerres d'applaudissements. Sabine seule conservait toujours son grand air dédaigneux.

Tout à coup, pendant un intermède, on vit entrer, en imitant la grenouille, le clown Hector, si commun, si dépenaillé, si grimé, que ses amis eurent d'abord peine à le reconnaître.

Comment, c'était là Hector, le bel Hector, ce garçon si élégant, si grand seigneur, allons donc! Ce n'était pas possible! Lorsqu'il eut terminé la marche de la grenouille par une cabriole finale, il se releva en se gonflant les joues et en faisant bouffer avec les deux mains son large pantalon. Et tout le monde cette fois reconnut le vice-président du cercle des Truffes!

Vêtu d'une espèce de sac à manches courtes, il avait dans le dos une horloge, puis un peu plus bas une lune avec cette devise d'un goût plus que douteux : « Gare la bombe! » De ce sac émergeaient deux bras extraordinaires, énormes, velus, musclés, avec de grosses cordes de nerf en saillie, ornés de tatouages représentant des cœurs percés de flèches au-dessus de haches entrelacées. Puis, sur un cou de taureau, apparaissait la tête rougeaude ornée de roufflaquettes avec deux petites moustaches cirées en virgule. Un mélange de Lantier et d'Arpin, le terrible Savoyard; enfin les pieds étaient chaussés de vieilles bottines fourrées garnies de peaux de lapin.

Et alors, sans se soucier des exclamations, les mains dans les poches, il fit le tour de la noble assis-

tance, interpellant chacun d'une voix éraillée dans un argot bizarre, apostrophant les femmes dont il défigurait à dessein les petits noms, risquant des plaisanteries de barrière. Arrivé devant Sabine, il se passa la main dans les cheveux, et, indifférent et goguenard, lança un « Te v'là Phémie ! » qui eut un succès colossal.

On croyait que celle-ci allait se fâcher ; l'on s'attendait même à quelque éclat, mais à la surprise générale, la belle Steward, enchantée, riait de tout son cœur, et applaudissait à faire craquer ses gants.

Le spectacle continua; chevaux de haute école présentés par des gentlemen, saut périlleux exécuté par-dessus douze chevaux par une troupe d'acrobates parmi laquelle on comptait un duc, cinq vicomtes et trois marquis, etc., etc.; mais Sabine n'avait plus d'yeux que pour Hector qui, en guise d'intermèdes, continuait la série de ses plaisanteries. Elle ne le quittait pas de la lorgnette, attentive, rouge, émue, applaudissant à chaque preuve de force ou à chaque plaisanterie triviale dont ses meilleurs amis faisaient tous les frais. Ce qu'il y eut de chapeaux défoncés, d'habits chiffonnés, d'yeux aveuglés par le sable envoyé par le malicieux clown, ne saurait se compter; mais le moyen de se fâcher alors que dans toutes les galeries supérieures ces dames s'amusaient tant.

Électrisé par le succès, Hector avait des inventions

diaboliques, devenait de plus en plus grossier, de plus en plus canaille, et de temps en temps, après quelque nouvelle énormité, se tournait vers la loge de Sabine avec un magnifique geste de défi.

A un moment donné, Sabine ayant laissé tomber son programme, avait, par-dessus la balustrade, laissé rouler son écharpe de dentelle afin qu'on l'aidât à le repêcher; malheureusement la dentelle était un peu trop courte et tandis qu'un petit monsieur des plus élégants, dressé sur ses pointes vernies, essayait d'attacher le papier à l'extrémité de l'écharpe, Hector, d'un bond formidable, lui sauta debout sur les épaules, grâce à cette échelle improvisée, lui enleva le programme des mains et le remit triomphalement à Sabine.

Cela avait été si prompt, si rapide, si bien exécuté que la salle entière éclata en applaudissements frénétiques.

Et au moment où, à cheval sur la balustrade, il se préparait à prendre son élan pour sauter dans l'arène :

— Attendez-moi au bas de l'escalier des loges, lui dit à voix basse Sabine. Je descends.

Là, elle le prit par la main et brusquement, sans explication, l'entraîna avec elle dans son coupé qui partit au grand trot.

— Ah çà, où allons-nous ? demanda Hector un peu ahuri.

— Parbleu, chez moi. Tu me plais et je t'enlève!

— Mais je voudrais au moins changer de costume...

— Oh non ! s'écria Sabine en lui jetant ses deux bras autour du cou. De grâce, ne redeviens pas chic ! Reste bien canaille... au moins pour cette nuit.

LA PERLE

Taradel était arrivé à ce moment psychologique de l'existence où il devient très difficile pour un viveur d'éprouver une émotion nouvelle. Il avait tellement jeté pendant vingt années sa jeunesse aux quatre vents, avait tellement joui de tout, s'était tellement amusé, que la satiété était venue, et avec cela, tout au fond du cœur restait cependant comme un besoin d'idéal inassouvi, une aspiration vers un amour raffiné, élégant, exclusif, ne ressemblant en rien aux bonnes fortunes sans veille ni lendemain qui avaient trop souvent traversé sa joyeuse vie.

Un soir de juin, après avoir dîné au cercle, et sur le point de quitter Paris, il s'épanchait douloureusement dans le cœur de son ami Précy-Bussac, quand celui-ci lui dit brusquement :

— Parbleu ! je vois ce qu'il te faudrait. Une petite

femme ingénue, timide, rougissante, n'ayant pas encore fait de faux pas, mais consentant à se risquer avec toi sur le chemin du Tendre.

— Mon pauvre ami, c'est ça et ce n'est pas ça. Certes l'ingénue, sans rouerie et sans vice dont tu me parles, me plairait fort, mais celle-là il faudrait la chercher, la conquérir; il faudrait lui faire la cour, se donner du mal pour la détourner du droit chemin; or je n'en aurai jamais ni la persévérance, ni le courage. Bref, je demande une chose impossible : je cherche toutes les réserves, tous les obstacles de la pudeur... et cependant je ne voudrais pas attendre. Je voudrais avoir un dîner exquis, travaillé, savant, et cependant pouvoir me mettre à table aussitôt après avoir commandé le menu.

— Cela doit pouvoir se trouver.

— Comprends donc bien ce que je cherche : une perle, mais une perle qui soit à ma portée!

— Je connais une vénérable personne, madame de Beaurain, je lui demanderai la permission de t'amener, et je crois que chez elle tu trouveras ton affaire!

— Hum! qu'est-ce que c'est que ta madame de Beaurain?

— Oh! pas du tout ce que tu pourrais croire. Elle donne des leçons de chant et possède, paraît-il, une méthode incomparable. Parmi ses élèves, elle a beaucoup de jeunes femmes exaltées, nerveuses, cherchant dans la musique un dérivatif aux tristesses de la vie conjugale.

— Comment! il y a chez elle des femmes mariées, vraiment mariées?

— Tout ce qu'il y a de plus mariées. Dame, je ne te dis pas que dans ce lot d'ingénues, il ne puisse pas parfois se glisser quelque fruit un peu piqué, mais en général c'est très bien composé. Je te ferai inviter à une de ces soirées, et la musique aidant...

Mais Taradel ne paraissait pas enthousiasmé. Ce que voyant, Précy-Bussac continua :

— Maintenant, je ne te promets pas absolument que tu pourras être reçu; madame de Beaurain est très difficile sur le choix de ses invités.

— Ah! ah! fit Taradel déjà plus émoustillé.

— Connaissant la nervosité de ses pensionnaires, se défiant de leur ingénuité qui les rend si peu armées pour la défense, elle ne se soucie pas d'introduire le premier loup venu dans sa bergerie.

— Mais je ne suis pas le premier loup venu. Au besoin, fais-moi passer pour un agneau, pour un mélomane naïf et convaincu!

— Enfin, je tâcherai, je verrai... Ah, mon ami, il y a là des petites bourgeoises à croquer! C'est bon, c'est simple, cela ne se doute même pas du mal, et avec cela jolies, jolies! de vrais morceaux de roi. A la première attaque bien menée...

— Tu crois? saperlipopette, s'écria Taradel très rouge, fais-moi entrer dans ce bercail-là, coûte que coûte.

— Évidemment l'argent ne nuit jamais, mais

comme je te l'ai expliqué, la question n'est pas là. Enfin je ferai pour le mieux.

Quelque temps se passa. Il y avait, paraît-il, force pourparlers, longue correspondance. Madame de Beaurain hésitait, elle avait des scrupules. Et Taradel était balancé entre l'espérance et la crainte. De plus, l'époque où il allait être obligé de partir approchait, quand, à sa grande joie, il reçut enfin une carte rose, satinée et dorée sur tranche, une invitation bien en forme pour le mardi suivant.

Certes Taradel, après avoir flairé, en connaisseur, le parfum spécial de la carte rose, n'était pas assez naïf pour se croire invité à un simple concert honnête et bourgeois. Cependant on avait fait bien des difficultés pour le recevoir. Puis Précy-Bussac avait parlé de petites femmes vraiment mariées, d'ingénues exaltées, nerveuses, malhabiles à la défense... Tout cela le rendait rêveur. Au fait, qui sait? Pourquoi ne rencontrerait-il pas, égarée dans ce salon interlope, la perle cherchée. En tout cas, ce ne fut pas sans une certaine curiosité qu'au jour fixé il endossa l'habit noir. Rien que cette émotion était déjà un plaisir. Arrivé rue Saint-Lazare, devant l'adresse indiquée, il aperçut un petit hôtel ayant, ma foi, fort bon air. Aspect discret, tranquille et comme il faut.

Taradel sonna, se trouva dans un vestibule tout tendu de vieilles tapisseries, avec une splendide torchère en bronze, et se débarrassant de son pardessus,

il se passa la main dans les cheveux, rajusta sa cravate blanche et suivit une jolie femme de chambre qui le guidait vers le premier.

II

— M. le comte Taradel, cria la femme de chambre en soulevant la portière.

Taradel entra et aperçut un salon brillamment éclairé et d'une richesse excessive. Œuvres d'art, terres cuites, tableaux à larges cadres d'or étincelant sur la tenture sombre, en travers; dans l'un des angles de la pièce un piano tout ouvert, autour duquel étaient groupées cinq femmes, paraissant très occupées à chanter.

Mais en entendant annoncer, madame de Beaurain qui était assise devant une partition, s'était levée et s'avançait vers le nouveau visiteur. C'était une grande femme de quarante-cinq à cinquante ans, qui avait dû être fort belle avant que le visage ne fût empâté par la graisse. Les yeux étaient immenses mais fatigués; les cheveux, plus blonds que nature, faisaient sur le front des crans et des virgules symétriques descendant jusque sur les sourcils accentués au pinceau. Le corps était majestueusement dissimulé dans une splendide robe de chambre de peluche verte, toute garnie de dentelles.

— Soyez le bienvenu, monsieur le comte, dit madame de Beaurain en tendant sa main grassouillette et toute chargée de bagues. Vous êtes vraiment trop bon d'avoir voulu assister à une de nos petites réunions patriarcales. Cependant, si vous aimez la musique, vous ne vous ennuierez pas.

— J'adore la musique, dit Taradel en s'inclinant, mais présentez-moi donc à ces dames.

Et de fait son entrée avait produit un certain désarroi. Les petites femmes paraissaient interdites et toutes désorientées. Les unes s'étaient reculées dans le coin opposé du salon, d'autres roulaient avec embarras leur partition, enfin une ravissante brune avait déjà remis son chapeau, une petite capote toute simple, et essayait d'exécuter une fuite savante.

— Comment, vous vous en allez, s'était écriée madame de Beaurain, vous, ma meilleure élève ! Ma chère amie, vous ne partirez pas sans que le comte vous ait entendue. Il ne faut pas vous laisser intimider.

Taradel était enchanté. La vue de ce touchant embarras le ravissait.

— Ah ! madame, dit-il en prenant la main tremblante de la jeune femme et en la ramenant doucement vers le piano, ne me faites pas croire que c'est moi qui vous mets en fuite.

Leurs yeux se rencontrèrent, puis la femme tressaillit comme si elle eût subi une influence magnétique, et balbutiant, elle répondit :

— C'est qu'il est déjà tard... M. Taupier va bientôt rentrer.

— Qu'est-ce que c'est que M. Taupier ? demanda à voix basse Taradel.

— C'est son mari, dit madame de Beaurain ; un sous-chef de division au ministère de l'intérieur. Ma chère amie, dit-elle à la jeune femme, M. Taupier vous sait ici, et il n'a aucune inquiétude. Au besoin, je lui dirai que c'est moi qui vous ai gardée. Il faut absolument que le comte entende votre magnifique soprano. Elle a un soprano extraordinaire.

— Je vous en supplie, dit Taradel en lui serrant la main.

Ils échangèrent à nouveau un long regard, puis madame Taupier, sans ôter son chapeau, reprit son morceau et se mit à chanter.

La voix était forte, mais assez peu juste, et il était bien évident que l'élève n'avait sur la musique que des notions très vagues, mais qu'importe, elle était si jolie!

— Elle est troublée, disait madame de Beaurain, pour excuser quelques *couacs* fâcheux : remettez-vous, ma chère amie.

— Non ! ne vous remettez pas, murmurait Taradel en se rapprochant de manière à frôler le corps de la chanteuse. C'est charmant comme ça.

Pendant ce temps, les autres femmes écoutaient tout en travaillant à de jolis ouvrages à aiguille. Une vraie soirée de famille.

Madame Taupier commença son deuxième couplet et madame de Beaurain passa dans le deuxième salon pour préparer le thé. Ces dames se levèrent pour aller l'aider et Taradel resta seul avec sa voisine. Abusant du tête-à-tête, il lui passa tendrement son bras autour de la taille, tandis que toute frissonnante, la pauvre madame Taupier chantait à la diable.

— De grâce, monsieur, laissez-moi, dit-elle, vous m'ôtez tous mes moyens.

— Eh bien ! ne chantez pas, dit Taradel en l'attirant contre lui.

Mais celle-ci se dégagea :

— On peut nous voir dans la glace... Je vous en supplie, monsieur le comte, restez tranquille... pas ici.

A ce moment, la femme de chambre passait avec le pot au lait. Taradel lui fit un signe d'intelligence en lui mettant un billet bleu dans la main. Celle-ci cligna de l'œil et lui dit : Venez dans la chambre cerise.

Elle monta rapidement l'escalier. Taradel la suivit, entraînant la pauvre petite femme qui se débattait en répétant : Mon Dieu ! je ne veux pas. Que dira M. Taupier ? Que dira M. Taupier ?

III

Ce pauvre sous-chef du ministère! Taradel, tout en montant, se le représentait avec son petit bedon, ses lunettes à branches d'or et sa bonne figure de bureaucrate. La femme de chambre ouvrit une porte et nos amoureux se trouvèrent dans un joli boudoir cerise, tout capitonné, véritable nid, éclairé discrètement par une lampe persane répandant dans la chambre une lueur rose. Un grand lit de milieu, avec deux oreillers garnis de dentelle, s'élevait sur une estrade. Près de la cheminée, sur laquelle se dressait une petite pendule de Saxe, était un large fauteuil, madame Taupier s'y laissa tomber en se cachant la tête dans ses mains.

Taradel ferma la porte, mit le verrou, puis il regarda sa conquête. C'était bien une perle, une vraie perle! Elle était ravissante ainsi, avec son petit chapeau, ses bandeaux plats à la vierge, son costume de drap bleu anglais si élégant et si simple. Les volets étaient fermés, la porte était close; elle était là à lui, bien à lui; il voulait maintenant, sans rien brusquer, savourer son plaisir, le prolonger avec des raffinements adorables, comme un chat qui joue avec la souris.

Quel plaisir de faire tomber une à une toutes les pièces de l'armure !

Se mettant aux genoux de son amie, il lui écarta doucement les mains, puis commença à défaire un à un avec des précautions infinies les douze boutons de ses gants. Celle-ci se laissait faire moitié honteuse et moitié souriante. Quand les deux mains furent dégantées, il les couvrit de mille baisers fous. Puis ce fut ensuite le tour du chapeau.

Cette fois, madame Taupier risqua une timide protestation. Mon Dieu ! qui lui aurait dit qu'en venant ce soir chez madame de Beaurain !...

Enfin le chapeau fut enlevé avec toutes sortes de délicatesses, sans déranger une mèche, sans arracher un cheveu, puis Taradel prenant cette jolie tête dans sa main se mit à la contempler longuement. Quel visage d'enfant ! quel œil clair, naïf et bon ! Un moment même, devant tant de candeur et de jeunesse, il éprouva comme une espèce de remords.

Le temps passait, mais Taradel n'y songeait guère. Il ne se souvenait pas avoir jamais été à pareille fête, et chaque nouvelle résistance de la jeune femme lui procurait un nouveau plaisir. Pour la décider à ôter son corsage il y eut une véritable lutte, mais il fut si paternel, si bon, si persuasif, qu'à la fin elle se laissa convaincre avec une bonne grâce touchante, tout en jetant de temps à autre un regard furtif vers la pendule.

Quand il la vit ainsi décolletée avec ses bras nus,

ses épaules rondes, ses petites fossettes et les deux rubans roses de la chemisette retenant les épaulières et lui donnant l'air d'un baby, il fut pris d'un véritable transport. Il s'avança pour la prendre dans ses bras, mais tout à coup on frappa à la porte.

— M. Taupier est en bas au salon et demande madame.

C'était la voix de la femme de chambre.

— Ciel ! mon mari est venu me chercher, s'écria la petite femme éperdue.

— Au diable le mari ! dit Taradel furieux.

— C'est votre faute, aussi. Vous n'en finissez pas. Voilà une heure que nous sommes montés. Pourvu qu'il ne se doute de rien !

Et malgré les supplications de Taradel, désolé d'avoir tant tardé, sans rien entendre, elle repassa son corsage en hâte, relissa ses cheveux, remit son chapeau et redescendit en toute hâte.

Quoique n'en ayant point encore profité, Taradel n'en avait pas moins trouvé ce qu'il cherchait : une vraie perle ! Et mariée !!! L'ennui était d'avoir à partir le lendemain, mais pour quelques jours à peine, et ce serait bien le diable si, madame de Beaurain aidant, il ne retrouverait sa perle à son retour. Mais, quinze jours après, Taradel pensait déjà à autre chose; son voyage se prolongea et trois mois passèrent avant son retour à Paris.

Vendredi dernier il se trouvait dans le promenoir de l'Hippodrome, lorsqu'il fut abordé par une de-

moiselle un peu maquillée, mais ayant cependant, sous le fard, assez bon air.

— Bonsoir, monsieur le comte, lui dit-elle, vous ne me reconnaissez pas? Blanche Taupier! Un soir... chez la Beaurain...

— Quoi! vous seriez madame Taupier! La femme du sous-chef du ministère!

— Ah oui! elle est bien bonne! C'est votre ami Précy-Bussac qui avait arrangé cela. Il fallait vous *la faire à l'honnêteté*.

— Sacrebleu! dit Taradel, pourquoi alors m'avoir dérangé? Pourquoi ce retour du mari?

— Que voulez-vous, monsieur le comte, d'abord la Beaurain ne pouvait vous croire si lanterneur. Elle pensait d'ailleurs bien vous revoir. Et puis, il paraît qu'il y a des imbéciles qui aiment ça; simple question de mise en scène, ça leur coûte plus cher, voilà tout.

Ce dernier mot rappela Taradel à la réalité, et le lendemain il envoyait à la vénérable madame de Beaurain le prix des illusions qu'il n'avait plus.

DE BIARRITZ

... Enfin, le beau temps est venu! Depuis huit jours, sous prétexte de pluie d'équinoxe (?), il était impossible de mettre le nez dehors. Mer furieuse venant se briser sur les rochers de la côte, vent enragé, ciel couleur de suie, bourrasques, c'était complet. Un petit aperçu de la fin du monde. La journée se passait à jouer à la *Mascotte*, espèce de tourniquet qui ressemble furieusement à la roulette. Le maximum est dix francs, ce qui n'empêche pas qu'on peut parfaitement arriver à y perdre une cinquantaine de louis par jour; quant à gagner, on ne l'espère même pas; seulement la table est étroite; tout autour, une foule de jolies Espagnoles qui perdent en piaillant avec une volubilité de parole d'une saveur toute méridionale; puis le placement des enjeux oblige à des poussées de genoux, des inclinations de corps, des frôle-

ments de jupe, etc., etc. Bref, on ne regrette pas son argent.

Mais ce matin le soleil a fait son apparition et ça a été un véritable changement de décor. Pour ma part, j'ai éprouvé une jouissance indéfinissable à contempler la rue Mazagran, une petite rue large comme la rue Louis-le-Grand et bordée de chaque côté d'immenses platanes qui font au-dessus du trottoir un rideau de verdure. Le soleil passe à travers les feuilles et découpe sur la façade claire des maisons des losanges mi-partie ombre et lumière. Partout un grouillement extraordinaire : beaux gars coiffés du béret bleu et criant très haut le patois du pays ; élégantes se rendant au bain ; ducs passant au grand trot conduits par quelque belle petite inexpérimentée, tandis que, sur le siège de derrière, un indigène du pays en livrée écarlate fait joyeusement claquer son fouet. Des calèches en profusion conduites par des cochers habillés en postillons avec des teints couleur orange et des moustaches de capitan ; puis çà et là, méprisant notre costume moderne, de magnifiques Espagnols en veste de velours noir ou bleu, culotte courte, ceinture cramoisie, portant sur l'épaule quelque châle de couleur éclatante et vous proposant leur marchandise avec des fiertés d'hidalgos.

Et, comble de couleur locale, de temps en temps, au milieu de cette foule bruyante et ensoleillée, passe lentement quelque grande prolonge attelée de quatre

bœufs conduits avec de longues perches et coiffés de peaux de moutons, qui leur font une espèce de perruque des plus bizarres.

Dans ladite rue, toutes les fenêtres ouvertes et beaucoup de femmes au balcon, appuyées sur des espèces de nattes tressées qu'on laisse retomber pardessus la balustrade. A toutes, teint mat, cheveux noir-bleu, yeux immenses, soupçon de favoris. On suit la rue le nez en l'air, ce qui, du train où vont les voitures, constitue un véritable danger. Mais quel paradis que cette rue Mazagran!

Le matin, de onze heures à midi, la mode est d'aller au Port-Vieux. Cela remplace la Potinière de Dieppe. On s'assoit en petits paquets au milieu du sable fin sur des chaises et on regarde, avec critique à l'appui, ceux qui se baignent dans une espèce de cuvette formée par les rochers. Grand succès... toujours pour la grosse maman qui monte dans une espèce de périssoire avec une cargaison d'enfants qu'elle emmène à la godille. On n'a pas autant d'enfants que cela, c'est inconvenant!

A midi, tout le monde rabat pour le déjeuner, les uns à leur hôtel, les autres au Casino, mais le plus grand nombre au Helder; cela ressemble à notre ancien Moulin-Rouge, ou à la terrasse des Ambassadeurs. Jardin plein de plantes exotiques, petites tables dressées sous la tente, belles petites en corsage havane sur jupe foncée avec le feutre sur l'oreille, et pour que la ressemblance soit complète, François, le

fameux François des Champs-Élysées, qu'on retrouve là maître d'hôtel en pied et qui vous accueille avec des exclamations de joie :

— Comment ! monsieur est ici ? quelle joie de voir monsieur ! je vais faire soigner le déjeuner de monsieur.

Il est vrai que cinq minutes après, il vous propose dans l'oreille des boîtes de cigares exquis et très chers. Décidément il n'a pas changé.

Pendant le déjeuner, les voitures entrent au grand trot par la grille et déposent les convives devant le perron avec un joyeux bruit de grelots. A noter, une délicieuse gitana de quinze à seize ans qui vient au dessert vendre des petits bouquets de corsage et de boutonnière. On l'envoie faire des politesses aux dames des tables voisines et c'est un trait d'union tout trouvé. Jolie comme un bijou, mais déguenillée, et avec cela du cœur et de la fierté. Je lui avais acheté une certaine quantité de bouquets, il en restait quatre dans sa corbeille et elle a voulu absolument me les « donner. » Comme j'insistais pour les payer, j'ai vu le moment où elle allait pleurer. Si on lui faisait seulement prendre un bon bain...

Il y a ici deux casinos, l'ancien et le nouveau. L'ancien, petit, laid, étriqué, avec un air bastringue et des salles enfumées... où tout le monde va. L'autre, tout neuf, splendide, établi dans l'ancien palais de l'impératrice Eugénie... où personne ne veut aller. En vain l'administration crible les baigneurs

d'invitations, offre des cotillons avec accessoires, des concerts de Tsyganes, des soupers, etc., etc., on trouve que c'est trop loin. Dimanche, le nouveau casino a fait tirer un beau feu d'artifice. On a été le voir sur la terrasse de l'ancien!...

C'est que ce vieux casino a toutes sortes d'avantages. D'abord il y a un hôtel sous le casino même. On sort de sa chambre, on monte six marches, et l'on entre dans les salons, sans pardessus, sans sortir de chez soi. C'est excessivement commode. Et puis, entre deux tours de valse, on peut admirablement disparaître un quart d'heure avec sa danseuse, sans que personne s'en aperçoive. L'on peut être au salon de lecture, aux petits chevaux, que sais-je?... et l'on peut avoir une conversation en tête-à-tête dans des conditions de sécurité et de confortabilité très rares.

Très curieux, l'*entrepont*; c'est un immense corridor qui suit toute la longueur de l'hôtel et sur lequel ouvrent toutes les portes comme dans un navire. Par chacune de ces portes arrivent les parfums les plus capiteux; le soir, sur le tapis, à côté des petits souliers de satin, on voit les bouquets de fleurs du cotillon qu'on n'a pas voulu garder de peur du mal de tête, et l'on rentre ainsi chez soi entre ces haies de fleurs, très ému par toutes ces belles voisines qu'on sent autour de soi de l'autre côté des cloisons, et qui laissent tout le long du corridor comme des sillages d'odeurs.

Tout au bout du corridor, la blonde Marguerite P. a installé un petit baccarat où l'on vient beaucoup. En effet, l'administration a été inexorable pour ces demoiselles. Pas une n'a pu franchir le seuil du casino. Au commencement, cela avait très bien marché. La comtesse Or... a si grand air, Isabelle F. est si jolie, Marie Del... porte si bien le gainsborough ! Bref, les huissiers n'y avaient vu que du feu ; mais un soir, à un grand bal, on parlait beaucoup de la pauvre Feyghine et du duc de M. Par je ne sais quelle association d'idées, Isabelle F. parla, parla... Bref, un monsieur ganté à cheveux tout blancs s'approcha d'elle et lui dit quelques mots à l'oreille.

— Je veux bien m'en aller, s'écria Isabelle toute rouge, mais à une condition, c'est qu'on renverra également la comtesse Or..., Marie Del..., les sœurs Deg... etc. ; bref, ce fut une razzia complète.

Beaucoup de ces demoiselles sont dans l'annexe, le pavillon Mélanie, qu'on a surnommé la tour de Nesle. Au rez-de-chaussée, la jolie Zenepeuxpaska. Au premier, la belle M., et au troisième, Thérèse B., les trois femmes les plus grandes et les mieux faites de France et de Navarre.

Pour terminer, un mot de cette adorable colonie espagnole, qui va, vient, susurre, froufroute et constitue la vie même de Biarritz. Des brunes, des blondes, des rousses ; des modes extraordinaires, des chapeaux inouïs d'audace, et toujours, toujours, même au repos, des grands yeux rieurs, étincelants,

pleins de soleil, de jeunesse et... de tout ce qu'on voudra.

Dès le matin, on les rencontre avec leur bande d'adorateurs, allant et venant, flânant devant les boutiques étranges où l'on vend des dentelles de Madrid, des éventails et des bâtons de vanille du Mexique. La flirtation n'étonne même plus, tant elle est dans les mœurs. Au bal, dans le renfoncement de chaque fenêtre, vous êtes sûr de trouver debout, causant à voix basse, quelque jeune couple; le monsieur évente sa danseuse et se sert de l'immense éventail comme d'une espèce de paravent.

Gardez-vous bien dans ces moments-là d'aller inviter la jeune fille, vous seriez fort mal reçu. J'ajoute que la conversation dure parfois toute la soirée, sans bouger d'un pas, toujours debout, et le monsieur maniant toujours l'éventail.

Un peu plus loin, la mère, parfois encore fort jolie, mais plus grasse, flirte avec un monsieur qui frise la cinquantaine, et enfin j'ai vu la grand'mère elle-même qui minaudait derrière l'éventail avec un vieil hidalgo à grandes moustaches blanches, qui avait encore fort bon air.

Les trois générations, n'est-ce pas touchant?

Toutes sévères pour les inconnus; pour toutes ces belles jeunes filles, dès que vous êtes présenté, vous devenez immédiatement un ami, un bon camarade avec lequel on peut causer, se promener, danser, faire des excursions, auquel on peut faire

rattacher son gant, porter son éventail, ses bouquets.

Et dans leur cruauté inconsciente, elles ne se doutent même pas du trouble extravagant qu'on éprouve le soir en rentrant après une journée passée tout entière, sous ce beau soleil, dans cette camaraderie capiteuse et sous le feu direct de ces grands yeux noirs.

..... De là le succès du pavillon Mélanie.

LE MARIAGE DE BERTHE

I

On ne parlait alors, à Biarritz, que du prochain mariage de la belle madame de Saint-Nichon avec le marquis Pongo, grand d'Espagne de première classe, possesseur d'une fortune colossale, et ayant les meilleures relations dans toute la société madrilène.

Ce couple remarquable et fort remarqué faisait chaque soir événement au Casino où il y avait précisément ce soir-là grand bal ; la saison ne faisait que commencer, mais, déjà une foule de Parisiens étaient venus renforcer la colonie espagnole.

Dès neuf heures du soir, les voitures, conduites par des cochers coiffés du béret basque, tournaient devant la porte de l'hôtel ; il en sortait une longue procession d'habits noirs et de toilettes claires tout le long de l'escalier qui « descend » vers les salons.

Abonnés et abonnées défilaient à flots pressés devant le bureau du contrôle sans qu'on pensât même à demander leurs cartes. Tous ces gens-là avaient un si grand air! Et de fait, il y avait là le dessus du panier de nos clubs avec des illustrations espagnoles, portugaises, mexicaines... et autres. Immenses Montespans à longue plume flottante, Devonshires en peluche écarlate sur lesquels s'épanouissait quelque oiseau des iles avec un collier d'or, polichinelles gaiement retroussés sur un méli-mélo de cheveux « auburns, » une véritable foire aux chapeaux soulignant les yeux immenses, les teints mats, les sourcils arqués rejoints par des favoris dessinant de longues virgules sur les joues et rejoignant ensuite la paupière par une pointe assassine. Sur les jupes troussées court, afin de laisser plus de latitude à la danse, se dressaient les corsages blancs, crèmes, lilas, clairs; puis, çà et là, éclatant comme une fanfare, apparaissait quelque polonaise en satin cerise traversée par une guirlande de roses constellée d'oiseaux-mouches.

Le beau Pongo, l'âme de toutes ces réunions, Pongo, l'ami des dames, Pongo, qui porte sur ses chemises de soirée des perles noires invraisemblables et à sa boutonnière une splendide brochette d'ordres multicolores, Pongo avait fait comme tous les soirs, une entrée à sensation, donnant le bras à la belle madame de Saint-Nichon, grande femme blonde, mince, svelte, dont la tête mutine apparaissait sous un chapeau en paille d'Italie avec fond tout en fleurs

et aigrette de plumes fixée par des coquillages. Sa jupe en broderies à jour, bordée d'une guirlande de roses, était rejetée en arrière à l'aide de grosses cordelières pour laisser voir le devant du jupon brodé sous un transparent de faille rose. Le corsage, légèrement décolleté devant, était tailladé sur une chemise bouffante en crêpe blanc. Enfin, les manches collantes, également garnies de roses, disparaissaient à moitié sous les gants longs en chevreau crème.

Il y eut, à sa vue, un long murmure d'admiration. Et tandis qu'elle passait maniant avec une rare élégance un éventail garni d'un flot de rubans, les femmes faisaient instinctivement la haie, et les hommes montaient sur les banquettes pour mieux la voir. Connaissez-vous madame de Saint-Nichon ? disait-on à la ronde, une grande dame assurément ! Une Parisienne bien sûr !

Cependant Pongo, rayonnant, passait en distribuant à la ronde des petits bonjours amicaux. Il entra dans la salle de bal où le cotillon allait commencer, et installa sa compagne à la gauche du prince Toricelli qui devait conduire le cotillon avec la belle mademoiselle Rolan.

Le chef d'orchestre qui ressemble d'une façon si fabuleuse au général Bourgachard, tapa sur son pupitre, fronça son sourcil olympien, retroussa sa moustache blanche, et la valse du *Petit Bleu* commença. Tout autour de la grande salle, assis sur des chaises très rapprochées et attachées par des mou-

choirs brodés, les couples flirtaient derrière l'éventail; les jeunes gens racontaient dans l'oreille des jeunes filles des histoires qui provoquaient de grands éclats de rire. Dans l'enfoncement des fenêtres, des mamans dodues, sanglées dans des costumes de satin drapés de dentelles noires, causaient amicalement, debout, avec de vieux adorateurs à belles têtes d'hidalgos grisonnants et essayant d'avoir quelques renseignements sur la belle inconnue, et le prince Toricelli, calme et grave, avait ouvert le cotillon avec cette maestria dont il a le secret.

Quant ce fut au tour de Pongo de faire la figure, il prit sa danseuse par la taille et commença une valse en trois temps qui fit apercevoir sous la jupe des souliers de chevreau mordoré brodés de perles assorties et des bas de soie rose avec des papillons de toutes nuances.

Et lorsque Toricelli apparut avec sa corbeille dorée garnie de fleurs, il y eut une véritable bousculade de danseurs pour s'emparer de force des bouquets; puis tous, il vinrent offrir leur bouquet à la danseuse de Pongo. A peine avait-elle fini un tour de valse qu'il fallait recommencer avec un autre danseur attendant son tour avec des mines ravies. Et les bouquets s'ajoutaient aux bouquets, formant un immense tas embaumé que Pongo avait de la peine à ranger sur la chaise.

Quand ce fut le moment des brassards de ruban garnis de grelots et des grands cordons de satin en

sautoir, la même comédie recommença. La manche de la belle blonde disparaissait sous les brassards attachés pieusement par des mains tremblantes d'émotion, depuis le haut du bras jusqu'au poignet. La colonie espagnole elle-même oubliait toute jalousie devant cet immense succès, manifestant son admiration par des exclamations bruyantes et enthousiastes chaque fois que l'inconnue exécutait un nouveau tour de valse.

Le cotillon fini, Pongo prit dans ses bras toutes les fleurs et tous les rubans, et le couple se dirigea vers la porte comme des triomphateurs auxquels tout le monde livrait passage.

On entendait sur la route : Divine ! Adorable ! Oune déesse ! Oune vraie divinité ! Diva ! Diva !

Sur son passage se trouvaient, à cet instant-là, deux Parisiens de nos amis : Précy-Bussac et Taradel. A la vue de cette femme et de son triomphe, le premier ne put retenir une exclamation de surprise :

— Comment ! cette gueuse ici ! s'écria-t-il.

— Une gueuse ! dit Taradel, suffoqué par cette épithète si malséante, c'est madame de Saint-Nichon.

— Elle ? allons donc ! Je te dis que c'est une gueuse, une misérable !

— Elle va épouser le marquis Pongo.

— Eh bien, si cela dépend de moi, ce mariage ne se fera pas. Viens dîner avec moi au Helder, je te conterai l'affaire.

Cependant, celle qui était l'objet de ce colloque,

appuyée sur le bras de Pongo, qui pliait sous les fleurs, lança un regard moqueur, en passant, à Précy-Bussac, puis elle disparut, lentement, laissant derrière elle comme un sillage de parfums capiteux.

II

Le lendemain soir à huit heures, la plus grande animation régnait au Helder. C'était le moment du coup de feu. A chaque instant, des ducs, des charrettes anglaises, des spidders, conduits par quelque belle-petite inexpérimentée, entraient par la grille, tournaient tant bien que mal tout autour de la pelouse et venaient, avec grand bruit, s'arrêter devant le perron.

Sur la terrasse, on avait relevé les rideaux de la tente et, tout en dînant, les convives pouvaient admirer les massifs de plantes exotiques et les corbeilles de géraniums roses éclairés à la lumière électrique. Partout un brouhaha insensé, exclamations de table à l'autre, interpellations aux garçons, éclats de rire poussés par de grandes filles, le feutre sur l'oreille et la taille moulée dans le petit corsage de drap anglais; ne pouvant trouver à se caser, elles avaient à se défendre contre tous ceux qui voulaient leur faire « une petite place ». Les maîtres d'hôtel, affairés et prétentieux, allaient, venaient, la serviette en main,

tâchant de contenter tout le monde, pestant contre la petite fleuriste gitane qui gênait le service, mais était bien commode à ces messieurs pour communiquer avec ces dames; et, pour augmenter la confusion, un gigantesque chien danois, gros comme un poney, se promenait de table en table, gâté par les femmes et attrapant, de leurs blanches mains, quelque fin morceau.

On voyait alors un monsieur frisé, moustachu, coiffé d'un vaste sombrero, se lever, saluer la dame qui avait été aimable pour son chien, et lui crier avec son plus gracieux sourire :

— Pas de viande, senora, pas de viande !

Puis il se rasseyait.

Mais la table où l'on faisait, sans contredit, le plus de bruit, était celle où trônait Précy-Bussac au milieu d'une demi-douzaine de demoiselles connues et de camarades du cercle des *Truffes*.

Il y avait là la Ravaschoff, Russiani, Blanche Taupier, la comtesse Zenepeuxpaska, les sœurs La Roseraye, avec Taradel, Grangeneuve, Tournecourt, Comfort et Chameroy. Le dîner avait été très gai, arrosé de vins les plus saugrenus, que Précy-Bussac avait fait à dessein circuler beaucoup plus qu'il n'eût été nécessaire, et l'on était arrivé à ce moment psychologique où l'influence de la digestion, la présence de jolies filles, entrevues au milieu des fleurs et de la lumière des bougies, donnent à chacun une éloquence communicative.

Et les potins allaient leur train.

— Bien commode, le pavillon Mélanie, disait Grangeneuve, lorsque la baronne n'est pas visible...

— Il y a donc des moments où elle n'est pas visible ?

— C'est rare, mais enfin cela arrive; alors on n'a qu'à monter au second chez le petit voyou; si l'on trouve le verrou au second, on a encore la ressource de Thérèse Grandval au troisième.

— Sans compter les petites bonnes.

— Une qui n'a pas été bête, c'est Marguerite Fourot; elle a loué deux grands salons dans l'*entre-pont* du Casino, et là, tous les soirs, on joue un baccarat d'enfer.

— Oh! cet entrepont, dit Comfort, j'ai renoncé à y habiter! On avait là des apparitions nocturnes. De grands êtres blancs en peignoir de Chine qui entraient dans votre chambre, à l'improviste, à trois heures du matin. Il fallait se barricader. J'ai fini par y renoncer, c'était trop fatigant.

— Quand on en est réduit à se barricader, dit Russiani, on ne l'avoue pas.

— C'est vrai! Honte à Comfort, s'écria-t-on en chœur.

— Mesdames, vous ne buvez pas, dit Précy-Bussac. A propos, vous ne devineriez jamais qui j'ai rencontré au bal de ce soir, Berthe Pelletier. Elle s'appelle ici madame de Saint-Nichon.

— Comment, cette coquine-là entre au Casino! dit Tournecourt.

— La saison ne fait que commencer, et l'administration n'est pas encore sur l'œil. Elle dansait le cotillon au milieu des jeunes filles, elle avait tous les succès. Elle va épouser un marquis Pongo.

— Dire que ze l'ai eue comme femme de chambre, dit la comtesse.

— Elle n'est pas si jolie que ça; elle sait s'habiller, voilà tout. Et encore! Et méchante!

— En voilà une qui a des méfaits sur la conscience! Capable de tout.

— Oh! oh! Vous êtes bien sévères, dit Taradel.

— Capable de tout, en effet, dit Précy-Bussac. Vous savez que nous sommes restés près de six mois ensemble; j'avais toujours cherché à lui rendre l'existence la plus douce possible, et, lorsqu'elle partit sans même me prévenir, j'éprouvai un très réel chagrin. J'avais d'ailleurs toujours eu en elle la confiance la plus absolue. Un beau jour, je vis arriver chez moi un monsieur, m'annonçant qu'il avait en sa possession des lettres qui m'avaient jadis été écrites par une femme mariée. Il me menaça de tout envoyer au mari. Pour sauvegarder l'honneur de la malheureuse femme, je dus racheter ces lettres une à une, et Dieu sait à quel prix! Depuis, moyennant quelques louis de plus, il m'a avoué que c'était Berthe qui me les avait volées un soir, dans mon secrétaire, et s'était servi de lui pour me faire chanter.

— Et tu n'as jamais cherché à la repincer? dit Tournecourt indigné.

— Bast! j'attends tranquillement une bonne occasion. J'aurais mauvaise grâce d'ailleurs à évoquer ici des souvenirs tristes. Oublions tout cela. Mes petites chattes, à votre santé!

On vida de nouvelles coupes de vin de Champagne, et toutes les femmes, dans un élan de tendresse exquise, voulurent à tout prix distraire Précy-Bussac. Zenepeuxpaska voulait lui expliquer sa généalogie princière; les sœurs la Roseraye proposaient de louer des ânes, à dix heures du soir, pour aller à la barre de l'Adour, Blanche Taupier voulait aller décrocher des enseignes, rue Mazagran, etc., etc.

Les trouvant bien à point, Précy-Bussac les regarda avec tendresse.

— Je crois qu'elles sont un peu parties, dit tout bas Chameroy.

— Tant mieux, j'ai mon plan, dit Précy-Bussac; puis il ajouta :

Je crois, dit-il, que nous nous amuserions bien mieux en allant tout simplement au Casino.

— Mais on ne nous laissera pas entrer.

— Allons donc! à notre bras, des femmes si chics! avec l'air aussi comme il faut!

— Et puis, Berthe Pelletier y va bien, dit Ravaschoff.

Ces messieurs, un peu étonnés, allaient protester, mais sur un signe de Précy-Bussac, ils n'élevèren

aucune objection. François fit avancer deux immenses landaus dans lesquels on s'empila avec force éclats de rire, et la bande folle partit au grand trot vers le Casino, au milieu du bruit des grelots et des joyeux claquements de fouet.

III

Cinq minutes après, on passait gaiement, chacun donnant le bras à sa chacune, devant les contrôleurs, qui sommeillaient dans leur fauteuil ; puis, d'un pas allègre, on se dirigea vers la salle de bal où le concert n'était pas terminé.

Là, Ravaschoff, tout le long du corridor, exécutait des petits pas de deux, très réussis.

Au milieu d'un profond silence, on jouait l'ouverture de *Marco Spada* d'Auber. Assise au premier rang, dans une toilette de surah héliotrope d'un goût parfait, madame de Saint-Nichon, placée à côté de Pongo et de la maréchale Aqua-Sacerty, écoutait les pizzicati avec un recueillement profond.

A ce moment, nos demoiselles firent une entrée bruyante.

— Chut! chut! s'écria-t-on à la ronde.

— Ah! flûte! dit tout haut la Ravaschoff. Si on ne peut pas causer, j'aime autant aller dans la salle des jeux. Venez-vous, vous autres?

Toutes les lorgnettes s'étaient tournées avec étonnement vers mademoiselle Ravaschoff, qui ne paraissait d'ailleurs nullement troublée.

— En voilà de la musique d'enterrement !

— Nous reviendrons pour le baluchon. Colonne en avant, marche ! dit Russiani en imitant un tambour-major.

— Mes enfants, disait Précy-Bussac, vous n'avez pas à vous gêner. Nous ne sommes pas venus ici pour nous ennuyer.

— Mais si on nous met à la porte?

— Eh bien, ce n'en sera que plus drôle ; d'ailleurs nous sommes là pour vous défendre.

On se dirigea sur le jeu de la Mascotte, où l'on jeta au hasard quelques pièces de monnaie sur le *Jockey*, le *Toréador* ou la *Danseuse*. Quant aux sœurs la Roseraye, elles engagèrent une discussion épique avec le croupier, prétendant qu'il avait touché au tourniquet, et finissant par l'appeler : Vieil empaillé!...

Heureusement le concert était fini. Les huissiers, aidés des valets de pied en habit à la française et culotte courte, avaient rapidement rangé les chaises pour le bal, et le chef d'orchestre avait donné le prélude du quadrille d'honneur.

Pongo, toujours pimpant, avait offert la main à madame de Saint-Nichon, qui avait comme vis-à-vis madame Darlington avec lord Basby.

— Il me semble, dit Précy-Bussac à Russiani, que tu danses très bien le quadrille.

— Un peu mon neveu, répondit Russiani.

— Et puis pas de raideur, hein! il s'agit de s'amuser.

— Tu vas voir ça, je me sens très entraînée ce soir. Ohé! Blanche, prends Grangeneuve et viens me faire un vis-en-face.

Dès les premières mesures, en effet, Russiani se mit à se trémousser avec un déhanchement dont elle seule a le secret, puis elle envoya son pied dans l'œil de Grangeneuve, tandis que Blanche Taupier faisait le grand écart.

Ce fut un tollé général. Immédiatement l'orchestre s'arrêta, tandis que les mères rappelaient les filles, les pères de famille, effarés, couraient chercher le directeur du Casino.

Madame Darlington s'était évanouie, madame de Saint-Nichon recevait les excuses de Pongo et s'éventait avec fureur.

Le directeur s'avança vers mademoiselle Russiani et lui dit tout bas quelques mots; en même temps, sur l'avis de plusieurs personnes présentes, les huissiers faisaient la même confidence à Blanche Taupier.

Celle-ci commença par perdre contenance, mais Précy-Bussac lui disait à l'oreille :

— Consens à t'en aller, mais demande justice pour toutes : qu'on mette aussi Berthe à la porte.

— Je veux ben sortir, cria Blanche, mais à une

condition, c'est qu'on fera également sortir toutes les femmes d'ici qui sont dans notre cas.

— Vos amies sont prévenues, répondit le directeur.

— Pardon, mais il y en a une à laquelle on n'a rien dit, et je ne partirai que si elle s'en va comme nous.

Et elle désigna la compagne de Pongo.

L'huissier bondit. Mettre madame de Saint-Nichon à la porte!

— Madame est une femme du monde, entendez-vous!

— Madame est une fille qui s'appelle Berthe Pelletier, et il y a ici plus de vingt personnes qui l'ont connue à Paris!...

On juge du scandale. Immédiatement le vide s'était fait autour de madame de Saint-Nichon. Pongo, seul, avec un courage digne d'un meilleur sort, lui offrit son bras, tandis qu'elle passait en pleurant de rage à la suite des demoiselles escortées par les huissiers.

— Voilà qui est fait, dit Précy-Bussac; elle s'était conduite comme une fille, je l'ai fait remettre à son niveau de fille.

L'autre soir on causait de l'aventure au cercle des *Truffes*.

— Il faut avouer, disait Taradel à Précy-Bussac, que tu t'es cruellement vengé.

— Eh bien, pas du tout, l'affaire a bien tourné pour elle, car elle n'en a pas moins, après le scandale

du Casino, épousé son marquis, dont à notre grande surprise, ni moi, ni ces messieurs qui accompagnions ces demoiselles, n'avons plus entendu parler. Nous nous attendions au moins à une affaire avec l'un de nous.

— On voit bien que vous ne connaissez pas Pongo, dit Tournecourt en éclatant de rire. J'ai pris mes informations. Pongo n'est pas marquis, c'est un ancien agent comptable à Cuba, qui a trempé dans je ne sais combien d'affaires véreuses. Voulez-vous savoir où il en est arrivé? Au Casino de Biarritz, il y avait des jeunes filles mexicaines auxquelles leur mère interdisait l'entrée de la salle des jeux. Alors, elles appelaient Pongo : « Mon bon Pongo, allez jouer pour moi ces cinquante francs-là, je vous en prie. » — « Avec un grand plaisir, mademoiselle ! » Pongo partait et revenait un quart d'heure après d'un air navré : « Tout perdou, mademoiselle. Oune déveine ! Tout perdou ! » On lui confiait de nouveaux fonds, et il repartait. Eh bien, un jour, je l'ai suivi et j'ai découvert qu'il regardait jouer, mais ne risquait jamais un écu. Il empochait tranquillement les mises, et revenait en disant : Tout perdou !

Voilà le mari de Berthe.

PAR ÉCONOMIE

Ce n'était pas sans une certaine appréhension que le gros Samuel Juiffard s'était embarqué pour Chic-sur-Mer, où ses affaires l'appelaient pendant la semaine des courses. Certainement, il n'était pas mauvais pour sa maison de banque qu'il se montrât en août sur une plage élégante; mais fidèle aux traditions de la famille, Samuel tenait avant tout à ne pas se départir d'une sage économie. Or, Chic-sur-Mer est une ville chère surtout pendant la grande semaine, et Samuel trouva qu'il aurait bien meilleur compte à venir en garçon et à laisser madame Juiffard à Paris. Et, ma foi, si quelque bonne occasion se présentait, s'il y avait moyen de récolter quelque bonne fortune, Samuel était parfaitement résolu à en profiter... pourvu que ce fût dans les prix très doux.

— Bien entendu, disait-il, je ne vais pas m'amuser à courtiser les grandes demi-mondaines cotées sur le marché. Mais il y a toujours aux bains de mer des petites femmes qui restent seules du lundi au samedi, qui s'ennuient, et qui ne seraient pas fâchées entre deux trains de maris de se distraire un peu. C'est là qu'il faudra chercher.

Aussi se garda-t-il bien de descendre à l'hôtel Princier, ni même à l'hôtel Danface, où vraiment sa vertu eût été exposée à trop de tentations au grand détriment de sa bourse. Il choisit dans l'intérieur de la ville un petit appartement dans un family-hôtel, tout ce qu'il y a de plus discret et respectable ; puis, le lendemain matin, il se dirigea à petits pas vers le Casino en suivant la grande pelouse qui longe le rivage.

Les parties de lawn-tennis étaient déjà engagées. La jolie duchesse Cabriola, madame Reischoffen, mesdemoiselles Marquess, miss Cinna X... portant le maillot un peu lâche envoyaient la balle à une foule de messieurs vêtus de flanelle, coiffés de feutres mous avec des têtes de coq.

Il y avait d'ailleurs absence complète de pose. On jouait entre soi, s'amusant franchement et sans se préoccuper de la galerie.

Cette simplicité patriarcale charma tout à fait le gros Samuel. Madame Reischoffen surtout, avec son jersey de drap bleu, son costume court, sans un bijou, lui plaisait infiniment. Avec cela une taille

admirablement prise, une jambe dont on avait des aperçus merveilleux à chaque mouvement de raquette, un chapeau de paille — véritable bambaïos qui valait bien vingt-cinq sous...

Samuel se mit à lorgner avec conviction.

Tout à coup, madame Reischoffen s'écria : — Je parie cent louis que j'envoie la balle dans le camp d'Anna.

— Tenus ! répondit la duchesse Cabriola.

Comment ! des petites femmes qui avaient l'air si simples pariaient ainsi des centaines de louis sur un simple coup de balle ! Samuel s'enfuit épouvanté.

Il se dirigea alors vers le Casino, et, après avoir pris un billet de séjour à prix réduit, il se hâta de gagner la Potinière, c'est-à-dire cette partie des galets qui s'étend en face le bain mixte. Là, au milieu des chaises rangées en petits tas, à travers les rangs serrés des badauds, descendaient baigneurs et baigneuses, les uns faisant des effets de torse dans quelque costume de clown, les autres ne sortant pas de leur peignoir que juste au moment d'entrer dans l'onde amère. Un véritable retour à l'âge d'or. A l'horizon dansait la barque de repos destinée aux nageurs, tandis que le beau Chose, en maillot vert-émeraude, debout sur une périssoire assortie au costume, faisait admirer à toute la plage ses jambes velues et son torse d'hercule.

Mais l'attention de Samuel fut tout à coup attirée par une grande femme mince, svelte, dont les formes

étaient moulées dans un costume de drap bleu-roi, très court, avec col marin, bras nus et chapeau Niniche. Pas de baigneur, pas de peignoir, pas de femme de chambre. Sans l'aide de personne, elle mit une périssoire à la mer, puis elle commença à godiller avec grâce.

— Quelle débrouillarde ! pensait Samuel émerveillé. Voilà une femme commode en voyage et qui ne doit pas tenir au luxe.

Malheureusement, à cent mètres du rivage, la belle baigneuse se leva toute droite, et, envoyant d'un coup de pied la périssoire et la rame au diable, piqua une tête, sans plus se préoccuper de son embarcation, qui fut ramenée par plus de dix gentlemen nageurs accourus dans ce but.

Évidemment, cette femme devait être peu soigneuse, insouciante, dépensière; puis ces dix nageurs empressés étaient inquiétants, la concurrence élève les prix. Ce n'était pas là encore la petite bourgeoise que Samuel avait rêvée.

Il regagnait un peu penaud son family-hôtel lorsqu'il passa devant la salle des jeux. Tout d'abord, il allait fuir précipitamment cet antre de perdition ; mais certains glapissements dominant le bruit de la foule l'arrêtèrent et le rassurèrent un peu :

— Série à deux francs ! série à un franc ! criaient des voix de petits garçons.

Ces prix étaient rassurants. Le gros Samuel entra et aperçut au milieu d'un nuage de tabac une foule

de gens se bousculant autour de tables vertes où étaient installés des jeux de petits chevaux.

On entendait des cris étranges : Le 8 va passer ! Va donc, carcan ! Ah ! le 3 est bon, le 3 excellent ; il passe comme il veut ! A moi les seize francs ! Puis, une fois la course courue, les petits garçons recommençaient à crier : Série à deux francs ! et à redistribuer les billets.

— Pardon, mon ami, demanda Samuel, mais j'avais entendu : série à un franc ?

— Oui, monsieur, le jeu du mât de Cocagne.

Samuel se précipita vers l'endroit indiqué et là, aperçut un pantin articulé, montant le long d'un mât tournant, au haut duquel étaient suspendus des objets divers : une botte, une seringue, une montre, un éléphant, etc. L'objet touché avait gagné le montant des enjeux déposés sur les autres objets.

— Quelle déveine ! criait une petite femme : toutes les fois que j'ai les bottes, c'est toujours la seringue !

Cette exclamation bizarre attira l'attention de Samuel. La femme était pâle, mince, l'air intéressant et chaste. Le désespoir qu'elle témoignait toutes les fois qu'elle avait perdu une nouvelle série à un franc, était tout à fait de bon augure. Ce n'est pas elle qui eût parié cent louis ou laissé aller sa périssoire à la dérive.

— Pardon, madame, dit-il le plus respectueusement du monde. On dit que j'ai beaucoup de veine. Vou-

lez-vous me permettre de prendre un numéro pour vous ?

La femme le regarda, puis lui dit d'une voix émue :

— Je veux bien, monsieur, ça changera peut-être la guigne.

Samuel prit l'éléphant et... gagna. Je dois être juste, il versa, sans hésiter, les sept francs de gain entre les mains de la petite dame qui, après s'être un peu fait prier pour la forme, accepta avec reconnaissance. La glace était brisée.

Ils continuèrent ainsi quelques séries à un franc avec des chances diverses, puis ils sortirent ensemble.

La femme s'appelait madame Bertin. Elle était venue à Chic-sur-Mer pour améliorer sa santé très ébranlée ; elle vivait très seule, très retirée et n'ayant d'autres distractions que l'arrivée de M. Bertin qui venait régulièrement du samedi soir au lundi.

— Hé ! hé ! pensa Samuel, voilà tout à fait mon affaire.

Arrivés au coin de la Grande Rue, madame Bertin le pria de ne pas aller plus loin afin de ne pas la compromettre.

— Pourrai-je au moins vous faire une visite ?

— Oh, chez moi c'est tout à fait impossible. La propriétaire m'a absolument interdit de recevoir personne.

— Drôle de propriétaire, pensa Samuel.

— Mais quoi... je pourrais peut-être venir chez vous, insinua la jeune femme.

— Vraiment, s'écria le gros Samuel avec joie.

Mais, tout à coup, il réfléchit qu'il ne pouvait pas amener une femme dans son *Family Hôtel;* d'ailleurs sa situation d'homme marié l'obligeait aussi à une grande réserve. Il y avait bien l'Hôtel Princier, ou encore l'Hôtel Danface, mais cela coûterait cher, très cher...

— Si vous voulez, dit-elle, nous pourrions nous donner rendez-vous au café du Casino. Il y a là dans le fond un cabinet particulier...

Samuel entrevit un souper avec écrevisses, homard à l'américaine, vin de champagne frappé, toutes choses qui devaient coûter des prix fous dans l'intérieur même du Casino.

— Mon Dieu, commença-t-il, on est peut-être très vu à ce café, et...

— Vous avez raison. Si Bertin apprenait quoi que ce soit, je serais perdue. Eh bien, faisons simplement une promenade ce soir, à dix heures sur le bord de la mer. Voulez-vous ?

Et comme le gros Samuel acceptait tout en restant un peu froid vis-à-vis de ce programme incomplet, elle ajouta avec un sourire véritablement angélique.

— Nous irons du côté des cabines.

— Ces petites bourgeoises sont étonnantes dans leur naïveté, pensait Samuel en allant à son rendez-vous.

Elle voulait venir chez moi la pauvrette, puis souper : le fruit défendu, le cabinet particulier, tout ce qu'elle a rêvé dans son existence terre à terre avec M. Bertin. Mais il est vrai qu'elle n'a pas insisté, et s'est ensuite rabattue sur une promenade économique et sentimentale sur la plage.

A dix heures il arrivait sur la terrasse et cherchait dans l'obscurité de la tente à trouver assise sur une chaise madame Bertin. Çà et là on distinguait dans l'ombre quelque femme isolée en toilette blanche faisant aussitôt entendre quelque p'st des plus engageants. De temps en temps un promeneur approchait ; au loin la musique du concert arrivait par bouffées... et l'on descendait deux à deux le petit escalier de bois qui mène aux galets.

— Pour rien au monde, disait Samuel avec mépris, je ne voudrais de cet amour vénal !

Enfin il distingua madame Bertin qui arrivait dans une espèce de robe de chambre de satin noir, la tête enroulée dans une mantille de dentelle, le tout exhalant un parfum des plus capiteux.

Sans dire un mot elle prit son bras et tendrement enlacés ils descendirent à leur tour l'escalier. Il faisait nuit noire et il était impossible de distinguer la mer dont les lames déferlaient cependant tout près avec fracas.

— Ah çà, où allons-nous ? demanda Samuel. C'est atroce de se promener sur ces affreux galets !

— Mais nous entrerons dans une cabine. J'en

connais une, le 17, où nous serons très bien. Tenez, la voilà. Entrons vite !

Le gros Samuel n'eut pas le temps de se demander comment madame Bertin possédait tous ces renseignements. Il se glissa avec beaucoup de peine par l'étroite ouverture d'une porte dont la petite femme tira rapidement le verrou après être entrée.

— Pour le coup, le gros Samuel commença à être tout à fait mal; il se cognait dans tous les sens tandis que madame Bertin impatientée disait : Avancez donc ; la banquette est dans le fond.

— Je vais frotter une allumette.

— Gardez-vous-en bien ! On vous verrait et le gardien ne plaisante pas.

Enfin, le banquier parvint à trouver une espèce de planche étroite sur laquelle il s'assit ; mais ses doléances recommencèrent :

— Je vous jure que jamais je ne pourrai rester là. On manque d'air. Je suis serré comme dans une boîte. Impossible de se sentir le moins du monde amoureux dans des conditions semblables.

A ce moment, un petit point de feu, produit par un cigare allumé, fit son apparition devant le vasistas de la porte, et une voix courroucée s'écria :

— Ah çà, allez-vous rester tranquille ! Si vous êtes mal, filez ailleurs, mais ne gênez pas vos voisins. C'est insupportable !

— Fichez-moi la paix ! riposta Samuel.

— Ah ! c'est comme ça, et bien nous verrons.

On entendit des pas qui s'éloignaient.

— C'est quelque Roméo que nous aurons dérangé sans doute, mais de grâce ne parlez pas, on pourrait nous surprendre, reprit madame Bertin à voix basse.

Puis, comme Samuel voulait lui répondre, elle lui ferma la bouche par un long baiser.

Tout à coup on frappa brusquement à la porte.

— C'est encore vous, allez au diable ! tonna Samuel.

— Au nom de la loi, ouvrez !

Le banquier mit à son tour le nez à la lucarne et aperçut cette fois le commissaire de police du Casino suivi d'un gendarme et d'un gardien tenant une lanterne et d'une centaine de baigneurs et baigneuses témoignant la joie la plus vive.

— Allons, ouvrez, ou nous enfonçons la porte.

Le pauvre Samuel, tout penaud, ouvrit.

— Ah ! c'est encore vous, fille Bertin ? ricana le commissaire ; voilà la sixième fois depuis le commencement de la saison. Quant à vous, monsieur, veuillez me suivre dans mon cabinet.

Et au milieu d'une haie de gens en joie le malheureux couple emboîta le pas derrière le magistrat.

Condamné à dix mille francs d'amende, séparé de corps et de biens avec sa femme, obligé de fermer sa maison de banque, M. Samuel Juiffard a enfin reconnu la vérité de cet axiome :

« Rien n'est cher comme l'amour économique. »

LA RECHERCHE DE L'ABSOLU

Destignac, capitaine nouvellement promu au 20e hussards, était depuis trois jours à l'*Hôtel du Gros Raisin*, à B... Chambre très belle, grand confortable, lit excellent. Malheureusement cela ne pouvait pas toujours durer.

Le colonel, le lieutenant-colonel, le chef d'escadron ne rencontraient jamais Destignac sans lui dire :

— Eh bien ! mon cher, êtes-vous casé ?

Et, sur la réponse négative du capitaine, ils s'écriaient :

— Mais qu'attendez-vous donc ? Il y a des *logements* superbes. Faites-vous renseigner par vos camarades.

Et certes ce n'étaient pas les renseignements qui manquaient!

Berluron connaissait, *rue des Trois Cogniaux*, un appartement magnifique : salon, chambre à coucher, cabinet de toilette, cuisine, écurie pour deux chevaux, chambre pour l'ordonnance, le tout pour quarante-cinq francs par mois. Briquemolle, lui, avait déniché, *rue de la Truie qui file*, un petit pavillon avec jardinet et niche pour le chien. Enfin, Vigouroux connaissait, près des portes de l'octroi, la villa Hortensia, avec grille et boîte aux lettres à la porte. Le tout pour rien.

Seulement, lorsque Destignac, nature un peu timide et hésitante, demandait aux autres capitaines leur opinion sur les appartements précités, on s'écriait :

— N'allez pas rue des Trois Cogniaux, c'est une boîte. Le propriétaire est toujours sur le pas de la porte. On saura tout ce que vous faites.

— Gardez-vous de la Truie qui file. La propriétaire est une madame Putiphar âgée de soixante ans. Si vous résistez, elle vous rendra la vie impossible.

— La villa Hortensia ! Ah ! mon cher, le soir, la porte de la villa est fermée à neuf heures. Le gardien a l'oreille dure et il faut attendre une demi-heure avant de passer.

Et le malheureux Destignac continua ses explorations, fouillant les ruelles, les places et les faubourgs, et engageant avec les propriétaires des conversations que sa timidité rendait inénarrables.

— L'appartement est-il libre ? insinuait-il.

— Oui, capitaine, vous pouvez entrer quand vous voudrez.

— Ce n'est pas cela. Je demande si l'app... le locataire est libre de... enfin, si l'on peut...

— Libre de quoi, monsieur? ripostait-on.

Et parfois avec une telle indignation que Destignac, interloqué, n'osait pas insister.

Une autre lacune le choquait également dans l'ameublement.

Il n'avait aperçu nulle part un petit meuble de toilette à son avis indispensable.

— Pardon, disait-il, mais je ne vois pas certain objet.

— Quel objet ? demandait-on.

— Vous savez bien... Je ne vois qu'une cuvette.

— Eh bien ! n'est-ce pas suffisant ?

— Voyons, en rentrant de la manœuvre... Moi, je vous avouerai que j'ai certaines habitudes...

Et Destignac tâchait, par une pantomime vive et animée, de compléter sa pensée.

Cette mimique gâtait tout.

— Je ne sais, monsieur, de quelles habitudes vous voulez parler, lui répondit-on, mais j'ai le regret de vous annoncer que je ne puis vous loger.

Et Destignac partait tout penaud.

En désespoir de cause, il finit par louer, *rue du Vieux-Pilori*, un appartement assez propre avec grand cabinet de toilette, mais ne possédant pas d'ailleurs le petit meuble en question.

— Bah! se dit-il, j'en louerai un chez un tapissier.

Il gravit la *rue des Trois-Maries*, petite rue étroite encombrée jusqu'au milieu de la chaussée d'objets de literie, de vieilles tables, de bahuts anciens, le tout empilé dans un désordre très pittoresque.

— Évidemment, pensait Destignac, je vais trouver là mon affaire.

Il entra dans le premier magasin venu.

— Monsieur, commença-t-il, je voudrais certain petit meuble... de toilette... intime...

— Quel genre de meuble?

— Vous savez bien... sur quatre pieds, bas.

— Un tabouret?

— Non, en bois, avec porcelaine.

— Un petit fourneau?

— Non, pour se mettre à cheval dessus.

— A cheval!

— J'ai certaines habitudes... Vous me comprenez bien...

Et d'un geste il compléta sa pensée.

— Monsieur, dit le tapissier, je suis un honnête homme.

— Je n'en doute pas un instant.

— Alors, pourquoi venez-vous m'insulter chez moi?

— Vous insulter! Mais sacrebleu...

— Assez, monsieur, brisons là.

Et le tapissier rentra majestueusement dans son arrière-boutique.

— Ah çà, pensait Destignac, je suis donc tombé chez des sauvages! Les habitants de B... n'ont décidément aucune idée de la propreté la plus élémentaire!

Il essaya ailleurs, mais toujours avec le même insuccès.

L'un lui proposait une commode avec dessus de marbre, un autre un fauteuil Voltaire, un troisième qui paraissait avoir compris lui exhiba un piano à queue et, toutes les fois que le capitaine insistait et essayait d'expliquer l'usage auquel était affecté le susdit meuble, il trouvait aussitôt des visages sévères, inquiets, choqués. On le regardait avec méfiance et l'on refusait de continuer la conversation.

Dans la rue des *Trois-Maries*, les marchands revenus sur les pas de leur boutique suivaient des yeux le capitaine. On chuchotait, on se le montrait du doigt ; quelques rassemblements se formaient. Les tapissiers qui venaient de recevoir la visite de Destignac couraient bien vite raconter à leurs voisins la conversation qui venait d'avoir lieu. Et c'étaient des cris, des exclamations! On entendait des : « Pas possible! Allons donc! C'est comme je vous le dis. Oh! ces Parisiens!... »

On commençait à se mettre aux fenêtres, et une rumeur sourde grondait dans toute la population.

Destignac s'aperçut enfin de la manifestation dont il était l'objet.

— Ah çà, à qui en ont-ils? Est-ce mon uniforme? N'ont-ils jamais vu un capitaine de hussards dans cette ruelle déserte? En tout cas, puisque je ne trouve rien, ce que j'ai de mieux à faire, c'est de télégraphier à mon domestique de m'envoyer ledit meuble de Paris.

Là-dessus, le capitaine rentra chez lui, faisant les réflexions les plus bizarres sur l'état de civilisation arriérée dans lequel se trouvaient encore les habitants de B... en l'an de grâce 1880.

Le lendemain, en arrivant à la pension, il trouva ses camarades froids, contraints, gênés. Berluron ne voulut pas s'expliquer, mais Briquemolle lui dit :

— Le colonel va vous faire appeler.

— Et pourquoi?

— Vous verrez, je ne puis en dire plus.

Destignac mangea tristement, se creusant la tête pour savoir ce qui avait pu arriver. Vigouroux seul le soutenait du regard, et au dessert il lui dit en lui serrant la main :

— Courage! défendez-vous bien. Je suis sûr que ce ne sont que des potins.

A ce moment un employé du télégraphe entra à la pension et remit une dépêche à Destignac. Celui-ci la lut, signa le reçu et mit la dépêche dans sa poche; puis un fourrier entrebâilla la porte et dit :

— Le colonel demande le capitaine Destignac.

— Enfin, je vais donc savoir le mot de l'énigme, dit ce dernier en se levant brusquement de table, et il se dirigea rapidement vers la place d'armes, où était situé l'hôtel de son chef.

Le colonel était assis dans son cabinet, devant une table encombrée de papiers. Cinq ou six lettres étaient ouvertes devant lui. En entendant Destignac entrer, il leva la tête, et après lui avoir rendu son salut, il lui dit brusquement :

— Asseyez-vous.

Puis, prenant les lettres :

— Capitaine Destignac, lui dit-il, je commence par vous dire que j'ai reçu de votre ancien régiment les meilleurs renseignements non seulement sur votre manière de servir, mais encore sur votre moralité. Vous passez même pour un garçon très sobre, très rigoriste, un peu collet monté.

Destignac s'inclina en ayant l'air de dire : Je l'espère bien.

— Comment donc se fait-il, continua le colonel, qu'à peine arrivé depuis une semaine, vous ayez donné lieu à des plaintes nombreuses envoyées par les habitants de B... ?

— Et de quoi se plaignent-ils, mon colonel ?

— Si je n'avais reçu qu'une lettre, je l'eusse jetée simplement au panier, ayant pour habitude de faire assez peu d'attention à ce genre d'accusations ; mais devant le nombre des plaintes, j'ai cru de mon devoir de vous faire appeler.

Destignac bouillait.

— Mais pourrais-je au moins savoir... ?

— Voici. Vous avez, paraît-il, certaines habitudes secrètes qui vous ont déjà fait refuser la location de plusieurs appartements ?

— Moi !

— Vous n'avez pas voulu vous expliquer sur la nature de ces habitudes; mais vous avez révolutionné toute la rue des *Trois-Maries* en cherchant un petit meuble bizarre, destiné à satisfaire lesdites habitudes.

Destignac comprit tout et sourit malgré lui.

— Eh bien ! dit le colonel rassuré à moitié, vous ne m'avez pas l'air bien coupable. Voyons, expliquez-vous. Quel était ce meuble ?

— Mon colonel, je n'oserai jamais.

— Mais si, allez donc ! je vous écoute.

— Le respect que je vous dois...

— Parlez, je vous l'ordonne.

Le malheureux Destignac ne riait plus. Sa timidité reprenait le dessus. Comment nommer à son chef ce qu'il n'avait osé désigner à un simple tapissier ? A mesure qu'il hésitait, le colonel se rembrunissait. Tout à coup Destignac eut une inspiration. Il tira de sa poche la dépêche qu'il avait reçue et qui lui annonçait l'arrivée du petit meuble envoyé de Paris.

Le colonel comprit enfin, et, partant d'un formidable éclat de rire :

— Que ne le disiez-vous plus tôt !... Plus prévoyant que vous, j'emporte toujours deux meubles de ce genre : un de service, un de rechange. J'en mets un à votre disposition jusqu'à ce que vous ayez reçu le vôtre de Paris, car, ici, jamais vous ne trouveriez ça.

NI L'UNE NI L'AUTRE

Vêtu d'un complet à carreaux noirs et blancs, qui ne *boudinait* le torse que dans la limite du convenable, coiffé d'un léger chapeau de paille, Parabère se promenait avec une certaine satisfaction, à Nice, sur la promenade des Anglais. Évidemment, il y éprouvait un plaisir égoïste à contempler un ciel bien bleu, une mer *bonhomme,* éclairée par un beau soleil, à respirer un air tiède, tandis que là-bas les camarades de Paris barbotaient dans la neige, dans la boue, avec accompagnement de déluges et d'inondations.

Mais au fond, avouons-le, depuis trois jours qu'il était arrivé, il s'ennuyait un peu; et s'il n'eût pas été chic d'être en décembre sur les bords de la Méditerranée, peut-être Parabère aurait-il remis simple-

ment le cap sur Paris, à seule fin de revoir le cercle des Truffes, les amis, les premières... et le reste.

En effet, il n'avait pas encore trouvé ce qu'il appelait *le petit intérêt.* Et dame, sans *petit intérêt*, c'est-à-dire sans la perspective d'une flirtation valant un peu de peine, notre ami s'ennuyait partout.

Il y avait bien comme camarades Taradel et Précy-Bussac, venus avec lui à Nice; il y avait bien quelques membres de la colonie russe avec lesquels on avait échangé à la promenade des coups de chapeau, étonnés et ravis, puis aussi au Restaurant français, quelques misses anglaises peu farouches, mais dans tout cela, nous le répétons, pas le fameux *petit intérêt.*

— Encore une semaine semblable, et je file! murmurait-il en mâchonnant avec humeur sa cigarette.

Tout à coup, en arrivant devant l'hôtel Beau-Rivage, il aperçut au second, à la fenêtre, une tête brune qui ne lui était pas inconnue. Et avec cela, on avait l'air de le regarder avec une persistance moqueuse, comme pour lui dire : Comment! vous ne me reconnaissez pas!

Enfin un peignoir de peluche bleue se détacha de l'ombre, et la femme vint en souriant s'appuyer sur le balcon en pleine lumière.

— Tiens! madame de Folangin! s'écria Parabère.

Et il s'empressa de saluer en témoignant, par une pantomime vive et animée, la joie qu'il éprouvait de cette rencontre.

— Peut-on monter? demanda-t-il en s'approchant sous le balcon.

— Mais oui, dans une ville d'eaux, il n'y a pas d'heure.

Le fait est qu'il n'était pas encore midi. Parabère radieux se précipita sous la grande porte de l'hôtel, et gravit quatre à quatre le large escalier conduisant aux appartements du second. Quelle bonne fortune de rencontrer ici madame de Folangin, à laquelle il avait fait à Dieppe une cour des plus suivies! On n'avait pas paru alors voir ces assiduités d'un trop mauvais œil, et toute fatuité à part, — si la saison avait duré quinze jours de plus... Mais là, à Nice, Parabère allait pouvoir reprendre l'offensive, et pour le coup le baron de Folangin n'avait qu'à bien se tenir.

Sur ces réflexions couleur de rose, il frappa à la porte, et ce fut Folangin lui-même qui vint ouvrir, en molleton gris perle avec un pantalon à pied.

— Tiens! c'est ce satané Parabère. Entrez donc, cher ami, entrez donc, ma femme sera enchantée de vous voir. Suzanne! je t'amène une surprise,, un Parisien!

Suzanne, qui venait à peine de refermer la fenêtre du balcon, témoigna en effet une vive surprise, et tendit ses deux mains à l'arrivant.

— Vous ici,, cher monsieur! Et par quel temps, j'espère.

— J e m'ennuyais un peu et je pensais déjà à m'en

aller, mais maintenant que j'ai retrouvé de bons amis, cela va changer mes projets.

— Et avec qui êtes-vous à Nice, mon gaillard ? Car vous n'êtes pas homme à vous embarquer sans biscuits, insinua Folangin avec un gros rire.

— Mais tout seul, je vous jure, absolument seul.

— Un coureur comme vous ? Allons donc!

— On vous fait une bien terrible réputation, monsieur, dit madame de Folangin, en baissant les yeux.

— Eh bien, madame, je vous jure que je vaux mieux que tous les absurdes racontars que font courir de bons amis sur mon compte. Personne plus que moi n'apprécie la bonne vie de famille, les joies du foyer, les satisfactions que procure une sincère et cordiale amitié..., et pour vous le prouver, je demande à vous consacrer tout mon temps.

— Bravo! Je vous prends au mot, dit Folangin, et, pour commencer, je vous garde à déjeuner.

— J'accepte, sans me faire prier.

— Maintenant, cher monsieur, dit madame de Folangin, faisons un peu nos conditions. Si vous voulez nous consacrer votre temps comme vous le dites, il faudra rompre un peu avec Satan et ses œuvres. Je n'ai pour ma part jamais pu admettre le sans-gêne avec lequel aujourd'hui les jeunes gens font la navette entre le monde et le demi-monde, et entrent par exemple dans notre loge en sortant de

l'avant-scène où ils ont causé à une fille. Avec moi, il faut choisir.

— C'est tout choisi! dit Parabère radieux en offrant son bras à la belle Suzanne. Puis ils se dirigèrent vers la salle à manger, suivis par Folangin, qui les couvait d'un œil paternel.

II

Dès lors Parabère ne s'ennuya plus, et devint le commensal attitré du ménage. Une amitié charmante s'établit, amitié comme il en naît seulement dans les villes d'eaux, grâce aux facilités de se voir dès le matin et de se rencontrer chaque jour dans les mêmes lieux de plaisir. L'hôtel, avec la banalité du salon communiquant avec les chambres à coucher, laissant par la porte entr'ouverte passer avec des parfums âcres quelque chose de la vie intime de la femme, semblait autoriser de continuelles visites. On allait ensemble à Saint-Raphaël, à la Condamine, à Monte-Carlo; on faisait des excursions tout le long de la corniche qui va de Nice à Gênes, tous trois baignés dans le soleil, attendris par l'influence de ce bleu implacable de la Méditerranée.

A ce petit jeu-là, le diable aurait eu bien mauvaise grâce à ne pas faire un peu monter les actions de Parabère, qui d'ailleurs, il faut bien le reconnaître,

menait une conduite exemplaire. On avait fait de lui un tableau si chargé en couleur, qu'il fallait à tout prix rassurer la belle Suzanne; et dame, si Paris vaut bien une messe, cette jolie femme valait certes bien quelques semaines de sagesse.

Madame de Folangin paraissait de son côté sensible à ce sacrifice, et s'arrangeait par mille petits riens à prouver que le converti gagnait du chemin dans son cœur; c'était de longues poignées de main, des regards échangés, des frôlements continuels, une façon molle et caressante de s'appuyer sur son bras en promenade, toutes choses qui énervaient chaque fois de plus en plus le pauvre Parabère.

A la fin il n'y tint plus, et un soir que Folangin s'était un peu attardé au cercle de la Méditerranée, il attira brusquement contre lui Suzanne, et lui demanda d'une voix un peu étranglée si elle trouvait qu'*il n'avait pas assez souffert*.

— Ta! ta! ta! dit Suzanne en se dégageant, je ne suis pas encore assez sûre de vous. Vous avez une réputation de coureur très avérée, et je ne suis pas la femme qu'il vous faut. J'aurais l'horreur d'un caprice sans lendemain.

Bien entendu, Parabère se lança dans les protestations les plus convaincues. Il allait, il allait, se grisant de ses propres paroles, trouvant dans la sincérité de son désir une éloquence chaude et persuasive. Sans doute, il n'avait pas la prétention d'avoir été jadis un petit saint, mais aujourd'hui il était bien

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

changé. Une femme avait fait ce miracle, et cette femme, c'était Suzanne.

— Écoutez, dit celle-ci, toute remuée malgré elle par l'ardeur communicative du beau Parabère, mon mari, à la fin du mois, s'absentera pour quelques jours. Si d'ici là je n'ai rien à vous reprocher — ce qui s'appelle rien — eh bien, nous verrons.

Et Parabère tint parole. En vain les belles petites de Paris commencèrent-elles à arriver en foule au Restaurant français; en vain Paulani, Ravaschoff, Berthe Pelletier firent-elles leur apparition en brillant équipage sur la promenade des Anglais. Parabère ne broncha pas.

Cette conduite absurde ne convenait guère à Taradel et Précy-Bussac qui, venus à Nice pour faire un peu la fête, se voyaient tout à coup abandonnés par le plus joyeux des camarades. On chercha la cause de cette vie austère et on l'eut bien vite trouvée.

— Tu sais, disait Taradel, la baronne de Folangin est une coquette, et tu perds ton temps.

Parabère ne répondait rien et attendait avec impatience le départ projeté du mari. Enfin celui-ci annonça qu'il partirait au commencement de la semaine suivante, et notre ami lui demanda d'accepter avant son départ un dîner à *London-House*.

— J'ai été comblé de politesses par le ménage, dit-il et, avant votre départ, je voudrais bien à mon tour faire *une petite honnêteté*. — Je serais très flatté si

madame de Folangin voulait accepter mon invitation au cabaret. J'aurais en même temps Précy-Bussac que vous connaissez, et Taradel, le président du cercle des Truffes.

— Mon cher ami, j'y consens avec plaisir. Ma femme ne connaît pas *London-House*, et l'on dit que c'est charmant.

Rendez-vous fut pris pour le samedi suivant, et les deux amis, de leur côté, acceptèrent avec joie, heureux de pouvoir détailler de près la belle Suzanne et peut-être *bêcher* un peu Parabère. Celui-ci retint un cabinet donnant sur le quai, puis il commanda un menu fin et délicat. Ce dîner, veille du départ de Folangin, devait être le coup décisif destiné à assurer la victoire.

D'ailleurs, avouons-le, il était temps, grandement temps que Folangin partît. Parabère en arrivait à trouver jolies les marchandes de fleurs des arcades. Des bouffées chaudes lui montaient à la tête; son cœur à tout propos battait la pretentaine; avec cela des éblouissements, des bourdonnements dans les oreilles... Bref, n'est pas Scipion l'Africain qui veut, et cela n'allait plus du tout. Aussi, le jour même où devait avoir lieu le dîner, ayant rencontré Précy-Bussac en extase devant un magasin de modes, il eut l'idée de regarder à son tour; à travers la vitrine, il aperçut, essayant un gainsborough écarlate, les bras levés dans une merveilleuse attitude, une grande fille brune, à l'air effronté, qui lui parut tout bonne-

ment splendide. Elle sortit enfin, et tandis que Précy-Bussac, plus calme, se demandait s'il allait la suivre, Parabère, brûlant ses vaisseaux, emporté par un désir fou, aborda brusquement la belle brune et entama la conversation, sans songer qu'il coupait l'herbe sous le pied à un ami.

— Toujours ce Parabère, il n'a pas changé! s'écria Précy-Bussac en s'éloignant avec humeur.

Leur conversation fut ce qu'elle devait être, laconique et décisive. La belle brune s'appelait Claudia Roumergue. Elle habitait Marseille, et n'était venue à Nice que pour quelques heures.

— Venez me voir à Marseille, lui dit-elle, 29, rue Saint-Jean. J'aurai grand plaisir à vous voir.

— Mais ici! ici! insista Parabère qui voyait avec peine reculer l'heure du berger.

— Ici, je suis descendue à l'hôtel Masséna, mais je pars ce soir par l'express de huit heures. Venez me voir, si vous voulez, en ami, à six heures... mais ce n'est peut-être guère la peine...

Je ne sais pas si c'était la peine, mais la vérité m'oblige à avouer qu'à six heures tapant, Parabère arrivait à l'hôtel Masséna et demandait mademoiselle Roumergue. Celle-ci, toute occupée de faire ses malles, le reçut, comme elle l'avait promis, *en ami*, et ne voulut pas entendre parler d'autre chose. Supplications, caresses, menaces, tout fut inutile.

— A Marseille, à Marseille seulement! répondait

toujours en se débattant la belle Claudia avec un entêtement diabolique.

Il y eut lutte, poursuite, résistance acharnée, et enfin Parabère, n'ayant attrapé à la volée que quelques baisers qui l'avaient encore plus allumé, se souvint tout à coup de son dîner de *London-House* et partit au galop, gravant avec soin dans sa mémoire l'adresse de la rue Saint-Jean.

III

Il était sept heures un quart lorsqu'il sortit de l'hôtel Masséna. Il n'eut que le temps de courir chez lui, de s'habiller à la diable, et arriva à *London-House* à huit heures moins le quart, rouge, essoufflé, avec une raie en zigzag et une cravate blanche mise de travers.

Il trouva ses convives qui, après l'avoir attendu longtemps, avaient entamé le potage, puis l'entrée.

Son arrivée fut saluée par des exclamations ironiques.

— Ah çà, mon cher, d'où sortez-vous? Qu'est-ce que c'est que cette figure?

Parabère se confondit en excuses. Au dernier moment, il s'était aperçu qu'il n'avait pas emporté de cravates blanches. Il avait fallu en envoyer chercher. Les chemisiers étaient fermés; on ne se doute

pas comme les chemisiers ferment de bonne heure à Nice. — Madame de Folangin écoutait ces explications d'un air pincé.

— On sait bien, dit-elle, que M. de Parabère est toujours très occupé.

— Ah! c'est un gaillard qui ne perd pas son temps, dit Taradel.

— Et qui vous mène les aventures à la hussarde, appuya Précy-Bussac.

Évidemment Précy-Bussac avait parlé. Comme on avait dû casser du sucre sur le dos du pauvre absent! Pendant ce temps-là Folangin riait bruyamment en clignant de l'œil d'un air excessivement fin.

— Alors, dit-il tout à coup, la belle brune n'a pas été trop cruelle?

— Des détails! Nous ne vous pardonnerons votre retard que si vous nous donnez des détails, dit Taradel.

Parabère était au supplice. Madame de Folangin, pâle, hautaine, le regardait avec un air de profond mépris. Il comprit que s'il ne luttait pas tout était perdu.

— Eh bien, quoi? dit-il d'un air dégagé, vos facéties n'ont pas raison d'être. Parce que j'ai rencontré tantôt une vieille amie que je n'avais pas vue depuis trois ans et dont je me soucie comme de Colin-Tampon.

— Turlututu! dit Folangin, vous n'arriverez pas à nous persuader de votre innocence.

— Ma foi, dit Parabère, je vais vous donner une preuve bien concluante de mon désintéressement relativement à la dame. Voici pour l'ami Précy-Bussac *qui la suivait*, tous les renseignements possibles. Elle s'appelle Claudia Roumergue. Elle demeure à Marseille, 29, rue Saint-Jean, et repart ce soir pour Marseille par l'express de onze heures trente. Là, êtes-vous convaincus maintenant ?

Le dîner continua, coupé par les lazzis des camarades, tandis que Parabère qui espérait avoir apaisé Suzanne par le sacrifice de l'adresse, jetait de temps en temps vers elle un regard suppliant. Mais celle-ci conserva son air dédaigneux.

A dix heures, comme il lui remettait son manteau :

— Je vous avais prévenu, lui dit-elle, que je n'admettais pas le partage. Maintenant c'est fini, irrévocablement fini, je ne vous reverrai jamais.

— Ma foi, pensa Parabère un peu déconfit, j'en ai assez de la cour platonique. Claudia est une fille superbe. Demain matin, je m'embarquerai pour Marseille.

Le lendemain, à midi, il se présentait 29, rue Saint-Jean et faisait passer sa carte.

La femme de chambre le fit entrer dans le petit salon, et, quelques secondes après, Claudia descendit.

— Je suis étonnée de vous voir, lui dit-elle. Hier, vous n'avez rien eu de plus pressé que de donner

mon adresse à un de vos amis. Cela m'a prouvé le cas que vous faisiez de moi. Il s'est présenté hier au soir...

— Comment, Précy-Bussac est ici ? s'écria Parabère.

— Venant de votre part, je ne pouvais faire autrement que de lui faire bon accueil. Bref, mon cher monsieur, la place est prise. Pardonnez-moi donc de ne pas vous garder plus longtemps. Adieu.

— Allons, se dit Parabère, il était écrit que je n'aurais ni l'une ni l'autre. C'est trois semaines de perdues. Retournons vite nous consoler à Paris.

LE NOUVEAU CHIC

Il ne faut pas vous le dissimuler, messieurs ; je ne saurais vous le cacher, mesdames, le vieux chic n'est plus; le chic n'est plus chic, en un mot l'heure est venue de ce que nous pourrions appeler le *contre-chic*, et que nous nommerons simplement : le *nouveau chic*.

Ce changement était fatal. Grâce à l'avènement de plus en plus prochain et définitif des nouvelles couches, les domestiques auront bientôt pris la place des maîtres; avant quelques années Guguste sera ministre, Polyte ambassadeur et Alphonse député. Tous ces gens-là commencent à porter des habits, et quels habits ! Dans peu ce seront tout à fait des messieurs. Il était donc nécessaire que les *vrais* messieurs, les *gentlemen*, trouvassent un

moyen de se distinguer de ces intrus. Les voyous prenant leur costume, ils ont eu l'idée simple mais ingénieuse de prendre le leur et de revenir à la blouse des Gaulois.

Et c'est ainsi qu'un grand nombre de clubmen des plus connus, de jeunes gens les plus élégants, ont organisé : la Société de la *Fine Gouape*.

Ils ne disent pas, comme les parvenus dont nous parlions : « C'est nous qui sont les princes ! » Ils crient au contraire très haut de leurs bonnes voix vibrantes, bien timbrées, ne rappelant en rien l'organe rogomme des buveurs de bocks : « C'est nous qui sommes les fins gouapeurs ! »

Mais là encore y a-t-il moyen de se distinguer par un plus grand laisser-aller de la tenue, par une plus grande exactitude dans le débraillage, par un naturalisme plus accentué? Richard O'Monroy croit donc de son devoir d'indiquer aujourd'hui le suprême mauvais genre dans le *nouveau chic*.

POUR LES HOMMES

La Coiffure.—Plus de chapeau haute forme, bien entendu; la casquette en soie noire à neuf ponts avec turban haut de trente-cinq centimètres, calotte imperceptible et visière à la prussienne. Cette casquette se porte en arrière, avec la visière non pas

sur les yeux, mais un peu au-dessus de l'oreille droite. Sous cette visière doivent apparaître les cheveux longs et gras de pommade ; près de chaque côté des tempes, de belles et majestueuses rouflaquettes doivent rejoindre la ligne des sourcils. On les réussit très bien avec de l'eau sucrée ; ça poisse et ça tient.

Avec cela une barbe de la veille et plus de moustaches ; seulement sous la lèvre inférieure un petit paquet de poils en forme de patte de lièvre.

Si l'on a un grain de beauté — ce qu'on appelle un signe — il est de très bon goût de laisser pousser dessus quelques poils rares et longs.

La Chemise.— Doit être très décolletée par devant avec le col cassé et largement évasé ; à cette chemise l'on adapte une minuscule cravate bleue, rose ou mieux verte ; mais ce qui est mieux que tout cela, c'est le foulard de soie négligemment noué *à la colin*, et recouvrant un peu le col de la blouse.

La Blouse.— Il y a blouse et blouse.

La blouse du peintre vitrier, en toile gris mastic, très décolletée en arrière et laissant voir le dos de la chemise jusqu'aux omoplates, ne manque pas d'une certaine élégance ; cependant elle est moins portée que la longue blouse du boucher descendant jusqu'au-dessous du genou, ou encore la blouse du maraîcher en serge bleue luisante avec broderies sur les épaules. Celle-ci seulement pour les jours de cérémonie. La blouse doit être munie de deux ouver-

tures à hauteur des hanches, permettant de mettre les mains dans les poches... de son pantalon.

Le Gilet. — Quand on en a un, doit être gris clair, en étoffe pointillée ou à carreaux avec boutons ouvragés. Le pantalon extra-collant et très court, serrant bien le jarret et avec ceinture glissant toujours plus bas que les hanches. De ci, de là, un bouton absent, mais sans place bien précise : rien d'absolu à cet égard, c'est au goût original de chacun à trouver ce qui sied le mieux à son genre de beauté. L'étoffe doit être grise, à larges carreaux et se rapprochant de celle du gilet. Dans le cas où le pantalon serait long, il n'est pas mal qu'il soit un peu frangé par derrière.

Comme chaussures, de vieilles bottines de femmes, sans boutons, avec talons Louis XV, tournés, ou encore des souliers éculés avec des semelles, comme le disait le vicomte de X..., « qui engueulent le trottoir ».

Nous n'avons donné, ici, qu'un type général de tenue ; maintenant avec un tricot en laine marron ou grise, avec un veston en velours râpé, avec une veste de charpentier, ou même avec un maillot rayé de débardeur on peut varier les tenues à l'infini. Ainsi, à la dernière réunion de la Fine-Gouape, nous avons vu une tenue de soirée très réussie portée par le jeune duc de M... Le chapeau était aplati comme un accordéon, le nœud de la cravate avait tourné par derrière, le col était à moitié arraché, le frac

n'avait plus qu'une manche, et l'autre manche était remplacée par un bras de chemise déchiré jusqu'au-dessus du coude. Le plastron chiffonné, maculé de taches de vin, était merveilleux. Nous le répétons, c'est dans des créations de ce genre que l'imagination de chacun peut se donner carrière, et nous ne doutons pas que des tenues semblables ne soient inventées pour les bals du faubourg Saint-Germain l'hiver prochain.

Enfin, à la bouche, la pipe, et, à la main, un bâton noueux à lanière de cuir, comme en ont les marchands de bœufs normands.

Là, nous aurons peut-être à lutter contre de fausses idées de coquetterie, ou encore contre certains préjugés résultant d'une mauvaise éducation. Néanmoins, nous allons indiquer quelques tenues très bien portées.

Il y a le costume *Fille Élisa*. Sur la tête, un long filet en chenille grenat, avec pompon cerise sur le haut de la tête et double gland en soie retombant sur le côté. Col évasé et décolleté jusqu'à la poitrine avec large ruban cerise. Jupe à taille courte en *Orléans*,

sans corset, retroussée sur un jupon de moire grise frangée. Bas de coton blanc; bottines à barrettes avec talons bordés de cuivre.

Il y a le costume *Blanchisseuse de barrière*. En cheveux, autour du cou un mouchoir; une camisole en madapolam à raies lilas et blanc, un jupon d'indienne et des souliers éculés.

Il y a le costume *Sortie d'hôpital*. Sur la tête une fanchon, autour du cou un fichu à franges; une camisole blanche en piqué avec jupon de futaine; vieilles bottines déformées et sans boutons.

Tout ceci peut parfois se remplacer par un vieil ulster marron ou violet passé, tenant lieu de camisole et de jupon, avec absence complète de linge.

J'ai vu aussi certains caracos en flanelle rayée grise et rouge qui ne manquaient pas d'un cachet spécial.

Il y a encore le costume *Bonne de chez Duval*, avec bonnet, fausses manches et tablier, le costume *Nourrice*, le costume *Maraîchère de la banlieue*, avec le madras noir serré sur la tête sans laisser voir la moindre mèche, le fichu croisé sur la poitrine et la jupe d'indienne, etc., etc.

Comme bijoux, le corail est très à la mode en boucles d'oreilles; comme broche, de petites fleurettes sous verre dans un cercle d'or.

Comme coiffure, nous indiquerons la frange sans frisure, ou encore la raie sur le côté avec crans faits à l'eau, et rouflaquettes sur le côté. Il y a aussi les

ondulations très hautes formant de petites vagues. Derrière, les cheveux simplement enroulés dans le filet de chenille retombant très bas. Pommade à la rose, et comme parfum le vinaigre de Bully.

Et voilà le dernier mot du chic, ou plutôt du... *pschutt !!!*

— Dieu vous bénisse !

— Merci.

TOQUÉE

I

A force de rencontrer au persil le beau Pouraille faisant à petits pas sa promenade quotidienne tout le long de la contre-allée du lac, Valentine n'avait pu s'empêcher de remarquer sa mâle prestance et de le comparer aux petits gigolos dont elle avait à subir les hommages.

Lechapeau crânement incliné surles cheveux noirs et drus, la moustache fièrement retroussée, la large poitrine moulée dans une redingote boutonnée militairement, il allait calme et grave et semblait avec sa haute stature une personnification vivante de la force. Peut-être pouvait-on reprocher au teint d'être un peu coloré et à la taille de devenir un peu lourde, et c'était précisément pour lutter contre les suites inévitables d'un sang trop généreux et d'une

santé trop florissante que Pouraille s'astreignait ainsi à marcher plusieurs heures par jour.

— Si je ne prenais pas d'exercice, disait-il souvent à ses amis étonnés de le trouver à pied suivi de son spidder, je serais un garçon perdu.

Très sérieux d'ailleurs et répondant par un salut correct mais froid aux belles petites qui l'honoraient d'un sourire au passage. Évidemment il y aurait une certaine gloire à vaincre cette froideur et à briser cette glace. Plus d'une fois Valentine, bercée par le balancement moelleux de son huit-ressorts, s'était vue par la pensée enlevée dans les bras vigoureux de ce gaillard aux épaules carrées, et toute pâle lorsque leurs yeux se rencontraient au Bois, elle sentait passer dans son dos des petits frissons délicieux.

Était-ce de l'amour?.... En tout cas Valentine n'avait jamais éprouvé une émotion semblable.

— Décidément, dit-elle un jour à son amie Blanche, je veux absolument connaître Pouraille. Toi qui reçois chez toi tout Paris, fais-le-moi donc présenter.

— Il te plaît?

— J'en suis folle.

— Eh bien, viens à mon bal de mardi prochain : il y sera.

La présentation eut lieu; Valentine, divinement habillée et couverte de diamants, déploya toutes ses séductions. Pouraille la fit valser deux fois, lui dit

qu'il l'avait souvent remarquée au Bois, que ses deux carrossiers de Norfolk étaient superbes; puis immédiatement après le souper il se plaignit de la chaleur et s'esquiva pour prendre un peu d'exercice avant de rentrer chez lui.

Pendant tout l'hiver, ils se rencontrèrent bien des fois soit chez des amis communs, soit dans des soupers, soit au théâtre; mais malgré toutes les provocations de Valentine, Pouraille resta toujours aussi réservé.

— Ah çà, disait-elle avec dépit, je ne puis pourtant pas lui sauter au cou la première.

Comme il arrive toujours en pareil cas, les obstacles n'avaient fait qu'irriter encore davantage le désir de Valentine. Elle cherchait dans sa tête un moyen pas trop compromettant de faire les avances, lorsqu'un beau jour il lui vint une idée lumineuse.

Depuis un an déjà, elle présidait le *Dîner des Toquées*. Ce dîner, fondé par une vingtaine de jolies femmes appartenant au monde du théâtre ou de la galanterie, avait lieu une fois par mois et était d'une gaieté folle. Comme le disait l'article premier du règlement fantaisiste qui régissait ces joyeuses réunions, la présidente n'avait pas besoin d'être respectable pour être respectée. Or, il lui fallait une autorité réelle pour imposer l'application rigoureuse de l'article 2. D'après ce paragraphe, non seulement le sexe fort était à tout jamais exclu de ce dîner, mais

encore il était formellement interdit de jamais prononcer le nom d'un homme pendant la durée du repas, sous peine d'une amende de 1 franc.

Bien entendu, lorsque l'heure du dessert arrivait et même avant, il était bien difficile à ces dames dans l'épanchement de la joie résultant d'un bon dîner de ne pas parler de Pierre, Jean, Hector, Raoul ou Richard, et alors Valentine, sévère mais juste, agitait sa sonnette d'or, et les amendes pleuvaient dru comme grêle dans l'urne.

— Mesdames, risqua Valentine à la fin d'un dîner qui avait été particulièrement bruyant et productif, nous possédons à l'heure actuelle une cagnotte déjà fort respectable et, si vous le voulez bien, nous emploierons cette somme à une fête magnifique que nous offrirons à ces messieurs.

Il y eut des cris, des étonnements, des interpellations. Comment, la présidente voulait offrir une fête à ces terribles hommes à tout jamais exclus de par les règlements du dîner des Toquées, et cela précisément avec l'argent des Toquées !

— Parfaitement, répondit Valentine, qui avait son idée et voyait déjà son Pouraille, à ses côtés, sans s'émouvoir. Il y aura quelque chose de grandiose dans ce renversement des rôles. Cette fois enfin, et par extraordinaire, c'est nous qui les inviterons à danser, qui leur ferons des politesses, les conduirons souper ; enfin, point très important, c'est nous qui leur ferons la cour !

Ce point de vue nouveau et original rallia toutes les Toquées :

— Bravo ! bravo ! Ce sera très amusant ! Mais nous n'avons pas l'habitude. — Ça ne fait rien. — Nous nous garderons bien de la prendre, etc., etc.

— Mais, objecta la prudente Léa, avons-nous assez d'argent ?

— Mesdames, ne vous inquiétez de rien. Avec les fonds de la cagnotte, je me charge d'organiser une fête splendide. Chacune de vous aura droit à deux invitations.

Au milieu d'applaudissements unanimes on vota des remerciements à la présidente, et chaque Toquée se retira en cherchant parmi ses amis deux hommes très riches auxquels il lui serait réellement agréable de faire un brin la cour.

II

Quelques jours après, un certain nombre de jeunes gens élégants reçurent un petit carton sur lequel était écrit en caractères gothiques :

« Les nobles et honnestes dames de la confrérie » des Toquées prient M. de venir prendre sa » part des danses, beuveries et aultres joyeusetés » qui auront lieu samedi, à minuit, dans l'hostel-

» lerie de maistre X..., rue de..., lui promettant » gentil accueil et écossoise hospitalité. »

Ces « aultres joyeusetés » et surtout cette « écossoise hospitalité » avaient piqué la curiosité publique; et, dans les cercles, ce fut à qui obtiendrait une de ces rares et bienheureuses cartes permettant d'ailleurs de rendre plus tard à ces dames quelque fête sardanapalesque. Pouraille reçut son invitation de la part de Valentine, qui avait de sa blanche main souligné : « aultres joyeusetés ». Il prit ses informations, apprit que plusieurs de ses camarades du cercle des Truffes acceptaient — et il accepta.

Valentine d'ailleurs avait bien fait les choses. La cagnotte contenait environ seize cents francs qui furent à peine suffisants pour payer les fleurs, la location de la salle et l'orchestre. Tous les autres frais, accessoires de cotillon, rafraîchissements du buffet, souper pour cent personnes, etc., etc., resteraient à sa charge. Mais baste! pour avoir le beau Pouraille, elle était décidée à tous les sacrifices.

Et, en effet, cette fois, il ne pouvait lui échapper, puisque, d'après l'organisation même de la fête, c'était elle qui devrait faire les premiers pas. Par ses soins, en dehors de la grande salle du souper, une dizaine de cabinets particuliers, sombres et mystérieux, avaient été retenus, destinés aux dames qui préféreraient les douceurs du tête-à-tête. Valentine s'était d'ailleurs réservé pour elle le nº 4, un petit boudoir ravissant, tout tendu en satin cerise, couleur

sur laquelle se détacherait admirablement la tête brune de Pouraille, et ce dernier, décidément... n'aurait plus qu'à tomber avec grâce.

Dès minuit, ces messieurs arrivaient pimpants, une fleur à la boutonnière. On voyait qu'ils avaient mis à leur toilette une coquetterie particulière, comme pour être à la hauteur des égards dont ils allaient être l'objet. Ces dames d'ailleurs, sans oublier la question financière, avaient eu réellement bon goût, et il y avait là réunis une cinquantaine des plus jolis garçons de Paris, ce qui devait évidemment rendre la tâche plus facile. Dès leur arrivée, ils trouvaient en haut de l'escalier la Toquée qui les avait invités. Celle-ci leur remettait immédiatement un petit carnet très élégant, avec crayon, sur lequel était marqué : valses, — polkas, — quadrilles, afin qu'ils fussent à même d'inscrire leurs invitations. Puis, après lui avoir offert gentiment son bras nu, elle conduisait le monsieur à sa place.

A minuit et demi, Pouraille faisait son entrée avec ce calme et cette gravité un peu hautaine dont il ne se départait jamais; et aussitôt Valentine, qui commençait à être un peu inquiète, se précipitait au-devant de lui avec une véritable joie. Elle était d'ailleurs plus jolie que jamais, la blonde présidente, avec son costume écossais si propice aux devoirs d'une « écossoise hospitalité ». Le petit bonnet à aigrette était coquettement posé sur l'oreille ; le plaid était attaché sur l'épaule avec une grosse turquoise

et laissait voir le bras tout entier; les chaussettes quadrillées cachaient à peine la moitié du mollet sur lequel apparaissait un duvet doré et permettaient à l'œil attendri de suivre très haut la jambe nue jusqu'au moment où elle disparaissait sous les plis d'un jupon suffisamment court. Au moindre mouvement, d'ailleurs, ce jupon se soulevait encore de quelques centimètres, et l'imagination n'avait presque plus rien à inventer.

Malgré sa roideur, Pouraille ne put s'empêcher de tressaillir à la vue de ce costume si étrange. Son œil noir s'alluma et, un peu ému, il se laissa conduire par Valentine jusqu'à sa place, après avoir reçu de ses mains le carnet réglementaire.

C'était la chose la plus curieuse du monde que le contraste de ces hommes commodément installés dans leurs fauteuils, et de ces femmes debout, dans les costumes les plus gracieux et les plus divers, empressées, allant et venant en vrais cavaliers servants. Là c'était une jolie paysanne cauchoise qui s'était mise à genoux devant Taradel et lui refaisait le nœud de sa cravate; ailleurs c'était un papillon échappé de quelque ballet de féerie qui apportait une fleur à la boutonnière vierge de Tournecourt. Mais la plus heureuse de toutes était certainement Valentine. Elle le serrait donc là, près d'elle, son beau Pouraille... Cela lui coûtait bien un peu gros..., mais elle n'y voulait pas songer.

III

Quand ils eurent suffisamment dansé, les convives s'installèrent enfin devant une grande table en fer à cheval qui occupait en entier la salle commune du restaurant. Chaque Toquée était à côté de son invité et continuait à le combler de petits soins. Elles versaient à boire à ces messieurs, leur passaient les plats, veillaient à ce qu'ils ne manquassent de rien, et ceux-ci, envahis par une béatitude indéfinissable, se laissaient faire avec des mines étonnées et ravies.

Ce qu'il y avait d'ailleurs de plus agréable, c'est que, vu le grand nombre de soupeurs, la salle était relativement petite et les couverts étaient excessivement rapprochés; aussi Tournecourt avait-il déclaré au milieu d'acclamations unanimes que la serviette avait été donnée à l'homme pour dissimuler sa pensée.

Valentine, les pommettes roses, l'œil brillant, présidait la fête avec une certaine fièvre, couvant des yeux Pouraille assis près d'elle; c'était bien d'ailleurs le plus magnifique convive qu'on pût imaginer. Il mangeait comme un ogre et buvait comme un templier, lançant des plaisanteries d'une voix de tonnerre qui dominait le tumulte. La présidente enchantée lui versait le vin de Champagne à pleines

rasades, et, parcourant du regard cette joyeuse table entourée de tant d'hommes jeunes, constatait avec une certaine fierté que sans contredit le « sien » était le plus beau, le plus grand et le plus robuste.

Tout à coup elle se leva et agitant à tour de bras sa sonnette d'or avec un geste de bacchante :

— Attention ! cria-t-elle. A mon commandement chaque voisine embrasse son voisin.

Et alors ce fut un brouhaha terrible à toutes les tables, un bruit de baisers, d'éclats de rires, de petits cris poussés par des femmes serrées de trop près, de protestations d'hommes trouvant qu'ils n'avaient pas eu leur compte et voulant recommencer, etc., etc.

— La petite fête se renouvellera de quart d'heure en quart d'heure ! cria Valentine.

A cette condition, un peu de calme se rétablit. On releva les chaises qui étaient tombées dans les mouvements trop brusques et l'on se remit à souper. Mais déjà une adorable Toquée, une brune avec de petites moustaches, ne pouvant se décider à attendre la fin du repas, avait forcé son invité à se lever et, le tenant par la main, montait avec lui le petit escalier en spirale conduisant aux cabinets particuliers.

A cette vue, une immense clameur s'éleva dans la salle : « C'était trop tôt ! Ils n'en avaient pas le droit ! C'était déplorable. » Le monsieur, avec une pudeur bien légitime, se cachait la figure avec son claque, tandis que sa compagne l'entraînait au galop au fond du corridor sombre.

Bien entendu, un exemple aussi mauvais ne pouvait manquer d'être suivi. Et bientôt, après quelques chuchotements préalables, d'autres couples prirent à leur tour le chemin de l'escalier.

— Madame la présidente, opposez votre veto! cria-t-on. Bientôt il n'y aura plus personne à table.

Mais celle-ci avait bien d'autres pensées en tête. Elle ne quittait pas de l'œil son Pouraille, qui continuait à manger et à boire avec une incomparable maestria.

De nouveau elle avait agité sa sonnette d'or, et les longs baisers avaient encore couru tout le long des tables. La dernière fois, Pouraille avait embrassé avec une telle conviction que la toque écossaise était tombée, et Valentine, un peu meurtrie par cette rude caresse, s'était trouvée la chevelure dénouée, les épaules nues recouvertes d'un véritable manteau d'or.

Le moment psychologique était arrivé. Doucement, Valentine prit Pouraille par le bras, elle l'entraîna vers le petit escalier.

Pouraille essuya ses moustaches, plia très convenablement sa serviette, puis il suivit Valentine de son pas lent et majestueux, sans faire attention au véritable vacarme de cris, de tambourinade sur les verres et sur les assiettes produit par cette dernière défection.

Arrivée dans un boudoir cerise, Valentine éteignit e gaz et ne laissa que deux candélabres sur la che-

minée, masqués par un écran rose. Puis elle poussa le verrou, et, tout échevelée, le cœur battant à tout rompre, elle vint s'asseoir à côté de Pouraille, qui s'était étendu sur le canapé et fumait sa cigarette avec la béatitude d'un homme qui digère.

— Vous avez joliment bien fait de quitter la grande salle, dit-il; on commençait à étouffer en bas. Ici, au moins, on respire.

— Et puis, dit Valentine, en lui jetant ses deux bras autour du cou, on est plus à son aise pour causer.

— Certainement, on est bien mieux, affirma Pouraille avec le plus grand calme.

Valentine continua d'une voix alanguie :

— On peut se dire qu'on s'aime, se le prouver loin des yeux indiscrets... Rappelle-toi comme tu me parlais en valsant...

— Ma chère amie, en valsant, c'était bien différent : c'était avant souper, mais après souper, jamais ! jamais ! je serais sûr d'un coup de sang.

Et, comprenant la fausseté de sa position devant la pauvre Valentine, toute décontenancée, le beau Pouraille se leva et sortit noblement, non sans avoir embrassé la présidente des Toquées sur le front, le plus fraternellement du monde.

EN REVENANT DU CHATELET

Une heure du matin. Une brasserie strasbourgeoise sur les boulevards. Soupeurs et soupeuses. Garçons absolument affolés par les demandes de bocks et de choucroutes. Beaucoup d'actrices. Planant sur le tout, une violente odeur de choux et de saucisses. A une table, TOSTÉ, LARMEJANE, DESTIGNAC, avec MESDEMOISELLES FANNY MODEL, des Bouffes, et ALICE RAISIN, du Palais-Royal.

TOSTÉ. — Tiens, voilà le général Bourgachard. Il a l'air furieux. Mon général! mon général!

FANNY. — Venez donc souper avec nous. Je vais vous faire une petite place.

BOURGACHARD. — Si vous disiez une grosse place. Le fait est que j'ai besoin de me refaire. Je suis malade, mes enfants, littéralement malade!

LARMEJANE. — Qu'est-ce que vous avez?

BOURGACHARD. — J'ai que j'arrive de *Madame Thérèse*. Ah! les misérables! Jamais je n'ai tant souffert.

DESTIGNAC. — Voyons, calmez-vous, et racontez-nous cela en mangeant.

BOURGACHARD. — Quand j'aurai commandé. (*Il attrape un garçon par son tablier.*) Je veux immédiatement, tu entends, immédiatement, une soupe à l'oignon et au parmesan, une choucroute garnie et six bocks. Tout de suite, devant moi, là, six bocks, ou je te tire les oreilles.

ALICE. — Vous terrifiez ce garçon.

BOURGACHARD. — L'habitude du commandement !

TOSTÉ. — Voyons, racontez-nous la pièce.

BOURGACHARD. — Voilà. J'étais parti tout guilleret. Les pièces militaires, moi j'aime ça; l'odeur de la poudre, les défilés, les uniformes, le canon, la mitraille... Bref, j'avais payé mon fauteuil cinq louis, et j'avais dîné à six heures pour ne pas manquer un seul tableau; aussi j'ai une faim. Garçon ! mille tonnerres ! et cette soupe à l'oignon !

LE GARÇON, *très loin.* — Voilà ! Voilà !

BOURGACHARD. — Au premier tableau, on veut nous prouver que les volontaires peuvent parfaitement remplacer les armées permanentes. Il y a là un tas de clampins avec des loupions de fourrure et des pantalons de commissionnaire qui, électrisés par le maître d'école, partent pour la guerre. On leur donne des fusils à piston, vous entendez ? à piston, sous la première république ! Le maître d'école est nommé commandant, et le notaire du village, capitaine. Quelle armée ! mon Dieu ! Le notaire passe son

cheval au maître d'école, le maître d'école veut commander par file à droite, marche! mais le cheval recule dans la coulisse.

TOSTÉ. — Il n'y a pas là de quoi vous fâcher.

BOURGACHARD, *criant*. — Et mes six bocks! mes bocks! J'aurais compris que ce maître d'école restât en volontaire ou se mît en uniforme, mais non. Il conserve son pantalon de commissionnaire, endosse une grande capote avec des épaulettes de sous-lieutenant, et avec cela un tricorne surmonté d'un plumet! Et le notaire! j'aurais voulu que vous vissiez la tenue du notaire! Ces gens-là commandent le bataillon. Au deuxième tableau, les troupes sont dans un village ravagé par la guerre. On paye la solde aux soldats, et savez-vous à quoi ils emploient leur solde? A acheter du pain? à boire un verre? Non, ils payent une troupe de Bohémiennes qui, immédiatement, sortent en falbalas des ruelles du village dévasté, et viennent danser sur la place. Est-ce vraisemblable?

FANNY. — Mais qu'est-ce que ça fait que ça soit invraisemblable?

BOURGACHARD. — S'il n'y avait que cela! Mais figurez-vous que la cavalerie ennemie arrive dans le village : huit hussards de la mort. Eh bien, que croyez-vous que fait cette brute de maître d'école?

LARMEJANE. — Il fait barricader les rues et embusquer des hommes dans les maisons.

BOURGACHARD. — Pas du tout. Il les forme en carré.

sur la place ! Les huit hussards sont assez bêtes pour tourner autour du carré « à main gauche », ce qui les oblige à sabrer par-dessus la main de bride, ce qui est matériellement impossible. Ils sont huit avec des sabres ; il y a là un bataillon entier avec des fusils, et les braves du bataillon sont exterminés jusqu'au dernier. Voyons, n'y a-t-il pas de quoi bondir ?

TOSTÉ, *riant*. — Mais si, mon général. Bondissez !

BOURGACHARD. — Et cette satanée choucroute ? Garçon, si je n'ai pas mon potage dans une minute, je brise tout dans votre baraque.

LE GARÇON, *de plus en plus loin*. — Voilà ! Voilà !

ALICE. — Voulez-vous une écrevisse ?

BOURGACHARD. — Non ! Je veux ma soupe ! Merci quand même. J'avais oublié de vous dire que le commandant est tué. Ça lui apprendra à former ses troupes en carré. Du reste, quand on porte un plumet avec un pantalon de velours à côte ! Et Hoche ! Si vous aviez vu Hoche avec des épaulettes de capitaine, et accompagné d'un vélite tout en rouge qui avait l'air d'un marchand de vulnéraire suisse. Il entre en scène, se prend les pieds dans son sabre, et manque de tomber, et ce que ça fait rire ! Vous n'avez pas le droit de toucher à ces grands noms de l'histoire pour les rendre ridicules ! Vous n'en avez pas le droit !

FANNY. — Mon petit général, voulez-vous un peu de langue ?

BOURGACHARD. — Non ! J'attendrai ma soupe !

Merci quand même! Hoche a l'idée de traverser un défilé des Vosges afin de « surprendre » l'ennemi. Vous croyez peut-être qu'il traverse ce défilé en silence? Pas du tout. La musique joue tout le temps, et, à la fin, il arrive une vingtaine de trompettes de cavalerie qui font un tintamarre qu'on eût entendu à vingt lieues à la ronde. Si ce n'est pas se ficher du monde! Et derrière cette musique de cavalerie, savez-vous ce qui défile?

DESTIGNAC. — Des cavaliers?

BOURGACHARD. — Non! Les fantassins du commencement qui ont fait le tour derrière le rideau et qui reviennent. C'est une cavalerie où tout le monde est dans la musique. (*Il attrape le garçon au passage et le secoue comme un prunier.*) Voulez-vous me donner mes six bocks, oui ou non? Oui? Nous allons voir ça!

TOSTÉ. — Vous devriez plutôt appeler le patron.

BOURGACHARD. — Pas du tout. J'ai l'habitude du commandement. Où en étais-je? Ah, oui, une fête chez Wurmser. Les officiers ont faim. Alors Wurmser leur dit: Pour tromper votre appétit, je vais faire avancer le bataillon des danseuses. Puis, au lieu de s'asseoir dans un beau fauteuil pour assister au ballet, il se met avec ses officiers devant un portant, et il attrape là tant de horions, de coups de pieds et de bousculades qu'il finit par être refoulé dans les coulisses. C'est de là qu'il assiste à la fête.

DESTIGNAC. — Et la batterie autrichienne?

BOURGACHARD. — Ça, c'est un comble! Pas de batterie, pas d'Autrichiens. Un pont large comme cette table, et un praticable haut comme ce buffet. On tape des pieds dans la coulisse et le capitaine tombe mort. Alors on dit au notaire : « C'est à vous de prendre le commandement du bataillon. » Le notaire demande à la cantinière : « Quelle est la situation? »

Si les armées de la République étaient commandées par des notaires, cela explique bien des choses. Bref, le notaire refuse de marcher, et le bataillon confie le commandement à la cantinière. Je vous jure que je n'exagère rien.

TOSTÉ. — C'est très drôle.

BOURGACHARD. — La cantinière prend le drapeau, passe le pont, monte sur le praticable. On ne tire pas un coup de fusil, et elle repasse le pont en disant : « La batterie est prise. » Voilà! Ça ne vous exaspère pas, vous?

FANNY. — Mais si, mon général; mais où était Hoche pendant ce temps-là?

BOURGACHARD. — Ça, c'est le bouquet. Il arrive à pied, suivi de son marchand de vulnéraire; il embrasse la cantinière, lui dit qu'elle a gagné la bataille, sauvé la patrie, et que ce qu'il lui faudrait, c'est un bon mari. Et il la marie au chirurgien-major du bataillon, au son des trompettes revenues on ne sait d'où.

ALICE. — Et la toile tombe?

BOURGACHARD. — Non, il y a un mot de la fin. Le

notaire dit qu'il est content parce qu'il va pouvoir retourner chez lui manger un gros lièvre.

TOSTÉ. — A propos de gros lièvre, vous ne soupez pas.

BOURGACHARD. — Ce sont encore ces misérables qui en sont cause. Garçon! Garçon!

LE GARÇON. — Monsieur! il est deux heures! Nous ne pouvons plus rien servir. La brasserie ferme.

TOUS. — Mon pauvre général! Vous avez faim? Faites avancer le bataillon des danseuses.

BOURGACHARD. — J'aime mieux ne pas souper! Après *Madame Thérèse*, mes saucisses me seraient restées sur le cœur. Et ce commandant! Et ce notaire! Et Hoche! Et cette cantinière! Une pièce militaire, ça! Oh! les misérables! les misérables!

(*Il sort en faisant de grands bras.*)

LA VENGEANCE DE CARMEN

Si tu ne m'aimes pas, je t'aime,
Si je t'aime, prends garde à toi!
CARMEN.

« Ma chère Carmen,

» Ne viens pas ce soir. Je suis de ronde. Tandis que tu te reposeras souriante, sur tes moelleux oreillers, ton pauvre Maxence chevauchera par la grande ville et protégera la sécurité de ton sommeil. Ce sera sa seule consolation.

» Plains-moi bien et reçois mille baisers,

» MAXENCE. »

Carmen lut et relut plusieurs fois le petit billet. Certes, bien souvent le capitaine lui en avait écrit de semblables et jamais elle n'avait eu le moindre doute sur ces motifs de service. Elle restait chez elle et tout était dit, mais, ce jour-là, elle eut comme un pressentiment.

— Encore de ronde, se dit-elle en fronçant le sourcil. Il me semble qu'il est commandé bien souvent. En outre, l'autre soir, à la première de la *Vie facile*, je l'ai vu causer avec une demoiselle qui s'appelle, m'a-t-on dit, Marguerite Grobedon. Est-ce qu'il me tromperait? Ma foi, j'en aurai le cœur net, et, si c'est vrai, Maxence saura comment se venge une Espagnole.

Ah! c'est que Carmen était une de ces bonnes natures énergiques qui ne reculent devant rien pour arriver à leur but. Grande, brune, merveilleusement découplée; tous ses mouvements dénotaient la grâce et la force, et son œil noir s'éclairait parfois de lueurs bizarres qui trahissaient des passions peu communes. Maxence lui avait plu beaucoup, précisément par sa grande jeunesse et par l'exubérance qu'il apportait dans tous les actes de sa vie. Mais depuis quelque temps elle avait constaté un changement notable. Le capitaine devenait raisonnable, — les folies devenaient rares, — c'était toujours un amoureux charmant, mais il apportait maintenant une certaine règle et une certaine mesure dans ses fantaisies. Il était convenable, l'honneur était sauf, mais il n'était plus brillant comme jadis.

Tous ces symptômes étaient graves.

Aussi, le soir, à minuit, quand tous ses domestiques furent couchés, Carmen s'enveloppa d'une mantille, sortit mystérieusement de son hôtel, et, sautant en voiture, se fit conduire chez Maxence.

Ses précautions étaient bien prises et tout était prévu : dans la poche, elle portait la petite clef que le capitaine lui avait laissé prendre dans une heure de faiblesse; à sa ceinture elle avait accroché le fourreau d'un petit poignard catalan dont la lame était bien et dûment empoisonnée; enfin, dans sa main, finement gantée, elle tenait un gros flacon d'acide sulfurique suffisant pour défigurer tout un régiment.

« S'il m'a trompée, le tuerai-je?... » se demandait-elle en arrachant fiévreusement les embrasses de la voiture. « Pour certains hommes, le vitriol est plus terrible que le poignard. Ma foi, je me laisserai aller aux événements, mais Dieu veuille que Maxence soit réellement de ronde ! »

A ce moment la voiture s'arrêta. Par les volets du rez-de-chaussée, on voyait filtrer un rayon de lumière. Le cœur de Carmen battait à tout rompre. Elle introduisit brusquement la clef dans la serrure et entra dans la chambre comme un ouragan. Le capitaine était absent. Seulement, une grande fille, que Carmen reconnut immédiatement pour Marguerite Grobedon, sommeillait déjà à moitié; elle avait laissé pendre par-dessus le rebord du lit ses beaux cheveux blonds complètement dénoués qui envoyaient dans l'atmosphère un violent parfum de *white rose*.

Carmen n'hésita pas, et saisissant cette toison d'or à pleine main, elle se pencha toute frémissante vers le visage de sa rivale :

— Voulez-vous me dire ce que vous faites ici ?

Marguerite, affolée, ouvrit les yeux, croyant faire un mauvais rêve.

— Moi ? balbutia-t-elle, mais j'attends M. Maxence... Maxence qui doit rentrer à une heure.

— Ah ! tu l'attends ! Et Carmen, la tirant par les cheveux, la jeta brutalement hors du lit.

Puis, lui montrant la porte, elle lui dit : Va-t'en !

— Ah çà, mais de quel droit vous permettez-vous...?

— Je ne discute pas. Va-t'en et félicite-toi d'en être quitte à aussi bon marché.

En même temps l'Espagnole détacha son poignard, le sortit du fourreau et le plaça sur la table, bien en évidence, à côté du flacon d'acide sulfurique.

La malheureuse Marguerite toisa son adversaire et comprit qu'il n'y avait pas à lutter avec une semblable énergumène. Plus morte que vive, elle se rhabilla à la hâte, tandis que l'Espagnole ramassait les différentes parties de la toilette et les lui jetait en paquet à la tête, en lui enjoignant d'avoir à se dépêcher.

Marguerite, toute tremblante, mettait, comme il arrive en pareil cas, cent fois plus de temps qu'il n'eût été nécessaire. Enfin, lorsqu'elle fut fagotée, Dieu sait comment, les cheveux épars, la robe dégrafée, elle jeta sa pelisse sur ses épaules, prit son chapeau à la main et se sauva, jurant bien de ne

plus remettre les pieds chez un monsieur où il vous arrivait de semblables aventures.

Quant à Carmen, après avoir installé à portée de sa main son petit arsenal, elle se coucha et attendit Maxence avec angoisse.

Elle n'attendit pas longtemps. Un quart d'heure après, un pas bien connu retentissait sous la voûte, et une clef s'introduisait dans la serrure avec la sûreté de quelqu'un qui connaît son chemin.

— S'il me voit, il est capable de se sauver, et ma vengeance m'échappera, pensa Carmen.

Et au moment où la porte s'ouvrait, elle souffla brusquement la bougie et se blottit dans la ruelle.

II

Maxence entra dans la chambre encore toute embaumée de white rose, cette odeur qu'il connaissait si bien comme le parfum préféré de Marguerite, puis tout à coup il se trouva dans une obscurité complète.

— Comment, Margot, (tu me joues des tours semblables! Au fait, tu as peut-être raison, et le mystère est bien préférable, c'est un raffinement.

Et, tout en tâtonnant, il fredonnait abominablement faux :

L'heure du mystère
Bientôt va sonner.

— Il ne se doute pas, le malheureux, pensait Carmen, que c'est sa dernière heure qui va sonner.

Maxence, qui n'était pas du tout à la hauteur de la situation tragique, continuait :

— Dis un peu que je ne suis pas gentil. Je connais des hommes qui auraient fait acte d'autorité et qui auraient carrément rallumé la bougie. Mais moi, vois-tu, ma grande force, c'est d'être très faible avec les femmes.

Et tout à coup Carmen se sentit enlacée dans deux bras vigoureux et embrassée à pleines lèvres. Il y avait une telle conviction dans ce baiser, que l'Espagnole en fut troublée, malgré ses projets de vengeance.

— Comme il l'aime ! pensa-t-elle avec amertume... Eh bien, soit ! le crime n'en sera que plus prouvé et ma vengeance plus légitime.

Et de fait, elle retrouvait tout à fait le brillant capitaine d'autrefois. Sa tendresse avait tous les élans et toute la fougueuse passion de jadis. Ce n'était plus ce Maxence tiède et raisonnable des derniers jours, c'était un amoureux jeune, convaincu, éloquent, tellement éloquent qu'un moment l'Espagnole sentit sa haine se fondre comme un glaçon devant un brasier. Mais ce ne fut qu'un instant de faiblesse, elle reprit bientôt ses esprits et se prépara à saisir

sur la table le flacon d'acide sulfurique. Il n'était plus question de tuer le coupable, bien entendu, mais au moins, une fois bien défiguré, Maxence lui resterait à elle, bien à elle qui seule connaîtrait ses qualités et sa valeur.

Malheureusement, Maxence reprit sa conversation.

— Vois-tu bien, ma bonne Margot, l'obscurité m'est absolument indifférente. Quand on aime quelqu'un on finit par avoir des yeux au bout des doigts. C'est exactement comme un voyageur qui passerait souvent par la même route, il arriverait à pouvoir s'y guider les yeux fermés. Tiens, moi, par exemple, on me promènerait dans les rues de Paris avec un bandeau, et puis, on me l'enlèverait tout à coup, eh bien, je parie que je saurais toujours dire où je suis. Avec toi, c'est tout à fait la même chose. Et il éclata de rire.

— Nous verrons, pensait Carmen, si tu riras tant que cela quand je t'enlèverai ton bandeau et quand la lumière se fera. Et elle étendit le bras pour tâcher d'atteindre le flacon.

— Veux-tu bien laisser ce bras tranquille? dit Maxence. Tu vas t'enrhumer et j'aurai cela sur la conscience. Tu n'es pas loquace ce soir, ma belle Margot, mais qu'importe, et d'ailleurs est-ce que nous avons besoin de parler pour nous comprendre? est-ce que je ne sais pas que je t'adore et que tu m'aimes? Ton parfum de white rose me grise...

Et il recommença un long discours peut-être encore plus éloquent que le premier. Sa voix avait toute sorte d'inflexions molles et caressantes.

Le moyen, je vous le demande, de continuer à éprouver de la haine lorsqu'on se sent autant aimée! L'illusion était complète, et Carmen commençait à oublier absolument que tous ces hommages s'adressaient non pas à elle, mais à Margot. Elle avait d'abord décidé qu'elle ne brûlerait plus qu'un œil à Maxence, puis seulement la joue; puis peu à peu elle en était arrivée à trouver que peut-être quelques gouttes d'acide suffiraient pour donner une leçon au capitaine, et le faire souvenir de sa trahison. Son faible cœur de femme sentait pour le coupable des trésors de tendresse et d'indulgence. Peut-être même allait-elle en arriver à pardonner tout à fait... Un moment de réflexion et de calme relatif lui permit de mettre un peu d'ordre dans ses idées. Le crime ne pouvait pas rester absolument impuni, ce serait un précédent déplorable, et il fallait à tout prix une petite cicatrice commémorative dans une place qui ne serait cependant pas trop apparente. Tandis qu'elle réfléchissait à l'endroit où elle allait envoyer sa petite pincée de vitriol, elle sentit une moustache fine et parfumée qui se rapprochait de son oreille, et là, elle entendit en frissonnant une nouvelle série de phrases si tendres, si passionnées, si charmantes, que pour le coup tout désir de vengeance s'envola. Il ne resta plus chez Carmen qu'une reconnaissance immense,

sans bornes, qui débordait, et montait du cœur aux lèvres en aveux incohérents. N'y tenant plus, elle voulut voir enfin Maxence pour mieux pardonner et frottant vivement une allumette, elle alluma une bougie.

Le capitaine stupéfait poussa un cri : Comment, c'était Carmen ! En même temps, il aperçut sur la table le poignard catalan et la bouteille de vitriol. Il connaissait la fougueuse Espagnole, et comprit qu'elle n'était venue que pour se venger. Il se sentait d'ailleurs tout à fait hors d'état de lutter. Mourir d'un coup de poignard ! être défiguré par le vitriol !... En une seconde, il revit par la pensée toutes les phases d'un drame semblable qui s'était passé l'hiver dernier à Paris. Il songea à sa carrière brisée, au scandale, sans compter les souffrances...

Il se jeta à genoux au pied du lit, et joignant les mains :

— Grâce ! Carmen, grâce ! je te jure, je ne le ferai plus jamais !

L'Espagnole l'attira vers elle, et lui jetant ses deux bras autour du cou :

— Au contraire, mon Max, au contraire, il faudra le refaire encore.

LEQUEL?

La loge de l'étoile des Roueries-Dramatiques. Petit boudoir tendu en satin gris-perle un peu fané. Dans le fond, immense table de toilette en marbre, encombrée de petits pots, pattes de lièvre, fard indien, pencil japonais, etc. Une grande glace tenant tout le panneau, avec des cartes d'invitation plantées dans la boiserie du cadre. Devant la toilette, un tabouret très haut, et çà et là des crapauds en satin gris-perle très fatigués. Rideau permettant de séparer la loge en deux et de cacher la diva aux regards des mortels. Deux becs de gaz coudés répandant une chaleur asphyxiante.

Liona, blonde, svelte, huchée sur le tabouret, enveloppée dans un peignoir de crêpe de Chine qui bâille aux bons endroits. Elle parle, tout en faisant sa figure :

— Drôle d'idée, qu'a eue le patron ! Empêcher d'entrer ici toute personne étrangère au théâtre ! On sait bien que ces consignes-là existent, mais on ne les applique jamais. Les entr'actes seront gais, si nous ne pouvons plus recevoir nos amis !

Madame Bourrimel, *habilleuse, barbue et bossue.* — Qui donc a pu lui suggérer ça ? Ce n'est pas M. Liona, bien sûr !

LIONA, *riant*. — Mon mari ! Ah ! non, par exemple. Il est bien trop intelligent ! C'est plutôt le régisseur... Je sais pourquoi ; mais je le repincerai. D'ailleurs, on fera bien de ne pas m'ennuyer, sans cela j'aurais bien vite fait de mettre le marché à la main.

MADAME BOURRIMEL. — Madame a bien raison, car c'est elle qui fait la recette avec tous ses adorateurs.

LIONA. — Parbleu ! On frappe. Vois donc qui c'est.

MADAME BOURRIMEL. — M. Tarterol.

TARTEROL, *entrant*. — Bonjour, Liona. Eh bien, je ne suis pas une personne étrangère au théâtre, moi. Je puis entrer. (*Il lui baise la main.*)

LIONA. — Asseyez-vous là, et soyez sage. Je n'ai que le temps. Avez-vous fini la partition du *Hussard ?*

TARTEROL. — Ça marche. Le finale du 2 est d'un grand effet.

Il chante abominablement faux :

En avant, les hussards Chamboran,
En avant ! en avant !

LIONA, *riant*. — Alors Chamboran rime avec en avant ?

TARTEROL. — Ce n'est pas riche, mais c'est suffisant à l'oreille. A propos, j'ai rencontré à la porte un beau petit désespéré. Le concierge n'a jamais voulu

le laisser monter. Il avait, paraît-il, à vous parler d'affaires importantes.

LIONA. — Ce doit être un de mes fidèles. Ils sont trois dans les fauteuils d'orchestre, côté cour, qui n'ont pas manqué, depuis la première, une seule représentation.

TARTEROL. — A prix d'or il a cependant obtenu d'écrire un billet dans la loge, puis il est parti. Madame Bourrimel, descendez donc chercher le billet. (*Tarterol qui n'attendait que ça.*) C'est bien joli ces petits frisons que vous avez sur la nuque. (*Il veut l'embrasser.*)

LIONA. — Voulez-vous rester tranquille ! Je demanderai à ce que vous soyez compté dans les personnes étrangères au théâtre.

TARTEROL. — Moi, j'entrerai plutôt par la cheminée.

MADAME BOURRIMEL, *revenant très essoufflée.* — Voilà le billet.

LIONA. — Il écrit comme un chat; ce doit être un monsieur très bien. (*Lisant.*) :

« Madame,

» On n'a pas des jambes comme les vôtres; elles constituent un danger évident pour l'état mental de ceux qui les admirent, surtout lorsque cette admiration peut se renouveler tous les soirs. Aujourd'hui, cette satisfaction quotidienne, mais platonique, ne me suffit plus. Puisqu'on m'empêche de monter dans

votre loge, laissez-moi venir plaider ma cause chez vous ! Je vous attendrai ce soir devant la sortie du théâtre. Vous me reconnaîtrez; j'ai un pardessus mastic très court. Un signe disant que vous consentez. »

TARTEROL. — Il va bien, le petit. Consentir comme ça, tout de suite !

LIONA. — D'abord, ça n'est pas tout de suite, puisqu'il vient tous les soirs depuis la première.

VIOLONSKI, *chef d'orchestre, entrant comme un ouragan.* — Bonsoir, vite ! vite ! Il faut transposer ton duo avec le Sénéchal. Fréval est enroué et est obligé de prendre un ton plus bas.

LIONA. — Allons, bon ! Mon petit Tarterol, prenez une plume et de l'encre, asseyez-vous devant la toilette et faites la transposition. Allons, soyez gentil.

TARTEROL. — Jamais de repos, alors. Toujours le travail ! (*Il s'installe.*)

LIONA, *riant.* — Ça vous régénère.

VIOLONSKI. — Il y a en bas un monsieur qui se dispute avec le concierge. De guerre lasse je crois qu'il a laissé un mot.

LIONA. — Encore ! Descends donc, Bourrimel.

VOIX DU RÉGISSEUR. — En scène pour le 3 ! en scène pour le 3 ! (*Entr'ouvrant la porte.*) Madame Liona, êtes-vous prête ?

LIONA. — Dans cinq minutes, toutes petites minutes.

LE RÉGISSEUR, *voyant le dos de Tarterol.* — Vous savez que vous ne devez recevoir aucune personne étrangère au théâtre.

TARTEROL, *se retournant.* — Moi, Tarterol, l'auteur du *Hussard!*

VIOLONSKI. — Au moment même où monsieur travaille.

LIONA. — C'est une persécution! Je finirai par lâcher votre boîte.

Le régisseur s'en va conspué.

LE CONCIERGE. — Une lettre pour Madame.

LIONA. — Jamais je ne serai prête. (*Lisant.*)

« Madame, ne pouvant me colleter avec un inférieur, je renonce à monter dans votre loge, mais je ne renonce pas à vous voir. J'ai absolument à vous parler de choses folles. Voulez-vous déjeuner demain matin avec moi au café de la Guerre? J'attendrai devant la sortie du théâtre. Vous me reconnaîtrez, j'ai une pelisse en loutre. Si vous acceptez, laissez tomber en sortant votre petit sac à terre.

» A vos pieds. »

— A la bonne heure; c'est bref : le style est un peu hautain. J'aime assez ça. Tarterol, mon ami, vous me gênez, vous tenez une place énorme.

TARTEROL. — Eh bien, je vais aller travailler sur la petite chaise.

LIONA. — Pas du tout. Je mets mon maillot. Je

vous défends de vous retourner. Ma bonne Bourrimel, mettez donc Violonski à la porte.

VIOLONSKI. — Peuh ! ma mémoire me suffit.

TARTEROL, *levant la tête*. — Qu'est-ce qu'il dit?

LIONA. — Voulez-vous ne pas quitter votre partition. (*Moment de silence.*) Là, c'est fait : un bon point. Vous avez été bien sage.

TARTEROL. — Parbleu ! J'ai regardé dans la glace.

LIONA. — Vous êtes insupportable.

LE RÉGISSEUR. — Madame Liona, êtes-vous prête?

LIONA. — Dans cinq minutes.

LE RÉGISSEUR. — Toujours en retard.

LIONA. — « Flûte ! »

TARTEROL, *lui fermant la porte au nez*. — On vous dit : Flûte !

On entend une altercation entre le régisseur et le concierge.

— J'ai un billet à remettre. — Vous le remettrez plus tard. — C'est pressé. — Tant pis.

MADAME BOURRIMEL. — Ah çà, vous allez maintenant intercepter les lettres de madame.

Elle rentre avec le billet et un gros bouquet de roses thé.

LIONA. — Mon petit Tarterol, lisez-moi ça bien vite, pendant que je mets ma cuirasse.

TARTEROL. — Tous les métiers alors.

On entend frapper les trois coups, et l'orchestre entame l'ouverture.

LIONA. — Vite donc ! Je vais manquer mon entrée.

FRÉVAL, *en passant donne un coup de poing dans la porte.* — Y es-tu, Liona ?

LIONA, *agitée.* — Oui ! oui ! *(A Tarterol.)* Mais allez donc !...

TARTEROL, *lisant.*

« Si vous saviez, madame, ce que je souffre. Tous les soirs votre vue me grise et, tous les soirs, je laisse dans ce théâtre un peu de ma raison. Je finis par être affolé de ce nouveau supplice de Tantale, et je veux mordre à pleines dents dans le beau fruit que j'ai si souvent rêvé près de mes lèvres. De grâce, laissez-vous fléchir ! Venez me voir chez moi, 24, avenue des Champs-Elysées. J'attendrai devant la sortie des artistes. Vous me reconnaîtrez. J'aurai une rose thé à ma boutonnière. Si vous acceptez, prenez-en une du bouquet et piquez-la à votre mantille de dentelles. »

LIONA, *rêveuse.* — Ils sont drôles, ces trois billets, dans une note différente : le premier est plus ardent ; le second, plus crâne ; le troisième, plus poétique...

LE RÉGISSEUR, *affolé.* — Mais c'est à vous, à vous ! Fréval s'est déjà mouché trois fois pour gagner du temps en vous attendant.

LIONA, *s'élançant et criant de loin.* — Ah ! c'est vous, prince ! Vous m'attendiez ? Vous paraissez enrhumé. (*Rires et applaudissements dans la salle.*)

MADAME BOURRIMEL. — Cette Liona ! comme elle vous sauve la situation !

TARTEROL, *courant derrière Liona.* — Et la partition transposée !...

Minuit. Brouhaha de conversations allant en s'éteignant; dans les corridors, petits pas de femme s'éloignant rapidement, bruit de bottes par les pompiers faisant leur ronde.

LIONA, *s'habillant*. — Ils étaient là tous les trois dans la salle, mais en habit. Je n'ai pu deviner ni le paletot mastic, ni la pelisse de loutre, ni le monsieur au bouquet. Et puis avec la rampe de gaz, on voit si mal ! C'est difficile de faire un choix, et cependant tant d'assiduité mériterait bien une récompense.

MADAME BOURRIMEL. — A la place de madame, je mettrais les trois signalements dans un chapeau et je tirerais au sort.

LIONA. — Non ! Ce qu'il me faudrait c'est un renseignement précis de quelqu'un expérimenté, désintéressé, en qui je puisse avoir pleine confiance.

MADAME BOURRIMEL. — Désintéressé. Ça c'est difficile à trouver.

LIONA, *pensive, relit les billets l'un après l'autre.* — Ah ! mon mari !

Elle ferme vivement les billets dans le tiroir de la toilette.

MONSIEUR LIONA, *entrant*. — J'ai vu le patron. Il veut que tu t'engages jusqu'à janvier. Je lui ai dit : « Signons toujours jusqu'au 15 décembre, après nous causerons. »

LIONA. — Belle salle, ce soir ?

MONSIEUR LIONA. — Splendide ! Et un monde fou,

à la sortie des artistes ! Il y en a trois surtout, bien amusants !

LIONA. — Ah ? Comment sont-ils ?

MONSIEUR LIONA. — Je ne sais pas trop... Il y en a un petit avec un paletot mastic. Un autre très court, avec une grande pelisse ; puis un troisième, l'air d'un attaché d'ambassade : fleurs à la boutonnière, très chic.

MADAME BOURRIHEL. — De l'avis de monsieur, quel est le mieux ?

MONSIEUR LIONA. — Oh ! le dernier ! Il vous a un aplomb !... On sent l'homme calé.

LIONA, *à part*. — Allons, que sa volonté soit faite !

Elle pique une rose du bouquet dans sa mantille et descend l'escalier au bras de son mari.

A la porte, trois messieurs. Les deux premiers s'éloignent d'un air sombre. Le troisième voit la rose et part radieux.

LE JEUDI DE CHAMEROY

I

Après avoir reçu sur les reins la douche écossaise, tour à tour brûlante et glacée, Chameroy se fit masser conciencieusement par le fameux Charles, le masseur du cercle des Truffes, celui qui sait rendre, par ses passes habiles, au corps toute sa vigueur, et aux membres toute leur élasticité.

Passant ensuite de l'utile à l'agréable, il entra dans la salle de coiffure attenante à celle des douches, et là, l'illustre Alfred le pomponna, le rasa, le parfuma, lui retroussa victorieusement la moustache; puis, par une frisure au petit fer et d'adroits ramenages, masqua complètement quelques vestiges de calvitie.

Ceci fait, Chameroy partit faire, à petits pas, une promenade apéritive sur les boulevards, se gardant bien d'ailleurs de fumer son cigare habituel. Il fal-

lait du calme et pas d'énervant. Chameroy était en effet le plus nerveux des hommes. Le soir même, il devait dîner, en cabinet particulier, avec Edwidge, cette ravissante Viennoise qui avait eu une liaison si longue avec Précy-Bussac, et que les camarades avaient, pour plus de facilité de prononciation, surnommée Sandwich. Tant qu'elle avait été la maîtresse de son ami, le loyal Chameroy s'était contenté de soupirer de loin, loyauté d'autant plus facile qu'Edwidge, dans sa naïveté allemande, n'admettait pas le partage. Mais, à la suite de certaines réductions dans son budget, ou peut-être par simple lassitude, Précy-Bussac avait un jour rompu avec Edwidge, et Chameroy avait immédiatement posé sa candidature. Après quelques semaines de veuvage, la belle avait enfin consenti à dîner au café Anglais, et même avait bien voulu accepter le jeudi, jour expressément fixé par notre ami.

Maintenant, me direz-vous, pourquoi toutes ces précautions? Pourquoi ce massage, cette promenade à petits pas, et sans fumer? Pourquoi le jeudi plutôt que tout autre jour? Ici, il nous faut bien avouer que Chameroy était arrivé à ce moment psychologique de la vie où l'on ne peut plus marcher à l'aventure, sans s'inquiéter des fatigues de la veille et du lendemain. Il était encore assez brillant, et pouvait faire figure honorable, à condition de prendre quelques précautions hygiéniques; pas d'émotions, pas de colère et surtout une vie absolument réglée

dans ses irrégularités. Depuis quelques années, sur les conseils du docteur, il s'était restreint à un seul jour de bonheur par semaine. Il avait choisi le jeudi; le dimanche est un jour commun, et le jeudi coupait la semaine en deux.

N'ayant donc plus qu'un jour de sortie, il était tout naturel qu'il voulût l'employer de son mieux, et dans ce but mettre tous les atouts dans sa main. Edwidge, avec cela, n'était pas la première venue; c'était une splendide créature longtemps désirée et il avait pris un plaisir de dilettante à laisser sa passion croître graduellement, jusqu'au moment où il se sentirait en état de risquer, *pour un beau jeudi*, l'invitation à dîner.

Chameroy connaissait, en effet, si bien la vie! Il avait tellement étudié les phases successives par lesquelles on pouvait amener une femme, si froide qu'elle fût, au paroxysme de la passion, et tirer d'une situation tout le parti possible. Vingt-cinq ans d'expériences consécutives lui avaient permis d'avoir à cet égard une science exquise dans ses raffinements délicats. Rien n'était livré au hasard. Tout était prévu, combiné, de manière à obtenir la plus grande somme de plaisir possible.

Il avait retenu au café Anglais un salon au premier, vaste, aéré, où l'on pût respirer à l'aise. Bien entendu, il avait fait éteindre le gaz; deux candélabres à trois branches répandaient une lumière douce, tandis qu'un feu de bois tiédissait l'air sans l'alour-

dir. Sur son ordre exprès, Ernest, le maître d'hôtel, avait placé les couverts en face l'un de l'autre. Quand on mange côte à côte sur le même canapé, il est bien difficile de ne pas s'embrasser pendant les entr'actes du service, et rien n'est mauvais pour la digestion comme ces émotions avant l'heure. Sans compter que sur ces diables de sofas on est assis trop bas, ce qui fait rentrer le gilet et coupe la respiration.

Une fois arrivé, il se mit à piocher le menu et la carte des vins, tandis qu'Ernest attendait, impassible et muet, sentant qu'il eût été absolument déplacé de donner un conseil à M. de Chameroy. Quelques minutes après, le maître d'hôtel, ébloui, emportait, au crayon, le résultat merveilleux de cette élucubration culinaire.

A sept heures et demie, Edwidge faisait son entrée. Elle était plus jolie que jamais avec son corsage de satin loutre, ouvert en carré sur la poitrine, ses cheveux à reflets fauves bien ondés sur le front, et ses deux gros diamants aux oreilles, éclairant son visage rieur. Ce que Chameroy admirait surtout, c'était cet air de suprême distinction et de nonchalance satisfaite qui donnait à tous ses mouvements une grâce calme et magistrale. Sur ce visage pâle on sentait le sang à fleur de peau; les yeux calmes et limpides s'allumaient parfois, en causant, d'étranges lueurs, la froideur allemande n'était qu'à la surface. Il devait y avoir un vrai plaisir d'artiste à briser peu à peu cette glace par des

effets gradués, et à amener insensiblement cette dineuse élégante à être une amoureuse passionnée.

— Allons, pensa Chameroy, je crois que je vais avoir un jeudi tout à fait remarquable. C'est une femme froide, mais je saurai la mettre au point voulu.

On se mit à table, lui assis en face d'elle, attentif, respectueux, causant tranquillement des choses les plus banales, elle mangeant ses huîtres avec de jolis mouvements de mains blanches et effilées. Les huîtres furent arrosées d'un verre de Pouilly-fussey, pas plus; le vin blanc est un énervant.

On passa ensuite au « potage Fédora », composition savante et veloutée, dans laquelle il y avait de la bisque, du jus de gibier, des jaunes d'œufs, et qui, par ses propriétés toniques, eût fait revenir un mort.

Chameroy servit ensuite à son amie un doigt de xérès suivi bientôt des « côtelettes de homard créole », des « filets de bœuf servis en gelée, et du « suprême de caille ».

D'un ton grave, il lui avait expliqué qu'en remplissant le grand verre d'une eau minérale connue de lui, et en y trempant seulement ses lèvres de temps à autre; on pouvait ensuite impunément vider les petits verres dans lesquels le ponté-canet et le corton avaient succédé au xérès.

— Vraiment, avait dit en riant Edwidge. Eh bien! mon cher, essayons de votre système.

Et c'était un plaisir de voir, sous l'action bienfaisante des vins, ce visage éclairé peu à peu, et toute la physionomie envahie par une béatitude complète.

— N'allons pas trop vite, pensait Chameroy.

A partir des « chaud-froids d'ortolans touffés et des écrevisses de la Meuse en buisson », il avait un peu rapproché sa chaise. Il remontait en arrière, rappelant mille souvenirs charmants, revoyant les commencements de leur amitié, alors qu'elle était encore avec Précy-Bussac; il expliquait comment il était devenu amoureux, insensiblement, presque sans s'en apercevoir; tout en parlant, il frôlait le beau bras d'Edwidge, rencontrant parfois ses doigts sur la table et les gardait prisonniers quelques secondes. Elle, toute remuée par ce passé évoqué, l'écoutait ravie, sans le perdre des yeux, et le trouvait charmant.

Le vin de Champagne frappé était entré en scène, et je ne sais plus trop si Edwidge pensait aux recommandations relatives à l'eau minérale ; à la bombe Gangloff, Chameroy poussa sa chaise tout près du canapé et commença à lui murmurer dans l'oreille les choses les plus folles du monde.

Au dessert, il vint tendrement s'asseoir à côté d'elle, et, lui passant le bras autour de la taille, il la sentit émue, frissonnante, le regardant avec des yeux plus grands que nature. Sa gaieté allait en crescendo ; elle renversait sa jolie tête en arrière sur les

coussins, contemplant avec béatitude la rosace du lustre.

— Avec deux ou trois verres de « kummel », pensa Chameroy, elle va être tout à fait à point.

On les but dans le même verre, bien entendu, la moustache de Chameroy frôlant la joue brûlante d'Edwidge. Tout à coup, celle-ci lui jeta frénétiquement ses bras autour du cou, puis, l'embrassant à pleines lèvres, elle lui balbutia :

— Rentrons! Veux-tu? Rentrons! Je t'adore.

Elle remit sa pelisse, s'entoura de sa mantille à la diable, tandis que Chameroy, qui ne s'était jamais senti si dispos, se disait avec une joie profonde :

— Décidément, l'expérience est une belle chose. Je vais avoir un jeudi exquis!

II

Sur le trottoir du restaurant, Edwidge se sentit tout étourdie par l'air vif de la rue, et elle eut besoin du bras de Chameroy pour gagner la portière du coupé que le chasseur tenait ouverte. Et tandis que la voiture roulait vers l'hôtel, elle mit gentiment sa tête sur l'épaule de son ami en fredonnant des bribes d'opérette; puis, entre deux couplets :

— Je me sens toute drôle, si tu savais. Il me

semble que la voiture me berce et que je suis comme dans un rêve. Tu m'aimes, dis? Tu m'aimes?

Entre son casque et sa femme,
L'adjudant, lâchant madame,
Trotte sans regretter rien...

Elle ajouta en imitant le galop du cheval :

Ça va bien! ça va bien!! ça va bien!!!

Puis elle éclata de rire en répétant : « Dis-moi donc que tu m'aimes! »

— Oui, je t'aime; mais, ne pressons rien, ne gâtons pas notre plaisir. Quand nous serons à la maison, tu verras avec quelle tendresse je vais t'embrasser.

En descendant de voiture, Edwidge semblait légèrement étourdie, et Chameroy, très égayé, lui disait :

— Prends bien la rampe; c'est au premier.

— Oh! je n'ai pas besoin de la rampe!

Et, de fait, légère comme une biche, elle gravit en deux bonds l'escalier en criant : « Ça va bien! ça va bien! »

— Avec moi, vois-tu, ma mignonne, ça va toujours bien!

Edwidge s'était laissée tomber sur un canapé dans la chambre de Chameroy : là, elle regardait avec de grands yeux étonnés et ravis les tentures, les trophées d'armes, le grand lit de milieu à colonnade.

— Maintenant, il faut ôter ta mantille, dit tranquillement Chameroy en s'approchant d'elle.

Mais celle-ci bondit hors du fauteuil :

— Ne m'approchez pas ! Pas encore ! Vous m'agacez. Non, tu es très gentil ; seulement je veux voir ton appartement. Quelles drôles de fleurs tu as dans ta jardinière. Ça a-t-il des racines ?

Elle tira violemment une des plantes, la jardinière versa et toutes les fleurs, avec la terre, s'étalèrent sur le tapis.

— Elle ne tient pas debout, votre jardinière.

— Oh ! ça ne fait rien, dit Chameroy. Mon domestique ramassera cela demain matin.

Cependant, il commençait à regarder Edwidge avec une certaine inquiétude.

Celle-ci continuait à fredonner son diable d'air : « Ça va bien ! ça va bien ! » et s'était approchée du bureau de Chameroy, où lettres et journaux étaient rangés avec un soin méticuleux ; puis elle se mit à fourrager dans les papiers.

— De grâce, pas de désordre, s'écria Chameroy énervé.

— Ah ! vous aimez l'ordre, répondit Edwidge. Alors, on ne peut pas bouger, ici. Tenez, en voilà de l'ordre ! et encore, et toujours. Tenez, je fais de l'ordre... avec du désordre.

Et c'étaient des cascades d'éclats de voix, tandis que les feuilles voltigeaient en l'air et s'étalaient sur le tapis.

Chameroy avait bien envie de se fâcher, mais il songeait que la colère était très mauvaise après dîner et lui ferait perdre la moitié de ses moyens.

— Diable! songea-t-il, est-ce que j'aurais compromis mon jeudi?

Il se fit bon, paternel, tâchant de calmer par sa voix douce et persuasive cette enfant gâtée. Celle-ci restait un moment sur ses genoux, puis, elle s'échappait et recommençait une course folle à travers la chambre qu'elle mettait au pillage. On eût dit un cheval lâché dans un magasin de porcelaine. Tout à coup, elle passa dans le salon.

— Ah çà, allez-vous rester tranquille? finit par dire Chameroy, en la suivant exaspéré.

La colère venait; c'était grave. Il ne fallait pas attendre que l'accès se fût déclaré. Il n'y avait pas à se le dissimuler; les bons vins, le grand air, le mouvement de la voiture... Bref, Edwidge, la belle Edwidge était complètement grise. Il n'y avait plus qu'à obtenir de force le calme qu'il ne pouvait obtenir de bonne grâce.

Il prit la belle dans ses bras, et tâcha de l'embrasser; mais celle-ci se recula et se raidit dans un effort désespéré, criant :

— Je ne veux pas! Vous m'avez insultée pour de méchants papiers. Je vous déteste! Et, soudain, lui échappant en pouffant de rire, elle repassa dans la chambre à coucher dont elle ferma la porte en tirant le verrou.

En vain le pauvre Chameroy implora, pria, supplia, la porte resta close : Edwidge s'était jetée tout habillée sur le lit et dormait d'un de ces sommeils dont rien ne réveille.

— Allons, pensa-t-il en soupirant, j'ai mis la dose trop forte et voilà mon jeudi manqué !

Et, philosophiquement, il alla s'étendre, solitaire et transi, sur le canapé du salon.

UNE IDYLLE AU CERCLE

La grande salle des fêtes du cercle des Truffes. Au centre, une table encombrée de partitions, de papier blanc, avec de beaux bonshommes dessinés à la plume, et de tout ce qu'il faut pour ne pas écrire. Dans le fond, un théâtre, avec un décor représentant un paysage rustique. Çà et là, sur des divans, des membres du cercle causant tendrement avec les petites dames des chœurs. Au milieu des groupes, Posterol, l'auteur de la pièce, se promène avec fièvre, et regarde les couples avec une vertueuse indignation.

POSTEROL. — Eh bien ! commençons-nous, oui ou non ? Il est trois heures et demie.

TARADEL. — La diva n'est pas encore arrivée, et puis, il nous faut le général.

POSTEROL, *inquiet*. — Pourquoi le général, pour ma pièce ? Une idylle intitulée : les *Laboureurs*.

TARADEL. — La diva l'a exigé; elle a un petit air militaire sur Changarnier et la bataille de Mazagran qu'elle veut absolument intercaler.

POSTEROL, *inquiet*. — Nos laboureurs vont chanter un air sur la bataille de Mazagran ?

TARADEL. — Vous vous arrangerez avec le général. Messieurs, en attendant la diva, nous pourrions toujours répéter les chœurs.

PRÉCY-BUSSAC, *qui cause avec Liona.* — Oh ! rien ne presse.

POSTEROL. — Mais si, mais si ! ce sera toujours autant de fait. (*Il va au piano.*)

TARADEL. — Allons, messieurs, en scène ! en scène !

Messieurs des chœurs se dirigent avec leurs compagnes, bras dessus, bras dessous, vers l'escalier conduisant à la scène.

PARABÈRE, *barrant l'escalier avec ses deux bras.* — Je représente le tableau intitulé : le *Péage.*

LIONA. — Quel péage ?

PARABÈRE. — Pour passer le pont, il faut m'embrasser.

LIONA. — Voilà. (*Toutes les femmes passent en embrassant Parabère.*)

TARADEL, *sévère.* — Messieurs des chœurs, si les bêtises commencent, je vais vous expulser de la salle des fêtes.

— Oh ! oh ! vous êtes trop heureux de nous avoir, — un baryton comme moi !... et j'ai un creux ! — Et un tenorino léger, — très léger. — (*Brouhaha général.*)

TARADEL. — Enfin, commençons toujours. Y êtes-vous, Posterol ? Messieurs, voici la situation. Au lever du rideau, pendant la ritournelle, ces dames se

promènent avec leur panier à la main; elles vous montrent leurs marchandises (*On rit.*)..., leurs provisions, et vous, vous marchandez.

COMFORT. — C'est bien peu gentleman.

TARADEL, *sévèrement*. — C'est paysan.

CHARLOTTE. — Moi, je n'ai que des carottes dans mon panier, tandis que les autres ont des choux et des navets.

TARADEL. — Calmez-vous. Je vous trouverai un melon, un gros melon pour la première. Allons! les barytons à droite, les ténors à gauche.

CHAMEROY. — Moi, je ne sais pas trop ce que je suis.

TARADEL. — Mettez-vous au milieu! Une, deux!

Le chœur chante :

La foire de Lisieux
Est vraiment agréable;
On s'y fait les doux yeux
Sans que ça soit dura-a-a-able.

POSTEROL, *au piano*. — Pas si fort, Pouraille! on n'entend que vous, et puis vous avez dit : « Lorsque l'on est à table », au lieu de : « Sans que ce soit durable. »

POURAILLE. — Ma phrase, au moins, a un sens, tandis que la vôtre...

TARADEL. — Ah! voilà Russiani!

Entrée de la diva : gainsborough noir, manteau de satin garni de fourrure. Tous les membres du Cercle descendent du théâtre et se précipitent, cha-

peau bas, à sa rencontre. Les petites femmes, intimidées, restent seules sur le théâtre.

RUSSIANI. — Bonjour, messieurs, je suis un peu en retard, mais le costumier m'a retenue. Je lui ai dit de venir me prendre mesure ici.

PARABÈRE. — Parfaitement; moi, je prends adorablement les mesures. C'est ma spécialité.

TOUS. — C'est notre spécialité!

TARADEL. — A l'occasion de la nouvelle année, permettez au président du cercle des Truffes de vous embrasser. (*Il l'embrasse.*)

TOUS. — Moi aussi! moi aussi! Pour la nouvelle année. (*Russiani se laisse embrasser.*)

POURAILLE. — Moi, ça m'a mis en appétit.

Il remonte sur la scène et embrasse une à une les petites choristes, mauvais exemple immédiatement suivi par les autres acteurs.

POSTEROL, *énervé, au piano.* — Si c'est comme cela que nous travaillons!

PRÉCY-BUSSAC, *à la diva.* — Madame, ce sera l'éternel honneur de ma carrière dramatique d'avoir fait partie des chœurs dans une pièce où vous chantiez.

RUSSIANI, *riant.* — Vous êtes bête, mon pauvre ami; votre carrière dramatique!

TARADEL. — Allons, reprenons les chœurs.

TOUS

La foire de Lisieux
Est vraiment agréable.

POURAILLE. — Tiens, voilà le général. Bonjour, mon général.

LE GÉNÉRAL. — Continuez, continuez; ne vous occupez pas de moi. (*Après avoir écouté.*) C'est bien terne, ces paroles-là. J'aimerais mieux quelque chose de plus énergique.

POSTEROL. — Allons, bon!

LE GÉNÉRAL. — Oui, par exemple, la chanson des consignés :

Il ne faut pas, pour boire un coup,
Un coup de plus, se faire fourrer au clou.]

POSTEROL, *bondissant.* — Des paysans qui chanteraient cela!

LE GÉNÉRAL. — Parfaitement. Aujourd'hui que tout le monde a été soldat, le laboureur connaît ces refrains patriotiques. Et puis, c'est facile; c'est sur l'air de la *Casquette du père Bugeaud.*

TOUS. — Bravo! A la bonne heure! Voilà un air que nous saurons de suite. Pas besoin de travailler.

Ils chantent tous la *Casquette* dans un ton différent; les femmes s'en mêlent. Vacarme.

TARADEL. — Silence, messieurs, de grâce! Alors nous supprimons l'air de la foire de Lisieux?

TOUS. — Oui, oui! à l'unanimité. La *Casquette!* la *Casquette!* la *Casquette!*

POSTEROL, *avec résignation.* — Tenez, la voilà, votre *Casquette.* Une, deux. (*Il joue.*)

Le chœur, y compris le général :

Il ne faut pas, pour boire un coup,
Un coup de plus, se faire fourrer au clou.

LE GÉNÉRAL. — C'est un peu maigre. Mais j'ai demandé à la caserne de la Pépinière trois tambours et deux clairons, que nous placerons dans la coulisse pour accompagner le refrain. Entrez, mes enfants, entrez!

Entrent trois tambours d'infanterie avec leur caisse, et deux clairons avec leur instrument en sautoir.

POSTEROL, *exaspéré*. — Mais vous oubliez que ma pièce s'appelle les *Laboureurs*, fantaisie rustique!

LE GÉNÉRAL. — Ce sera une fantaisie rustico-militaire.

POURAILLE. — Bravo, c'est bien plus amusant. Allons, les camarades, venez un peu par ici.

LE TAMBOUR. — Le colonel il a dit que nous pouvions laisser ici les caisses; mais nous emporterons les baguettes.

POURAILLE, *intrigué*. — Pourquoi ça?

LE TAMBOUR. — Parce que les bourgeois ils veulent s'amuser, ils ne savent pas, et ils crèvent les caisses. (*On rit.*)

LE GÉNÉRAL. — Allons! ce n'est pas pour rien qu'on appelle les fantassins des méfiants. Reprenons le chœur. Un bon roulement pour commencer — bien nourri — rrrrrrran! Bon!

Tout le monde se bouche les oreilles; les femmes poussent des cris perçants.

— Maintenant, deux appels de trompette. Tu lu lu! tu lu lu! Parfait!

POSTEROL. — Si vous voulez, nous allons faire l'exercice.

TARADEL. — Laissez donc, le général a raison. Ça commence très gaiement.

Reprise de la *Casquette*, avec tambours et clairons. Tout le monde s'amuse énormément.

POSTEROL, *navré*. — Madame Russiani, à la fin du chœur, vous faites votre entrée sur un âne. Le comte Dalondo a envoyé le sien; il est dans la coulisse. Voulez-vous monter sur son dos. Chameroy, amenez-nous l'âne.

CHAMEROY. — A la rescousse! Le bourricot refuse énergiquement d'entrer.

Tous les choristes entament une lutte avec un bourricot grand comme un chien, et parviennent à l'apporter devant le trou du souffleur.

RUSSIANI. — Oh! mais c'est affreux une selle; on est engoncé, et puis ça n'est pas paysan.

LE GÉNÉRAL. — Mettez-lui une simple couverte avec un surfaix.

RUSSIANI. — Mais je tomberai.

PARABÈRE. — N'ayez pas peur, nous sommes là.

Nouvelle entrée pénible de bourricot. Tout le monde pousse en riant. La couverture tourne, et

Russiani tombe les jambes en l'air dans les bras de Parabère.

RUSSIANI. — Dieu! que j'ai eu peur! Tenez-moi bien.

PARABÈRE, *très ému*. — Cette chute est le plus beau jour de ma vie.

RUSSIANI. — Non, décidément, j'aime mieux entrer à pied, en tenant l'âne par la bride.

TARADEL. — Le général savait bien ce qu'il faisait, en proposant la couverte et le surfaix.

LE GÉNÉRAL. — Moi, par exemple, à mon âge...

POSTEROL. — Allons, madame Russiani, à vous.

RUSSIANI, *chantant* :

Adieu, collines et vallons,
Adieu Médor, mon chien fidèle,
Adieu, chèvres et blancs moutons.
Je pars! je pars! Car le marché m'appelle.

LE GÉNÉRAL, *interrompant*. — C'est une ménagerie que cet air-là; il y a de tout là dedans : un chien, des chèvres, des moutons, sans compter l'âne qui est sur la scène.

POSTEROL. — C'est rustique.

LE GÉNÉRAL. — Rustique! Moi, je vous propose la retraite de Crimée.

POSTEROL. — Mais c'est de la démence!

RUSSIANI, *gracieuse*. — Voyons un peu votre retraite, général.

TOUS. — Oui! oui! La retraite.

LE GÉNÉRAL, *chantant abominablement faux :*

Le conscrit maladroit,
Qui trop longtemps demeure,
Et laisse passer l'heure,
Sera puni par son sous-officier.

POSTEROL. — Je vous demande un peu pourquoi Louison chanterait cela en arrivant au marché?

LE GÉNÉRAL. — Ce serait une ancienne cantinière.

RUSSIANI, *battant des mains.* — Oui! oui! Je me ferai faire un petit spencer rouge avec des brandebourgs d'argent.

POSTEROL. — A la foire de Lisieux!

TARADEL. — Parfaitement. Le principal, c'est que ce soit coquet à l'œil.

POSTEROL. — Allez, allez, je ne lutte plus.

UN DOMESTIQUE, *annonçant.* — Il y a là trente hommes du 23e de ligne.

TARADEL. — Qu'est-ce qu'ils veulent?

LE GÉNÉRAL. — J'ai réfléchi. A la fin de la fête, le régiment revient de l'exercice et entre sur la place, acclamé et suivi par toutes les paysannes.

POSTEROL, *ahuri.* — Ah! il y a aussi un régiment!

TARADEL. — Très bonne idée; nous allons régler cela. Faites entrer les militaires.

La salle est envahie par la force armée. Tous les membres du chœur se rangent derrière les soldats.

Les petites femmes font des œillades aux lignards. Pouraille commande : « Garde à vous ! » d'une voix de tonnerre; le tambour roule, le clairon sonne, Précy-Bussac tire des pétards. Vacarme épouvantable.

POSTEROL, *s'arrachant les cheveux.* — Oh! ma pièce ! mon idylle !

LE GÉNÉRAL, *très excité.* — Gauche, droite; gauche, droite ! tendez le jarret, les petites femmes; au pas, sacrebleu ! rataplan, plan, plan, rataplan, plan, plan !

TARADEL. — Ce sera un grand succès.

POSTEROL. — Voulez-vous me permettre une observation, une seule? J'avais appelé ma pièce rustique : les *Laboureurs.*

TARADEL. — Oui ; eh bien ?

POSTEROL. — J'ai réfléchi. Laissez-moi changer le titre et l'intituler : la *Prise de Pékin.*

NUIT DE NOCES

I

Un beau matin, les Parisiens, en lisant leur journal, apprirent avec stupeur que la danseuse Paula Raumi se mariait avec le richissime Saint-Machin, attaché d'ambassade, et l'un des membres les plus en vue de l'hôtel du quai d'Orsay.

Comment ! Paula Raumi, cette étoile de l'Opéra qui avait révolutionné l'ancien et le nouveau Monde par ses folies, Paula qui avait franchi le Niagara, comme madame Saqui, sur la corde raide, en faisant des entrechats; Paula qui s'était battue en duel, avait — déguisée en jockey — gagné le prix de la Coupe à Luchon, et entre temps avait inventé un nouveau fusil à aiguille et écrit un livre extraordinaire sur les mœurs du Bas-Empire, Paula se mariait !

C'était invraisemblable, mais cela était.

Vous connaissez certainement Saint-Machin, cet aimable diplomate qui n'a jamais quitté Paris, ce pilier du foyer de la danse, qui se pique de découvrir le premier les étoiles.

Il y avait déjà plus de cinq ans qu'il avait inventé Paula alors qu'elle n'était encore que simple marcheuse dans le sixième quadrille. Il avait admiré cette petite tête au type un peu arabe, avec ce nez fièrement busqué, ces cheveux noir bleu marquant des points accentués sur le front un peu bas, ces yeux aux longs cils, mais surtout cette démarche si voluptueuse, avec ce balancement adorable des hanches qui la faisait tout de suite remarquer au milieu de ses compagnes.

Peu à peu à force de se frôler aux jupes de Paula, le pauvre Saint-Machin ne put se dissimuler qu'il en était amoureux. Ses visites furent plus fréquentes, ses conversations plus longues. En vain de nouvelles étoiles apparurent à l'horizon : mademoiselle Marguerite Ugalde débuta aux Nouveautés, mademoiselle Julia Feyghine agita sa crinière de lionne dans *Barberine*, et à la surprise générale, Saint-Machin ne fit pas écrire une ligne en leur honneur et ne prit même pas la peine de les signaler à l'attention publique.

Enfin il n'y tint plus. La cravate nouée à la diable, le chapeau plus à rebrousse-poil que jamais, il prit son courage à deux mains et se dirigea vers la rue Delaborde où Paula Raumi avait son hôtel, juste

en face le square Saint-Augustin. Il fut introduit par Juvéval, le beau maître d'hôtel, dans l'*arsenal*, c'est-à-dire dans l'atelier où Paula travaillait à de nouvelles armes à percussion centrale.

— Paula, lui demanda-t-il en tremblant, au moment où la danseuse faisait son entrée avec son petit *complet d'ingénieur-mécanicien*, sous lequel apparaissaient des souliers de bal, Paula, voulez-vous être ma femme? Oui... voulez-vous devenir madame de Saint-Machin?

Certes Paula ne s'attendait guère à une démarche semblable. Cependant, un peu interloquée, elle se remit vite.

— Mon cher, répondit-elle, si c'est une plaisanterie, je ne la comprends guère entre deux vieux amis comme nous.

— C'est tout ce qu'il y a de plus sérieux.

— ... Et si c'est sérieux, je comprends encore moins. Jamais je n'enchaînerai ma liberté... sans au moins y avoir longtemps réfléchi.

— Eh bien, réfléchissez!

Pour le moment, Saint-Machin avait compris qu'il n'y avait pas à insister. Il baisa respectueusement la petite main recouverte d'un gant blanc tout noirci de limaille de fer et sortit assez triste.

Un mois, puis deux passèrent, sans réponse de la danseuse.

Un poste de conseiller d'ambassade allait être créé à Berlin. Saint-Machin, désespéré, fit savoir en haut

lieu qu'il consentirait enfin à s'éloigner de Paris; puis de ce jour, morne et sombre, il ne remit plus les pieds à l'Opéra. Son absence causa un grand vide dans l'existence de Paula. Habituée à le voir toujours en extase devant elle, attentif à écarter les moindres cailloux de sa route, à prévenir ses moindres caprices, elle se trouva sans lui toute désorientée, et quand elle apprit par les abonnés qu'il allait partir pour Berlin, ce fut pour elle un chagrin réel.

Elle eut d'ailleurs bien vite pris son parti, étant avant tout ferme de résolution.

— Allons ! puisqu'il veut épouser, qu'il épouse ! s'écria-t-elle, mais que cela soit vite fait, sans cela... je serais capable de changer d'avis.

Le mariage fut bâclé en toute hâte sans que rien fût changé à l'existence de la ballerine qui, pendant les préliminaires, ne manqua ni une répétition ni une représentation, et le jour de la cérémonie elle parut comme d'habitude dans *Françoise de Rimini* pour exécuter son délicieux jetté-battu du deuxième acte.

Ce soir-là, après la représentation, Saint-Machin, ivre de bonheur, la reconduisit comme jadis jusqu'à son coupé, mais comme il allait monter avec elle :

— Oh ! non ! pas ensemble ! s'écria Paula. Nous aurions l'air d'une noce qui revient de chez Gillet. Venez dans une heure. Placez-vous devant le grand marronnier du square, et là, frappez trois fois dans vos mains.

Elle adressa un dernier salut de la main à son nouvel époux ahuri, puis le coupé descendit au grand trot le boulevard Haussmann.

II

Saint-Machin se dirigea pensif et à tout petits pas vers Saint-Augustin. Il eût pour sa part préféré de beaucoup rentrer bourgeoisement avec sa femme ; ces trois coups dans la main, ce marronnier, ce mystère, tout cela ressemblait plus à l'entrevue furtive de Roméo et Juliette qu'à la placide arrivée d'un mari chez son épouse légitime.

Enfin, il fallait en prendre son parti. Pourvu encore qu'il n'y eût pas deux grands marronniers ! Heureusement, il n'y en avait qu'un. Ceci constaté, Saint-Machin, pour gagner du temps, se mit à exécuter une faction parallèle à celle de la sentinelle qui montait la garde devant la caserne de la Pépinière, et celle-ci, inquiète, finit par lui crier brutalement de passer au large ; heureusement, une heure se mit à sonner au clocher de Saint-Augustin, et notre amoureux, se plaçant devant l'arbre indiqué, frappa trois fois dans ses mains.

A sa grande surprise, il vit trois grosses pierres de taille, servant de pignon à la maison, pivoter sur leur base et laisser un étroit passage. Saint-Machin,

déjà un peu bedonnant, s'y glissa avec beaucoup de peine, et lorsqu'il fut arrivé, non sans quelques éraillures, à sortir de cette souricière, il se trouva en bas d'un petit escalier sur les marches duquel une négresse grimaçante se tenait debout, une lampe à la main.

— Je vous demande un peu s'il n'eût pas été plus simple d'arriver tout bonnement par la porte, pensait Saint-Machin en montant l'escalier à la suite de la Moricaude.

Il souleva la portière et aperçut Paula, assise en grande toilette de bal, une jupe de satin blanc toute brochée de perles, devant une cheminée où flambaient de véritables troncs d'arbre. Elle tendit sa main gantée d'un long gant belge à Saint-Machin et lui dit, comme s'il se fût agi d'une simple visite :

— Asseyez-vous là, chauffez-vous, et comme je suis mélancolique ce soir, racontez-moi quelque chose de drôle.

Décontenancé par cette réception un peu froide, notre diplomate s'exécuta et raconta le premier potin qui lui passa par la tête.

Et quand il eut fini :

— Maintenant, une autre histoire, dit Paula de sa voix douce.

Pour le coup Saint-Machin se fâcha. Il se leva tout droit et s'écria :

— Ah çà, ma chère amie, est-ce que vous vous figurez bonnement que votre mari est venu chez

vous, à cette heure-ci, pour vous raconter des histoires ?

— Plaît-il ? fit Paula stupéfaite de cette rébellion. Êtes-vous fou ?

— Je ne suis nullement fou. Vous êtes ma femme, et je crois que le moment est venu de réclamer mes droits.

— Allez-vous-en ! vous êtes un grossier, un manant, un soudard...

Mais Saint-Machin, emporté par la passion, n'écoutait rien ; il s'était jeté sur Paula, et là, il mettait la robe de satin en lambeaux, il déchirait une collerette de point d'Alençon, qu'il envoyait au diable, et tout cela sans se soucier des coups, des griffes, des morsures et des injures qui pleuvaient sur sa tête ; puis prenant dans ses bras Paula qui pleurait de rage, il l'emporta demi-nue dans une pièce sombre qu'il avait aperçue au fond de la salle et qui devait être la chambre à coucher.

Épuisée par la lutte, Paula eut encore la force de dire dans un dernier sanglot :

— C'est une infamie !... Mais tu es fort !

Saint-Machin n'était pas si fort que cela. Il était surtout nerveux, très nerveux et capable d'un coup de vigueur dans un moment de colère rageuse, mais son exaltation tomba bien vite, quand il essaya de se rendre compte de l'endroit bizarre dans lequel il se trouvait.

Les murs étaient tendus de velours noir tout uni,

sans le moindre ornement : l'on eût dit un catafalque. Sauf le lit, qui tenait presque toute la largeur de la chambre, il n'y avait pas d'autre meuble qu'une vieille horloge comme on en voit dans les villages allemands. La chambre n'était éclairée que par un plafond lumineux. Ce plafond, peint à fresque, représentait *la Nuit de Valpurgis ;* chaque sorcière regardait avec une fixité étrange dans la direction du lit, et leurs yeux envoyaient des rayons couleur de lune sur la blancheur des draps.

Il eût été difficile de trouver un mode d'éclairage plus lugubre. Se sentant mal à l'aise sous l'action de ces regards éternellement stupéfaits, comme si les sorcières eussent assisté à quelque chose de monstrueux, Saint-Machin préféra se tourner un peu de côté, mais il ne put s'empêcher de pousser un cri:

Il venait, en effet, d'apercevoir au chevet un squelette qui soulevait de ses doigts osseux les lourdes tentures du lit et se penchant au-dessus des oreillers avec un affreux ricanement.

— Ah çà, qu'avez-vous? demanda Paula.

— Là, là! dit Saint-Machin en montrant le squelette.

— C'est ça qui vous étonne? dit Paula en riant. C'est mon fidèle gardien Alfred ; il soutient les plis du rideau, et c'est bien plus original que des embrasses ; mais, si cela vous gêne, je puis laisser tomber les rideaux.

Elle écarta les mains d'Alfred et la tenture retomba.

Un peu rasséréné, Saint-Machin voulut reprendre la conversation. Paula, le bras replié sur la nuque, dans une adorable attitude, le regardait avec ses grands yeux pleins de flamme; sa tête brune paraissait encore plus pâle que d'habitude sous cette lumière sépulcrale, qui donnait à sa beauté quelque chose de surnaturel et de divin. Il essaya d'oublier la présence d'Alfred au chevet.

— Je t'adore, ma Paula, commença-t-il.

Mais, tout à coup, l'horloge sonna trois heures; immédiatement, un grand bonhomme en costume Louis XIII sortit de la boîte de l'horloge, tira un coup de pistolet dans la direction du lit, puis rentra dans sa boîte.

Au coup de pistolet, Saint-Machin exécuta un lamentable saut de carpe.

— Hein! qu'est-ce que vous dites de mon soldat? dit Paula. C'est Porthos. C'est moi qui ai inventé le mécanisme. Je tiens beaucoup à ne pas m'endormir sans souper, mais comme parfois la fatigue me prenait, alors j'ai trouvé ce moyen certain d'être réveillée à trois heures. Enfoncé le canon du Palais-Royal!

— C'est très ingénieux, dit Saint-Machin qui se sentait des frissons dans les cheveux.

— Mais j'y songe, vous avez peut-être faim? Si nous soupions? Voulez-vous?

— Le fait est que je ne serais pas fâché de me remettre par quelque cordial.

— Eh bien, admirez le triomphe de la mécanique.

Elle appuya sur un bouton, et immédiatement une table portant un souper tout dressé sortit de terre et arriva à hauteur de Saint-Machin.

— A la bonne heure! Voilà une invention que je comprends, c'est tout à fait comme dans les *Mille et une Nuits*.

Et il se mit en devoir d'attaquer un magnifique pâté; mais à peine avait-il mis le couteau dans la croûte, qu'il sentit un museau froid s'appuyer sur sa main et une lourde patte se poser sur son épaule. Il aperçut un magnifique lion qui, la crinière hérissée et la gueule béante, venait prendre sa part du festin.

Pour le coup Saint-Machin sauta en dehors du lit, complètement affolé.

— Mais c'est Brutus! ne craignez donc rien. Je l'ai rapporté d'Afrique quand il avait six mois. Il couche toujours sous le lit et est doux comme un mouton.

Saint-Machin n'écoutait plus rien. Le factionnaire, la négresse, les sorcières, Alfred, Porthos, Brutus, les squelettes, les lions et les coups de pistolet, sans compter la lutte du commencement, c'était vraiment trop d'émotion pour une seule nuit. Tremblant de fièvre, il passa son pardessus en toute hâte, repoussa Paula qui voulait le retenir dans ses bras blancs et potelés, et descendit au galop par le petit escalier, escorté par le lion qui le suivait en grognant.

— Ouvrez vite! s'écria-t-il à la négresse qui somnolait, accroupie devant la porte. Brutus est sur mes talons.

Mais celle-ci lui fit signe qu'il était impossible pour le moment d'ouvrir la porte à secret. Le 69e de ligne, musique en tête, sortait de la caserne de la Pépinière, et passait précisément devant la maison pour aller à la manœuvre. Il fallait attendre.

Saint-Machin, mourant de peur, s'assit sur les marches, tandis que Brutus venait appuyer sur son épaule sa grosse tête crépue et lui léchait les oreilles avec conviction.

Cela dura vingt minutes. Un siècle!

Enfin l'arrière-garde passa, la négresse fit jouer le ressort, et le pauvre Saint-Machin se glissa dehors, persuadé qu'après cette nuit terrible, il devait avoir des cheveux blancs.

Paula Raumi a gagné un nom, une grande fortune, une situation sociale, mais le pauvre Saint-Machin est décidément trop nerveux pour supporter tant d'épreuves. Il a senti que jamais il ne serait de force à recueillir le fruit de ses sacrifices.

Ces jours-ci on pouvait lire dans le *Journal officiel :*

« On annonce le prochain départ pour Berlin de M. de Saint-Machin, en qualité de conseiller d'ambassade. Cette nouvelle, un moment démentie, est décidément confirmée, au grand mécontentement du baron de Plancy, le premier secrétaire, qui comptait faire les intérims en l'absence de l'ambassadeur. »

L'EXPÉRIENCE

Permettez-moi de vous présenter la famille Lardêche. Elle se compose :

De M. Lardêche, ancien quincaillier; une cinquantaine d'années et des prétentions.

De madame Lardêche, pieuse et sainte créature, ayant partagé sa vie entre le bon Dieu et son livre de comptes; d'ailleurs, une vénération toute particulière pour M. Lardêche, qu'elle appelle encore Ernest.

De mademoiselle Ernestine Lardêche, frêle et gracieuse jeune fille, un vrai roseau; assez jolie, mais santé délicate.

Ah! j'oubliais deux vieux oncles, MM. Ramelot et Vertuchat, et un cousin, le docteur Bridet, qu'on ne convoque que dans les grandes occasions, et qui font partie du conseil de famille.

Les Lardêche, malgré une fortune rondelette gagnée, comme nous l'avons dit, dans la quincaillerie, avaient conservé des goûts simples. Le service était fait par une seule bonne qu'on appelait Maria. Très accorte, ma foi, cette petite bonne, avec son nez au vent, ses cheveux ébouriffés, son bonnet coquettement posé en arrière, et son léger duvet brun au coin des lèvres. Madame Lardêche avait bien trouvé que cette fille marquait assez mal et avait un air déluré qui détonnait au milieu de l'aspect patriarcal de la maison, mais ce brave M. Lardêche, homme très juste, avait fait observer que Maria faisait très bien son service; en admettant que ce ne fût pas une vertu, ce qui était probable, aucune de ses aventures ne transpirait, et, en somme, il n'y avait aucune raison pour ne pas la garder.

Madame Lardêche s'était inclinée devant la volonté d'Ernest, mais, de fait, Maria avait une montre, une chaîne d'or, des bijoux, des cravates de soie et autres colifichets peu en rapport avec ses gages de cinquante francs par mois.

— Bah! disait monsieur, Maria doit être la bonne amie de quelque Pitou généreux. Fermons les yeux tant que nous ne trouverons pas le moindre pantalon garance dans la cuisine.

Sur ces entrefaites, la santé d'Ernestine Lardêche commença à inspirer de vives inquiétudes. Elle s'étiolait, languissante, comme une fleur qui penche sur sa tige. Le conseil de famille fut convoqué, et le

docteur Bridet décida qu'il n'y avait qu'un seul remède : marier Ernestine dans le plus bref délai. Ernestine une fois mariée, il est probable qu'on verrait disparaître tous ces symptômes alarmants.

M. Lardêche fut tout à fait de cet avis. On décida qu'on ne refuserait plus, comme on l'avait fait jusqu'ici, toutes les invitations, et qu'on mènerait Ernestine dans le monde. Il y avait précisément un grand bal chez la colonelle Tournecourt, le lundi suivant, et les Lardêche n'eurent garde d'y manquer. On trouva Ernestine charmante, et le beau capitaine Pouraille s'en occupa d'une façon qui fut très remarquée. C'était vraiment un spectacle étrange de voir cette petite fille si frêle, si mignonne, valser dans les bras de ce robuste cuirassier qui était jadis le plus grand des cent-gardes au beau temps où il y avait des cent-gardes. A chaque mesure on eût dit qu'il allait la briser, mais, au contraire, il l'enlevait de terre avec des mouvements si doux, avec des attentions quasi paternelles; on eût dit un gros lion jouant avec un jeune chien.

Pouraille, le bal fini, demanda la permission de venir au jour de madame Lardêche, et, au bout d'un temps suffisamment long, il prit, un soir, au moment du café, M. Lardèche à part dans un coin et lui déclara carrément qu'il était éperdument épris de mademoiselle Ernestine et qu'il la demandait en mariage.

M. Lardêche devint tout rouge à cette agréable nouvelle.

Un capitaine ! un capitaine de cuirassiers!... celui qu'on nommait le beau Pouraille lui demandait la main de sa fille ! Quel honneur!

— Capitaine, lui dit-il avec émotion, si cela ne dépendait que de moi, croyez que je répondrais oui avec enthousiasme, mais nous avons un vieil usage chez les Lardêche. Nous ne prenons jamais une décision grave sans convoquer le conseil de famille. Revenez demain vers les deux heures, je vous donnerai la réponse.

Le soir, dans le grand salon blanc et or avec ses portières en lampas grenat, toute la famille se rangea solennellement autour d'une table à pieds de sphinx. Bien entendu, Ramelot, Vertuchat et le docteur Bridet avaient été convoqués. La petite bonne Maria, plus jolie et plus fraîche que jamais, avec un gros nœud cerise piqué sur un corsage plein de promesses, apporta en souriant un verre d'eau à M. Lardêche qui commença :

— Je dois saisir le conseil d'une grave nouvelle. Ernestine est demandée en mariage par le capitaine Pouraille.

— Ah! ah! fit-on à la ronde.

— Je n'ai rien voulu décider avant d'avoir votre avis à tous, et je vous prie de bien vouloir ici me donner votre opinion, franchement, sincèrement, comme de bons amis qui ne désirent que le bonheur de ma fille.

Madame Lardêche s'écria que le capitaine était

charmant et qu'on ne pouvait qu'être flatté d'une semblable union.

Les oncles Ramelot et Vertuchat opinèrent dans le même sens.

Seul, le docteur Bridet se leva et, d'un ton très grave, fit observer qu'il y avait, à ce mariage, une grave objection.

— Et laquelle? demanda-t-on avec étonnement.

— Vraiment, dit le docteur, je suis désolé d'être obligé d'entrer dans certaines explications physiologico-médicales...

— Comment dites-vous cela? demanda l'oncle Vertuchat.

— Je dis physiologico-médicales, mais mon devoir de cousin et de docteur me force à dire la vérité. Il y a une disproportion physique évidente entre le beau Pouraille et la frêle Ernestine, et dame... vous pouvez tuer votre enfant.

— Que nous racontez-vous là! s'écria madame Lardêche.

— Mon dieu, ce n'est pas absolu. On a vu certains colosses qui, au point de vue du mariage, faisaient des maris très ordinaires, tandis qu'au contraire, certains hommes petits, mais bien râblés, comme Lardêche... Bref, il faudrait une expérience préparatoire.

— Il me semble que ce que vous demandez là est bien difficile? hasarda l'austère Vertuchat.

A ce moment, Maria entrait pour reprendre le verre d'eau.

Madame Lardêche eut, à sa vue, comme une lueur subite : à deux reprises, elle avait surpris le beau Pouraille serrant d'assez près la jolie soubrette; elle n'avait rien relevé sur l'instant, ajournant toute rigueur après la noce.

Sans rien dire de son projet, madame Lardêche renvoya le conseil de famille au lendemain.

Dans l'intervalle, qu'avait-il été convenu entre la maîtresse et la servante ? c'est ce que nous ne saurions dire au juste.

Toujours est-il que le lendemain soir, à neuf heures, le conseil était de nouveau réuni dans le grand salon autour de la table Empire. Les hommes avaient endossé l'habit noir et la cravate blanche, comme pour une séance solennelle.

Madame Lardêche, avec un bonnet à fleurs posé sur ses belles boucles blanches, priait en silence, et, de temps en temps, jetait un coup d'œil furtif sur la pendule représentant Marius sur les ruines de Minturnes. Les minutes semblaient longues, et M. Lardêche paraissait particulièrement agité. Il lui avait fallu tout son amour paternel pour qu'il pût tolérer, lui, l'homme à principes, que sa maison servît de théâtre à l'expérience exigée par le docteur.

Pâle, nerveux, en proie à une surexcitation fébrile, il tambourinait sur la table, et parfois s'essuyait le front où perlaient de grosses gouttes de sueur. Ver-

tuchat, Ramelot et Bridet étaient silencieux et ne quittaient pas des yeux la portière de lampas, derrière laquelle devait apparaître Maria pour apporter la réponse.

Pendant ce temps, Ernestine reposait innocente et pure...

Tout à coup, la portière se leva. Maria apparut, rouge, décoiffée, avec son bonnet un peu de travers.

— Eh bien ? demanda avec angoisse madame Lardèche, eh bien ?...

Le silence était terrible, on eût entendu voler une mouche...

Maria baissa les yeux, puis, après avoir un peu hésité, elle répondit en faisant une moue significative :

— Eh bien, madame, franchement... ça ne vaut pas monsieur !

TROP DE PRÉCAUTION

(La scène représente la terrasse d'un restaurant des Champs-Élysées. Bruits d'assiettes, bouteilles débouchées, brouhaha des conversations entrecoupées par quelque interpellation au garçon. De temps en temps quelques bouffées de musique aussitôt étouffées sous le vacarme produit par les diverses causes ci-dessus indiquées.)

MAXENCE, *seul à une petite table.* — François?

FRANÇOIS. — Monsieur dîne seul ce soir? Il n'attend pas M. Tosté?

MAXENCE. — Non, il se consacre à sa famille. Du reste, il n'est pas mauvais d'avoir une place libre devant soi. On ne sait pas ce qui peut arriver.

FRANÇOIS. — Hélas! monsieur, depuis quelque temps on prend l'habitude de venir ici en petit mé-

nage. Ce sera la ruine de l'établissement. Enfin, si le cas se présente... je sais que je puis disposer d'une place.

MAXENCE. — Pas du tout. Je tiens à faire mon choix moi-même, absolument moi-même, vous entendez? Dites-moi, je mangerais bien ce soir le potage Reine, avec quelques petites croquettes de volaille comme entrée. Maintenant, la selle d'agneau est-elle belle?

FRANÇOIS. — Splendide! ruisselante! inouïe! Je la montrerai à monsieur.

MAXENCE. — Bon. Comme vin, Grand-Pougeot, allez! (*Exit* François.) François avait raison. Les femmes ne viennent plus ici qu'avec leur monsieur, c'est absurde! Quelquefois il y a un jeune homme naïf qui invite aussi l'*amie*, mais je me défie de l'*amie*. Qu'est-ce qu'il chante donc là-bas, ce petit blond? Écoutons un peu :

Le p'tit bleu, p'tit bleu,
Ça vous ra, ça vous ravigote...

C'est ravissant ! je ne comprends pas un mot, mais le rythme est bien canaille, bien populaire et cela suffit. Tiens, mais je ne me trompe pas, c'est Suzanne! Si elle pouvait me voir! Elle a l'air de chercher quelqu'un! Puisqu'elle est seule, je puis bien saluer. (*Il agite son chapeau avec affectation.*) SUZANNE le voit, sourit et s'approche de lui.

SUZANNE. — Bonjour, Maxence! Vous n'avez pas vu Valentine? Je lui avais donné rendez-vous.

MAXENCE. — Non. C'est-à-dire, si, je l'ai vue au Bois, elle m'a dit... qu'elle dînait à la Cascade.

SUZANNE. — Allons, bon, me voilà toute seule alors.

MAXENCE. — Si j'osais vous prier d'accepter une petite place à ma table, en bon camarade...

SUZANNE. — Avec vous, en tête à tête! Oh! non, on le dirait à Larmejane. Et puis, je suis trop triste!

MAXENCE. — Raison de plus. Vous me conterez tout cela. Voyons, ne suis-je pas un vieil ami? Vous ne pouvez pas dîner toute seule, ce serait encore plus inconvenant que de dîner avec moi. On sait que nous nous connaissons depuis longtemps. Cela n'a aucune importance.

SUZANNE. — Soit, je me décide, mais vous allez avoir un triste convive.

MAXENCE, *enchanté*. — Moi, j'aime les convives tristes. Je vous aurais vue gaie, je ne vous aurais certainement pas invitée. François, un couvert!

FRANÇOIS, *accourant*. — Tiens! madame est donc revenue? on la disait à Saumur?

MAXENCE, *sèchement*. — Envoyez donc le sommelier. (*Exit* François.) C'est vrai, pourtant, comment n'êtes-vous pas avec Larmejane?

SUZANNE. — Voilà quatre jours que je suis revenue, j'ai assez pleuré, allez! mais il le fallait. A cause de moi il était continuellement puni, il n'ap-

prenait pas sa théorie; il eût complètement manqué son cours.

MAXENCE, *avec élan.* — Comme je comprends cela! Ah! sommelier, donnez donc le Montebello carte blanche et une carafe frappée.

SUZANNE, *souriant tristement.* — C'est gentil de vous rappeler mes goûts, mais je n'ai guère le cœur à la joie.

MAXENCE. — Voyons, si Larmejane était sorti dernier de Saumur, le beau malheur!

SUZANNE. — Il est très ambitieux, et puis il paraît que je mettais sa vie en danger. Les élèves montent là-bas des chevaux de carrière très difficiles... Nous nous aimions beaucoup... peut-être trop... et, le lendemain matin, il n'avait plus la pince nécessaire.

MAXENCE. — Le fait est que la pince devait laisser beaucoup à désirer. Allons, à sa santé!

SUZANNE, *après avoir bu gentiment, le petit doigt en l'air.* — A sa santé! Pauvre ami! Le dernier soir, c'était le capitaine Briquemolle qui était de service. Terrible, le capitaine Briquemolle!

MAXENCE. — Je le connais, il est de ma promotion. Est-ce qu'il fait toujours des rondes de nuit?

SUZANNE. — Précisément. Larmejane avait bien fait dans son lit un mannequin, avec deux sabres, un casque et son porte-manteau; la crinière du casque dépassait même un peu sur les draps comme une poignée de cheveux, mais Briquemolle a tout découvert.

MAXENCE, *riant.* — Parbleu! c'est lui qui avait inventé ce raffinement.

SUZANNE. — Bref, Larmejane a été aux arrêts. Il a compris que cela ne pouvait pas durer, et je suis partie.

MAXENCE. — Il faut boire avec ces croquettes. Ça altère. Alors, vous voici libre, complètement libre?

SUZANNE. — Oh! pas du tout. Larmejane reviendra souvent, très souvent. Il devait même venir demain, pauvre ami, mais Briquemolle l'a encore puni hier. Tenez, voici sa dépêche.

MAXENCE, *lisant.* — « Désolé. Puni par Briquemolle. Puis pas venir. A bientôt. Tendresses.

» RENÉ. »

SUZANNE. — Voilà pourquoi j'ai pleuré. Je comptais tant le revoir. Nous devions passer tout le dimanche ensemble et aller aux courses. Je suis bien malheureuse, allez!...

MAXENCE. — Voyons, il ne faut pas se désoler. Il faut tâcher d'oublier, de s'étourdir. Vous ne buvez pas? A votre place, je profiterais de cette liberté.

SUZANNE. — Quelle horreur! je lui ai juré de près comme de loin de rester sa petite femme.

MAXENCE. — Vous avez bien raison; mais, tout en lui restant fidèle, vous ne pouvez pas cependant vous morfondre dans votre coin.

SUZANNE, *buvant.* — Je l'aime tant!

MAXENCE. — Ce serait un meurtre. La tristesse

enlaidit, et puis, quand il reviendrait, il ne vous trouverait plus jolie... et dame, Larmejane est un bon garçon, mais avant tout il faut flatter son amour-propre.

SUZANNE. — Le fait est qu'il est très personnel... mais bien gentil.

MAXENCE. — Moi aussi je suis bien gentil.

SUZANNE, *riant*. — C'est un autre genre. Je vous aime parce que vous ne m'avez jamais fait la cour et que vous êtes un bon garçon, voilà. Et puis je suis sûre que quand vous aimez une femme, vous avez confiance en elle.

MAXENCE. — Sommelier, une autre Montebello!

SUZANNE. — Larmejane n'a jamais confiance, lui; il vous tend toujours un tas de pièges pour être sûr qu'on ne le trompe pas.

MAXENCE. — Ça c'est atroce! Moi j'aurais confiance illimitée en vous.

SUZANNE. — N'est-ce pas? Voyons, est-ce que j'ai des yeux qui mentent.

MAXENCE, *se rapprochant et lui prenant la main*. — Vos yeux, ils sont en velours!

SUZANNE. — Vous dites des bêtises. Ne me regardez donc pas comme cela. Allons, à vos amours!

MAXENCE. — Quand vous riez, vous avez deux petites fossettes.

SUZANNE. — N'est-ce pas qu'elles sont gentilles, mes fossettes? (*Riant aux anges.*) Ah! ça va mieux. Je suis contente de vous avoir rencontré.

MAXENCE — Et moi donc?

SUZANNE. — Vrai!... Moi, je vous sais gré de m'avoir un peu consolée. Lâchez donc ma main.

MAXENCE. — Elle est si douce! Suzanne, avez-vous un peu d'affection pour moi?

SUZANNE. — Mais oui, mais oui. Il est évident que si je n'aimais pas quelqu'un, vous me plairiez. Mais la place est prise.

MAXENCE. — Pas ce soir

SUZANNE. — Hein?... Si vous recommencez, je m'en vais. D'ailleurs, je vous l'ai dit... avec Larmejane, on n'est jamais sûre de rien. Peut-être n'est-il pas puni; peut-être va-t-il venir me surprendre cette nuit.

MAXENCE. — Ce serait facile à savoir.

SUZANNE. — Bah! A quoi bon?

MAXENCE. — Cela ne vous engage à rien. Briquemolle est mon ami. Il va bien nous renseigner. Au moins nous serons fixés. (*Il écrivit sur son carnet :*)

« *Capitaine Briquemolle, Saumur.*

» Pauvre Larmejane est-il réellement puni? Réponse.

» MAXENCE. »

François, faites porter tout de suite cette dépêche au bureau du Cercle Impérial.

SUZANNE. — Qu'est-ce que cela peut bien vous faire? (*Elle boit.*)

MAXENCE. — Il vaut toujours mieux être renseigné. Si l'on me répond, comme je le crois : « Oui, il est puni », alors vous serez tranquille.

SUZANNE. — Mais je suis très tranquille. (*Riant.*) Vous êtes bête, mon pauvre ami !

MAXENCE. — Non, vous avez une arrière-pensée. Voyons, là, franchement, si vous étiez bien sûre, bien sûre qu'il ne peut pas revenir ce soir...

SUZANNE. — Eh bien ?...

MAXENCE. — D'abord, il est bien probable qu'il a dit la vérité. Sa première dépêche a un caractère de franchise.

SUZANNE. — Le fait est que je ne compte guère sur lui.

MAXENCE. — Ni moi non plus. Ah ! Suzanne !... il y a cinquante, soixante, quatre-vingts chances sur cent pour que nous soyons tranquilles, heureux. (*Il se rapproche d'elle.*) Je n'ai pas besoin d'avoir de la pince, moi ! Je ne monte pas les chevaux de carrière le matin.

SUZANNE. — Quel grand fou ! Vous êtes drôle avec vos yeux en boule de loto !

MAXENCE. — Si tu savais, il y a si longtemps que j'aspire à l'heure de ce soir. Je te savais éprise et je ne disais rien, me contentant d'espérer qu'un jour le hasard nous mettrait en présence. Car enfin, pouvais-je deviner que tu viendrais ici ce soir ?

SUZANNE. — Ça, c'est vrai.

MAXENCE. — Je ne crois pas au hasard, nous de-

vions nous rencontrer. Voyons, dis oui, je t'en prie, dis oui!

SUZANNE. — Oui, quoi? Je ne sais plus ce que vous voulez. Écoutez, je suis un peu étourdie. Allons faire un tour au Bois de Boulogne.

MAXENCE. — Alors j'ai de l'espoir?

SUZANNE. — Pas le moindre. Enfin... nous verrons, si vous êtes bien sage, bien sage...

(Minuit.)

La victoria est arrêtée devant le petit hôtel de Maxence.

SUZANNE. — Non vraiment. C'est très mal, ce que je vais faire là. J'avais pourtant bien juré... Ce pauvre Larmejane!...

MAXENCE. — Je t'aime! je t'aime! je t'aime!...

SUZANNE. — Pourquoi aussi s'est-il fait punir? c'est sa faute! Enfin... je ne resterai pas tard, tu sais. (*Au moment où elle va descendre de la victoria, le domestique de Maxence se présente et tend à Maxence une dépêche.*)

MAXENCE. — Ah! c'est la réponse de Briquemolle. Au moins, tu seras tranquille.

SUZANNE. — Lis vite.

MAXENCE, *lisant*. — « Larmejane était puni, mais suis enchanté lever punition pour toi. Il a pris train rapide soir.

» BRIQUEMOLLE. »

SUZANNE. — Le rapide! mais alors il sera chez moi dans une heure!

MAXENCE. — Patatras!

SUZANNE. — Mon petit homme qui arrive! quelle joie! C'est pourtant à vous que je dois cela. Cocher, vite rue Murillo. Bonsoir, Maxence! Sans rancune, n'est-ce pas!

MAXENCE, *regardant la voiture s'éloigner*. — Satané Briquemolle! Allons, cela m'apprendra à prendre trop de précaution.

CERCLE OU CRÈCHE

Le comité du cercle des Truffes au grand complet, présidé par le comte de Taradel. Vive animation parmi les membres. On chuchote beaucoup. Parabère tient une grande pancarte et pérore dans les groupes.

TARADEL, *sonnant.* — La séance est ouverte.''

Vif mouvement d'attention.

BOISONFORT. — Messieurs, j'ai à vous faire part d'une communication qui, j'en suis sûr, réunira tous les suffrages. Notre cercle est réputé pour ses fêtes; quand nous donnons soit un bal, soit un concert, soit une représentation théâtrale, c'est un véritable événement parisien. (*Très bien.*) Mais, jusqu'ici, les mères, les sœurs, les femmes seules des membres du cercle avaient pris leur part de nos joies...

TOURNECOURT. — Le moment est venu d'inviter les maîtresses ?...

Vive protestation ! — A l'ordre ! — A l'ordre ! Applaudissements. Tumulte.

TARADEL, *sonnant*. — Laissez parler l'orateur.

BOISONFORT. — Nous avons pensé qu'il y aurait grand avantage à présenter également les uns aux autres les enfants des membres du cercle, et, dans ce but, nous avons pensé à donner dans notre belle salle de fêtes un bal d'enfants.

Exclamations ! Approbation parmi les membres mariés. Grognements parmi les garçons.

BOISONFORT. — Vos interruptions ne m'empêcheront pas de développer ma pensée. (*Bravos.*) On n'est une force dans notre société qu'en raison de l'étendue de ses relations. (*Parlez français.*) Ces relations ne sauraient commencer trop tôt. J'ajoute que *rien ne peut effacer ces amitiés d'enfance* !

PRÉCY-BUSSAC. — Comprenez-vous les maris qui veulent semer, pour plus tard, de la graine d'amis d'enfance !

Hilarité.

BOISONFORT. — J'ajoute que le spectacle sera des plus gracieux. L'orchestre sur le théâtre. Dans la galerie un grand buffet couvert de friandises ; au centre, des petits groupes de chérubins pomponnés dansant la polka...

PARADÈRE. — Et derrière un paravent des bonnes avec tout ce qu'il faut pour... écrire.

BOISONFORT. — Ces détails naturalistes sont déplacés. Bref, j'arrive à ma proposition : (*Lisez, lisez.*) A l'occasion du mardi gras, un bal sera offert aux enfants des membres du cercle, âgés de plus de cinq ans, ou de moins de quinze ans.

TARADEL. — On ne comprend pas trop votre rédaction. Sont-ce les membres du cercle qui doivent être âgés de plus de cinq ans, ou leurs enfants.

Hilarité.

BOISONFORT, *vexé*. — Il y a une virgule. J'ai respiré après le mot Cercle.

TARADEL. — Vous n'avez pas respiré assez.

BOISONFORT. — J'ai la respiration courte.

POURAILLE. — Qu'est-ce que ça nous fait ?

— Oh, oh ! Parlez de la virgule ! — Quelle virgule ? — A la question.

Bruit.

BOISONFORT. — Des commissaires seront chargés de veiller au bon ordre, de contrôler l'âge, de passer les rafraîchissements.

PARABÈRE. — Et de moucher les danseurs, ce sera charmant !

TARADEL. — Messieurs, je suis étonné des interruptions que provoque la proposition de M. de Boisonfort. L'idée me semble excellente, et sera, j'en suis sûr, approuvée par les pères de famille qui constituent la majorité du comité.

TOURNECOURT. — Eh bien, moi, comme membre de la minorité, minorité qui ne veut pas se laisser

opprimer (*Bravo.*) Je fais une contre-proposition.

TARADEL. — Vous avez la parole.

TOURNECOURT. — Cinq grands cercles viennent de se réunir pour donner aux demi-mondaines une fête magnifique...

LE GÉNÉRAL BOURGACHARD. — Qu'est-ce qu'il a dit ?

TOURNECOURT. — Il serait encore plus magnifique d'offrir, à nous tous seuls, un baluchon à ces aimables personnes qui vous font la vie douce et la jeunesse ensoleillée.

Applaudissements.

COMTE DE FOLANGIN. — Est-ce que vous croyez que l'argent du cercle est fait pour donner des fêtes aux drôlesses ?

POURAILLE. — Et pour faire sauter les moutards?

MARQUIS DE LA POIRE-TAPÉE. — Allez à l'Éden !

TOURNECOURT. — Menez vos enfants chez Séraphin !

TARADEL, *sonnant*. — Messieurs, messieurs ! de grâce ! Je vais mettre aux voix la proposition du capitaine Tournecourt.

LE GÉNÉRAL BOURGACHARD. — Moi j'approuve le bal aux enfants, et le baluchon aux petites dames.

Hilarité.

TARADEL. — Une polka perpétuelle alors. Ce n'est pas une opinion. (*Mais si! mais non!*) Que ceux qui désirent le bal offert par le Cercle à ces demoiselles veuillent bien se lever.

Six membres se lèvent. Huit membres restent assis.

POURAILLE. — Et vous, mon général?

LE GÉNÉRAL BOURGACHARD. — On m'a troublé les idées; je ne sais plus. Pourtant, j'affirme hautement que j'aime les enfants et les jeunes femmes, le printemps et l'été. Il n'y a que les vieilles que je n'aime pas.

TOURNECOURT. — Alors, levez-vous.

TARADEL. — Même avec la voix douteuse de notre honorable général, cela ne fait que sept voix contre sept. La proposition n'est pas adoptée.

... Toujours la même chose! Tout pour les ménages! On ne s'occupe pas de la jeunesse! C'est désolant.

TARADEL. — Je passe maintenant à la proposition Boisonfort.

PRÉCY-BUSSAC. — Permettez-moi, auparavant, de présenter quelques observations sous forme d'amendement. Je trouve que les commissaires auront un rôle pénible dans la constatation de l'âge des invités.

PARABÈRE. — Et les bonnes derrière le paravent. Voilà un service pénible!

TARADEL. — Ah ça, allez-vous nous laisser tranquilles, avec votre paravent! Vous ne pensez qu'à cela.

PARABÈRE. — Les enfants aussi.

Hilarité.

PRÉCY-BUSSAC. — Si je vois entrer un grand monsieur orné de superbes moustaches, pourrais-je lui dire que, pour quinze ans, il est très précoce; si, au contraire, je vois arriver avec sa nounou un bonhomme titubant sur ses petites jambes, puis-je dire à la mère que je sais pertinemment qu'elle s'est mariée en 1878, et que, par conséquent...

LE GÉNÉRAL BOURGACHARD. — Moi, je fermerai les yeux.

PRÉCY-BUSSAC. — Ce n'est pas une solution.

— Mais si! — Mais non!

LE GÉNÉRAL BOURGACHARD. — Mais je les ouvrirais si la nourrice était jolie.

Rires.

TARADEL. — Général, votre opinion est de plus en plus difficile à saisir.

LE GÉNÉRAL BOURGACHARD. — J'aime les jeunes, et pas les vieilles. Voilà mon opinion.

TARADEL, *souriant*. — C'est convenu.

PARABÈRE. — Je demande la parole sur un autre amendement.

TARADEL. — Nous vous écoutons.

PARABÈRE. — Malgré les objections de tout à l'heure, permettez-moi, messieurs, de revenir sur un sujet que je considère comme ayant une importance capitale. Qui surveillera le service des paravents?

Tumulte, bruit. — La question préalable! — C'est absurde! — Il a raison.

TARADEL, *sévère*. — Je crois que M. de Parabère

fera mieux de ne pas insister. L'incident est clos. Que ceux qui sont partisans d'un bal d'enfants pour le mardi gras veuillent bien se lever.

Sept pères de famille se lèvent comme un seul homme. La proposition est adoptée.

PARABÈRE, *bondissant*. — Vous n'en aurez pas le dernier mot. Monsieur le président, j'ai l'honneur de soumettre au comité la protestation suivante.

— Ah, ah!

TARADEL, *inquiet*. — Vous n'allez pas nous reparler des paravents?

PARABÈRE. — Non, monsieur le président, je vous en donne ma parole.

TARADEL. — C'est bien, lisez.

PARABÈRE. — *Article* 1er. — La vie de cercle n'est pas la vie de famille.

— Pardon. — Non. — Si! — Ça la remplace. — Donc ça ne l'est pas.

Article 2. — Les cercles ont été fondés par des garçons qui ont voulu organiser le foyer et l'intérieur qui leur manquaient.

— On n'organise pas un foyer. — Ni un intérieur. — La pensée est claire. — Par exemple!

Article 3. — Les membres mariés, qui plus tard sont venus se joindre aux premiers fondateurs des cercles, ont eu précisément pour but de fuir la vie de famille.

— Ah, ah! — Bravo! — Bien touché! — Qu'en savez-vous? — J'adore mon intérieur.

Article 4. — On a commencé par offrir des comédies aux femmes légitimes des membres du cercle. Ces jours-là, les membres garçons, faute de place, sont obligés de rester dans la première galerie, et n'assistent jamais qu'aux répétitions générales. Je ne blâme pas, je constate.

BOISONFORT. — C'est heureux que vous ne blâmiez pas la courtoisie de ces invitations.

LE GÉNÉRAL BOURGACHARD. — On ne devrait inviter que les jeunes femmes.

PARABÈRE. — *Article 5.* — Si, aux mères, on ajoute maintenant les enfants, les gouvernantes, les bonnes et les nourrices, pour le coup, les garçons n'ont plus qu'à aller se promener.

Pour toutes ces raisons, les soussignés protestent contre le bal d'enfants.

TARADEL. — Les soussignés? Combien êtes-vous?

PARABÈRE. — Attendez, je n'ai pas encore eu le temps de recueillir les signatures.

TARADEL. — Eh bien, faites signer.

Parabère se promène de groupe en groupe, sa protestation à la main.

TOURNECOURT. — A quoi bon? Nous sommes une minorité ridicule.

POURAILLE. — Ça nous mettrait mal avec toutes les familles.

PRÉCY-BUSSAC. — J'approuve, mais j'aime mieux ne pas signer, etc., etc.

Personne ne signe.

TARADEL. — Eh bien, combien de signatures ?

PARADÈRE, *fièrement*. — Une seule, la mienne!

Explosion d'hilarité.

TARADEL. — Cette fois, c'est bien décidé. Nous aurons un bal d'enfants le mardi gras. Je vais faire préparer les invitations.

PARADÈRE. — Quels lâcheurs que les camarades ! Décidément le cercle des *Truffes* n'est pas un cercle... C'est une crèche !

UNE MASCOTTE

Il faisait ce jour-là un temps épouvantable à Biarritz; les vagues déferlaient avec rage contre les rochers de la côte et c'est à peine si, à travers les torrents d'eau, on pouvait distinguer la façade rouge de la villa Eugénie se dessinant sur un ciel couleur de suie. Aussi tous les baigneurs s'étaient-ils réfugiés au Casino, les uns, au salon de lecture, s'abrutissaient à lire des journaux sérieux; d'autres, dans la salle de bal, écoutaient avec une béatitude mêlée d'ennui un comte Polonais qui exécutait — on n'a jamais bien su pourquoi — des czardas hongroises; mais le plus grand nombre s'était réfugié dans la salle des jeux et il y avait notamment autour de la *Mascotte* une véritable cohue.

Sur une espèce de tourniquet à chaque instant mis en mouvement par les croupiers se dressait un globe

sur lequel étaient dessinées des figures alternativement rouges et blanches, le *Jockey*, la *Danseuse*, le *Toréador*, la *Baigneuse*, le *Chinois*, etc.; enfin la *Mascotte* occupait un seul des crans du tourniquet.

Sur la table étaient reproduites les figures, ce qui permettait de jouer, soit sur la rouge, soit sur la blanche, soit sur ces figures elles-mêmes, exactement comme à la roulette.

Quand la mascotte sortait, chose rare, on payait vingt-cinq fois la mise!

Et autour de cette table c'étaient des cris, des interpellations, des exclamations de joie ou de dépit suivant les chances diverses de la fortune, des réclamations de petites vieilles tricheuses prétendant avoir placé une pièce de quarante sous sur la figure qui avait gagné — pièce absolument introuvable et pour cause. Les croupiers payaient toujours, désireux avant tout de ne pas avoir d'histoires pouvant leur faire enlever le privilège; d'un geste désillusionné, ils faisaient de nouveau marcher le tourniquet, et l'on entendait Charles crier :

— Six : Toréador et Rouge!...

Puis un bruit argentin de rateaux ramassant l'argent.

La colonie espagnole surtout se faisait remarquer par son exubérance de parole et la variété de ses émotions. Il y avait là des brunes adorables avec des teints mats, des yeux extravagants, des chapeaux gigantesques campés sur des cheveux noir-bleu;

elles laissaient rouler au hasard des pièces de monnaie sur la table, et montraient le poing au tourniquet lorsque la chance ne favorisait pas ces placements de hasard.

Le petit Larmejane, placé au troisièmerang, suivait avec une grande attention les péripéties du tourniquet, cherchant à comprendre la marche à suivre. C'était la première fois qu'il mettait les pieds dans une salle de jeu, et au milieu de ces cris, de cette foule, de toutes ces jolies femmes qui le bousculaient pour envoyer leur mise par-dessus son épaule, il était un peu désorienté.

Tout à coup, il aperçut, à la droite du croupier Charles, une grosse maman sanglée dans un costume de satin noir qui moulait des formes plus que plantureuses; la tête, bien qu'un peu marquée, était encore fort belle, et les yeux largement ouverts s'étaient fixés avec une grande bienveillance sur le jouvenceau.

— Voilà une bonne dame qui a une figure avenante, pensa Larmejane. Elle me donnera peut-être quelques conseils pour la Mascotte.

Et, jouant des coudes, il parvint à se fixer près de la grosse maman qui immédiatement appuya sur le croupier pour faire une place.

— Mais, Madame, je ne puis plus remuer, objectait timidement le malheureux Charles, écrasé par cette masse satinée.

Quoi qu'il en soit, le petit Larmejane était casé. Il

regardait le jeu, cherchant à comprendre. En s'asseyant, il avait senti une douce pression sous la table; volontairement ou non, son genou avait rencontré celui de la belle maman... A tout hasard, il mit à cet instant cinq francs à la rouge.

La rouge sortit.

Larmejane jeta une nouvelle pièce, tout en continuant à sentir le genou rebondi de sa voisine. Il gagna encore.

— Eh ! mais, se dit-il, aurais-je trouvé un fétiche, une Mascotte?.... Cette grosse maman, avec sa jambe...

Celle-ci, d'abord un peu interdite d'une familiarité à laquelle elle n'était plus habituée depuis longtemps, crut d'abord à une méprise, à un simple hasard; mais non, le jeune homme appuyait sciemment son genou de la façon la plus consciencieuse.

Plus de doute, c'était bien un amoureux ! Et elle se sentit envahie par un ravissement immense. Elle regardait de côté cette figure encore toute neuve, ce visage imberbe avec seulement un léger duvet à reflets dorés sous le menton blanc et rose, ces yeux jeunes et rieurs. Ce petit Larmejane était tout à fait un morceau de... reine. Et toute remuée et attendrie, elle fut prise d'un ardent désir de faire gagner le jeune homme.

Elle suivait avec grand soin, sur un papier qu'elle piquait avec une épingle, les séries et les intermittences, et s'arrangeait toujours pour faire profiter son

voisin de sa science. Du bout de son éventail, elle faisait, sans que Larmejane s'en aperçût, l'enjeu sur la figure qui devait gagner d'après ses calculs, et ces calculs réussirent souvent. Bien plus, une ou deux fois ses prévisions s'étant trouvées déjouées, elle persuada au jeune homme, qui n'y vit que du feu, qu'il avait bien et dûment gagné, et, tout émue, elle lui glissa la somme.

Larmejane, stupéfait de cette chance continue, serrait de plus en plus ardemment le genou de sa voisine qui, de son côté, le contemplait avec des yeux de plus en plus humides.

Lorsqu'à sept heures du soir le croupier Charles cria avec l'élégance dont il a le secret :

— Maintenant, dernier coup ! Nous allons aller manger la soupe!

Larmejane avait devant lui un véritable monceau de louis et de pièces de cent sous. Il fit disparaître le tout dans sa poche, puis, avec une ingratitude désespérante, il se leva pour aller dîner au Helder, sans même adresser un regard à la pauvre dame.

A dîner il rencontra Tournecourt, Précy-Bussac, Comfort et plusieurs camarades du cercle des Truffes.

— Messieurs, dit-il, ce soir j'offre un dîner monstre. J'ai trouvé une femme fétiche, une *Mascotte* avec laquelle nous pourrons gagner au Casino tout ce que nous voudrons !

— Allons donc ! Pas possible !

— Voyez plutôt.

Et tout fier il tira de sa poche la poignée d'argent emportée, puis se mit à raconter ce qui lui était arrivé. Il n'y avait pas à nier ; la preuve palpable était là, d'ailleurs tous ces joueurs superstitieux n'étaient que trop portés à admettre sans contestation la puissance du fétiche. Peu à peu la nouvelle se répandit. On ne parlait que de cela de table en table, d'autant plus que Larmejane, bon prince, attendri par l'influence du bon dîner, avait promis au dessert de désigner le soir la fameuse *Mascotte*.

Dès huit heures et demie, il y avait plus de soixante hommes rangés, depuis la porte du Casino, tout le long du corridor qui menait à la salle des jeux. A neuf heures la grosse maman fit son apparition coiffée d'un magnifique Montespan gris perle tout garni de roses arboré en l'honneur de Larmejane.

— La voilà ! dit ce dernier dans l'oreille de Précy-Bussac.

— La voilà ! dit Précy-Bussac à Comfort.

Le signal passa ainsi de bouche en bouche, excitant un frémissement général. Le fameux Pongo lui-même avait eu vent de la chose et se proposait, ce soir-là, de risquer une partie des honnêtes bénéfices réalisés dans la journée.

Cependant la noble dame, un peu étonnée de l'attention inusitée dont elle était l'objet, s'était dirigée d'un pas lent et majestueux vers la table de jeu et

avait pris sa place habituelle, à la droite de Charles. Aussitôt une meute de joueurs se précipita à sa poursuite, et, dès qu'elle fut installée, il y eut une véritable bataille, pour s'asseoir à côté d'elle. Bousculade, coups de poings, échange de cartes. Pongo reçut deux gifles sans sourciller et sans reculer d'une semelle.

— Messieurs ! messieurs ! de grâce, criait Charles, stupéfait de ce vacarme, qui avait le grave inconvénient d'interrompre les profits de la banque.

La pauvre dame n'y comprenait plus rien. Depuis longtemps elle n'avait eu tant de succès. Était-elle devenue tout à coup si séduisante depuis la veille ? Tout autour de la table les autres femmes regardaient avec une stupéfaction jalouse cette joueuse qui amenait avec elle autant d'admirateurs.

Cependant, à force de lutter, Tournecourt avait réussi à s'asseoir à droite, et Précy-Bussac à gauche de la Mascotte, et aussitôt ils se mirent à leur tour et chacun de leur côté à la serrer du genou brutalement, avec la frénésie de joueurs qui ne voient que leur objectif ; pendant ce temps-là trois autres messieurs se perchaient sur la chaise et se frottaient contre le dos rebondi de la pauvre dame, d'autres s'appuyaient sur son épaule. Pongo avait réussi à attraper un tout petit bout de coude.

La position n'était plus tenable pour la Mascotte serrée comme dans un étau. Elle étouffait entre tous ces genoux, ces épaules et ces poitrines. Même dans

son plus beau temps elle n'avait jamais eu triomphe semblable, mais vraiment ce triomphe était écrasant. Elle voulut crier, protester, personne ne voulut se reculer; les autres joueurs réclamèrent, et, au milieu d'un brouhaha indescriptible, Charles leva séance en emportant le tourniquet sous son bras.

Le lendemain les mêmes scènes recommencèrent, et la grosse maman, qui avait cependant supprimé les roses, prit le parti de ne plus venir dans la salle des jeux; mais partout où elle allait, au palais Biarritz, au Port vieux, rue Mazagran, elle se voyait traquée par les joueurs qui voulaient à tout prix, avant d'aller jouer, s'être un peu frottés à elle.

Le matin, elle en rencontrait dès qu'elle sortait de son hôtel, et la poursuite continuait toute la journée, ardente, acharnée, féroce.

— Fatale beauté! murmurait-elle.

Hier, comme la vie ne lui était plus possible, elle a pris le sage parti de quitter Biarritz. On l'a reluncée jusqu'à la gare.

... Et jamais elle ne se doutera que c'est le petit Larmejane qui lui a valu, en l'an de grâce 1882, cet été de la Saint-Martin!...

UN BON CONSEIL

Au Bois.

BOISONFORT et PARABÈRE en coupé; la glace ouverte du côté de Parabère qui tout le temps se penche en dehors de la portière pour envoyer des bonjours ravis aux petites femmes qui passent.

Boisonfort. — En connaissez-vous, mon Dieu! c'est effrayant! Impossible de causer sérieusement avec vous; à chaque instant un coup de chapeau à envoyer.

Parabère. — Que voulez-vous, mon cher Boisonfort. Voilà quinze ans que je vis au milieu de ce petit monde-là, où, sauf quelques rares exceptions, je n'ai conservé que des amies. A chaque instant, dans ces voitures qui passent, je retrouve un souvenir de jeunesse, une évocation joyeuse d'un passé qui parfois date de la veille. C'est très amusant! (*Il salue.*)

Boisonfort. — Qu'est-ce encore que celle-là?

PARABÈRE. — C'est Léontine Lenoir, la femme qui dit le mieux bonjour de toute l'allée des Acacias. Il y a de tout dans son salut. Il signifie en même temps l'étonnement et la joie, avec je ne sais quel clignement des yeux excitant en diable et plein de promesses. Cela signifie : « Tiens, c'est vous ! Enchantée de vous voir. Quand venez-vous me serrer la main, » etc., etc.

BOISONFORT. — Vous voyez tout cela dans un salut ?

PARABÈRE. — Et bien d'autres choses encore ! C'est que, voyez-vous, je les connais si bien toutes ; c'est une étude toujours intéressante, toujours nouvelle, pleine d'imprévu et de charme.

BOISONFORT. — Vous ne faites pas la part des désillusions.

PARABÈRE. — Si, mais il y a bien plus de bonnes filles qu'on ne le dit, et les femmes valent bien mieux que leur réputation. Le tout c'est de savoir les aimer; et chez elles, c'est comme une intuition ; elles sentent ceux qui les aiment bien. Tiens ! en voilà une qui m'est tout à fait inconnue, là, dans ce duc ! Sapristi ! la belle créature ! On rêve en la voyant de je ne sais quelles fêtes triomphales.

BOISONFORT. — C'est Mme Farwell qui a eu ce fameux procès en séparation, vous savez bien. Nous sommes un peu cousins par ma femme.

PARABÈRE. — Tous mes compliments ; elle est merveilleuse.

BOISONFORT. — Oh! nous ne la recevons pas! Elle a continué à avoir toutes sortes d'aventures folles. C'est le type de la brune piquante aux yeux luisants, à la peau nacrée; mais un ménage ne saurait la voir. Tenez, on vous appelle?

PARABÈRE. — C'est Laure. (*Criant.*) Impossible, mon petit : pas libre! Mais, je t'aime tout plein!

BOISONFORT, *riant.* — Quel type vous faites! Voilà quatre heures. En avez-vous assez? Voulez-vous que nous rentrions?

PARABÈRE. — Ma foi, je veux bien. Ç'a été aujourd'hui un très bon Bois.

BOISONFORT, *au cocher.* — Jean, au club.

La voiture quitte la file et prend au grand trot le chemin de l'arc de Triomphe.

BOISONFORT. — Maintenant que nous sommes plus tranquilles causons un peu. Vous ne vous lasserez donc jamais de cette vie-là.

PARABÈRE. — Tant que je suis au milieu d'elles, dans le brouhaha de la fête, sous l'action de leur regard, ça va bien, mais lorsque je me retrouve seul, vis-à-vis de moi-même, je fais parfois des réflexions tristes. Tenez, ça me prend souvent à cette heure-ci, quand je reviens du Bois en conduisant mon buggy, alors que le jour commence à tomber, et que les becs de gaz qu'on allume dans l'avenue de l'Impératrice ont l'air d'une ligne de feu qui avance vers moi. Le bruit monotone des roues, ces voitures qui s'estompent sur une espèce d'ouate grise, cette ombre qui

s'élève, cette solitude relative au milieu de la foule, tout cela dégage comme une mélancolie qui m'envahit malgré moi.

BOISONFORT. — Il ne vous est pas arrivé alors de croiser quelque grand landau rempli de beaux bébés frais et roses avec des cerceaux suspendus aux lanternes.

PARABÈRE, *pensif*. — Oui, certainement, c'est gentil, les enfants...

BOISONFORT, *s'animant*. — Et vous ne vous êtes pas dit alors que vous manquiez votre vie en persistant à rester garçon. C'est donc bien amusant de rentrer chez soi le soir et de trouver la maison déserte et l'appartement vide. Quand donc aurez-vous assez de ces amours qui n'ont ni veille ni lendemain. Vraiment la femme vaut mieux que ça.

PARABÈRE. — Évidemment... Je me le suis dit bien souvent, à cette heure-ci...

BOISONFORT, *radieux*.— A la bonne heure! Croyez-en ma vieille expérience; on ne peut pas être toute sa vie un braconnier et chasser sur la terre des autres, et il arrive un moment où il faut enrayer par le seul fait qu'on n'est plus de l'âge de ceux qui s'amusent.

PARABÈRE. — Enfin, vous me conseillez de me marier.

BOISONFORT. — Parfaitement. Vous avez trente-cinq ans; c'est le moment psychologique. Vous pouvez encore épouser, sans qu'il y ait une trop

grande disproportion d'âge, une brave fille de vingt à vingt-cinq ans.

PARADÈRE. — Mais pour cela il faudrait aller dans le monde, et je les connais vos salons. Toujours les mêmes femmes. Qu'on me les change !

BOISONFORT. — Allons donc ! Vous êtes cent fois passé sans les voir à côté de jeunes filles, belles, pures, étincelantes de jeunesse et de santé. Au garçon qui leur aurait confié sa vie, elles eussent rendu l'existence heureuse et douce, elles eussent été des femmes charmantes, des épouses loyales et des mères admirables.

PARABÈRE. — Boisonfort, mon ami, vous m'électrisez. Qui sait? Grâce à vous, je vais peut-être trouver mon chemin de Damas. Voyons, sauvez-moi complètement, mariez-moi.

BOISONFORT.— J'aurais bien quelque chose en vue, mais pour cela je voudrais être sûr que vous êtes guéri, bien guéri.

PARABÈRE. — Au fond, je vous jure que j'ai assez de ce rôle de Juif errant de l'amour : un monsieur qui dîne dans les restaurants et couche dans les auberges.

BOISONFORT. — C'est que, je ne sais trop... Vous avez une si terrible réputation.

PARABÈRE.— Je vous jure que je ne pense qu'à faire une fin.

BOISONFORT. — Bien vrai ?

PARABÈRE. — Bien vrai !

BOISONFORT. — Eh bien, voici quelle était mon idée : j'ai une nièce...

PARABÈRE. — Pas madame Farwell?

BOISONFORT. — Si nous continuons à dire des bêtises, c'est inutile que je poursuive.

PARABÈRE. — Non ! non, allez!

BOISONFORT. — J'ai une nièce, vingt-deux ans, sept cent mille francs de dot sur la table. Le double à revenir plus tard. Pas de père, et une mère qui désire beaucoup la marier. Le père était préfet de l'Empire ; la jeune fille est charmante, sans être ce qu'on appelle un astre de beauté; la famille est des plus honorables et très bien apparentée. Il y a longtemps que j'ai pensé à vous, mais, je vous le répète, j'avais peur. Je l'aime beaucoup ma nièce, et je serais désespéré d'avoir fait son malheur. Vous m'écoutez bien?

PARABÈRE. — Parfaitement. Pas de beau-père. Très séduisante. Sept cent mille francs sur la table. Je ne perds pas un mot.

BOISONFORT. — Oui, mais j'insiste sur la question d'avenir. Si vous ne m'aviez pas confié, ce soir, vos tristesses, votre lassitude, votre désir de changer d'existence, jamais je ne vous aurai parlé de rien. Aujourd'hui, vous me dites : « Fini de rire. Je vous jure que je suis devenu sérieux ; » alors j'aborde la question.

PARABÈRE. — Vous êtes la perle des amis. Oui, je veux me marier; oui, je veux changer d'existence.

Quand me présentez-vous ? Voulez-vous que nous fassions arrêter la voiture devant sa porte. Ce soir je commence ma cour et demain j'envoie mon premier bouquet.

BOISONFORT. — Doucement, diable ! comme vous y allez ! Vous voilà bien avec vos emballages perpétuels. Sans réfléchir, sans renseignements, vous voilà parti !

PARABÈRE. — Réfléchir, à quoi bon ! Ma résolution est prise, vous dis-je, et prise de longue date. Quant aux renseignements, vous me la proposez, elle est votre nièce, ça me suffit. Allons chez la maman !

BOISONFORT. — Mais, sacrebleu ! écoutez-moi donc ! Vous ne savez pas même si elle est brune ou blonde !

PARABÈRE. — C'est pour cela que je veux la voir ; le plus tôt sera le mieux.

BOISONFORT. — Eh bien, alors, si vous êtes si décidé que cela, voici ce que nous pourrions organiser. Qu'est-ce que vous faites samedi ?

PARABÈRE. — Rien, mon ami, rien ! Et, d'ailleurs, cette entrevue passe avant tout.

BOISONFORT. — Bravo ! Eh bien, samedi, madame de Boisonfort pourrait mener la jeune fille voir l'exposition des tableaux aux Mirlitons à trois heures.

PARABÈRE. — A trois heures, parfaitement.

BOISONFORT. — Vous serez là comme par hasard et vous viendrez saluer ma femme, puis, sous prétexte de servir de cicérone et d'indiquer les meilleures toiles...

PARABÈRE. — C'est parfait : quelle excellente idée! Ah! le temps va me sembler bien long d'ici samedi! mais où serait le rendez-vous?

BOISONFORT. — Par exemple... devant le buste de Signoret.

PARABÈRE. — Signoret!... bien jolie, Signoret! mais revenons à la question.

BOISONFORT. — Tout est bien convenu ainsi, samedi à trois heures au cercle, devant le...

PARABÈRE, *l'interrompant*. — Voilà encore madame Farwell!

BOISONFORT. — Il ne s'agit pas de cela; nous disions samedi...

PARABÈRE, *penché par la portière*. — Quelle taille! quelles épaules! et quelle nuque! Tiens, mais, à propos, vous m'avez dit que c'était votre cousine.

BOISONFORT, *inquiet*. — Oui, après?

PARABÈRE, *lui prenant les deux mains*. — Mon ami! j'en suis fou! il faut que vous me la présentiez. Dites à Jean d'allonger l'allure. Nous allons la rattraper.

BOISONFORT, *exaspéré*. — Ah çà! est-ce que vous vous fichez de moi?

PARABÈRE. — Plaît-il?

BOISONFORT. — Comment, voilà une heure que nous causons mariage, nous parlons de la famille, de la dot, de l'entrevue : tout est convenu, arrangé, et, au premier mïnois qui passe, crac, tout est oublié : si c'est cela que vous appelez être guéri!

PARADÈRE, *toujours penché par la portière.* — Elle est merveilleuse! Pourvu que nous la rattrapions! j'en ai la fièvre. Il me semble que nous perdons du terrain.

BOISONFORT, *avec résignation.* — Allons! il n'y a rien à faire; il est incorrigible! (*Baissant la glace.*) Jean, rattrapez la voiture qui file devant nous.

FIVE O'CLOCK TEA

Dans un hôtel de la place Malesherbes. Salon excessivement élégant, ouvrant sur une serre pleine de plantes exotiques. Le long des murs, de cinq mètres de hauteur, enchevêtrement de tableaux, potiches, bronzes, dieux indiens, armes bizarres, le tout montant jusqu'au plafond, formé d'un immense dais de velours satin-mousse, rattaché aux quatre corniches par de grosses torsades d'or. Madame Russiani, la maîtresse de la maison, assise sur une grande chaise Renaissance en chêne sculpté. Corsage de velours frappé sur jupe de satin marron, costume très sérieux. Çà et là, rangés autour d'elle, qui sur des poufs, qui sur des fauteuils dorés, trois ou quatre amies causant gravement. Appuyé à la cheminée, dans une pose noble, le comte Trajouski.

MADAME RUSSIANI, *jouant avec son éventail.* — Il est de fait que tous ces événements sont déplorables et sont la condamnation évidente de la politique suivie à l'égard des princes.

LE COMTE TRAJOUSKI. — Ce que vous dites, Madame, est d'une profonde justesse, et je le faisais

encore observer ce matin au prince Orloff. Quand on est arrivé par l'émeute, on doit tomber par l'émeute.

BOISONFORT. — Mais, en France, tous les gouvernements en sont là. Ils arrivent par l'émeute et tombent par l'émeute, Louis-Philippe, l'Empire...

TARADEL. — L'Empire... Ah ! permettez.

MADAME RUSSIANI, *d'un ton pénétré*. — Messieurs, chez moi, à mon jour, il ne sera jamais dit du mal de l'Empire.

LE COMTE TRAJOUSKI. — Madame, ces sentiments vous honorent. (*Il lui baise les mains.*)

PRÉCY-BUSSAC, *qui s'ennuie à périr*. — Est-ce que vous avez été au bal des Éclaireurs? C'était très bien.

MADAME RUSSIANI, *sévèrement*. — Je ne vais pas à ces fêtes-là ! Je m'occupe, en ce moment, beaucoup du bal de l'Association charitable des femmes du monde.

POURAILLE, *à part*. — Oioï ! ioï ! Elle va nous placer des billets.

MADAME RUSSIANI. — Toutes les classes de la société ont établi des associations de secours mutuels. Seule la femme du monde avait été oubliée jusqu'ici.

Le domestique annonçant : « La comtesse Ravaschoff, mademoiselle Liona Taupier, M. de Parabère. »

PARABÈRE, *bas à Madame Russiani*. — Comment ! encore ce vieux comte Trajouski.

MADAME RUSSIANI. — C'est une sommité diploma-

tique que je suis très heureuse de voir à mon jour. Je t'en prie, tiens-toi bien.

La comtesse Ravaschoff. — Ma chère, j'arrive de l'allée des Acacias, un vendredi ravissant : la comtesse Aymeri avec un chapeau Benvenuto Cellini, avec torsade de velours en camaïeu, et nœuds en aile de tourterelle, une merveille ! Il n'y a qu'elle pour s'habiller ainsi.

Le comte Trajouski. — Et avec cela un cœur excellent. Dans les *Amours de Psyché* La Fontaine donne cette admirable définition de la pitié :

Une tendresse de cœur dont on se sait bon gré.

Madame Russiani. — Ah, charmant ! ravissant ! exquis !

Le comte baise de nouveau la main.

Parabère. — Ah çà, il m'agace, le diplomate. Il est tripoteur et ennuyeux ; ennuyeux et tripoteur. (*Haut à Liona.*) Dites donc, ma petite Liona, venez-vous prendre un verre ? Je vous offre une tournée.

Mouvement d'étonnement du comte.

Madame Russiani. — Mon pauvre Parabère, vous ne vous déferez donc jamais de vos expressions de caserne ?

Parabère, *à Précy-Bussac.* — Marche donc ! Soutiens-moi ! Cette pose est exaspérante.

Précy-Bussac. — A qui le dis-tu !

Madame Russiani. — Comtesse, voulez-vous un

verre de *gin Cock-Tail* ou de *brandy Cock-Tail*. C'est une recette particulière que j'ai rapportée de mes voyages en Angleterre.

PARADÈRE. — Oui, ça a un peu goût d'eau dentifrice. Ah! si cela n'avait pas un nom anglais, personne n'en boirait.

Il s'assoit par terre aux pieds de Liona.

MADAME RUSSIANI. — Il y a des fauteuils, mon ami.

PARADÈRE. — C'est une habitude que j'ai rapportée de mes voyages en Orient; on rapporte ce qu'on peut, et puis, c'est la meilleure façon de causer avec les femmes.

LE COMTE. — J'ai beaucoup voyagé en Orient; en Turquie surtout. C'est un pays très calomnié. Mettez cent mille Turcs derrière une barricade...

PARADÈRE. — Malheureusement, on n'a pas toujours une barricade sur soi.

PRÉCY-BUSSAC. — Ni cent mille Turcs; moi, j'en ai deux cents. Je les cède au poids du papier.

LE COMTE. — Je ne saisis pas très bien.

MADAME RUSSIANI, *vivement*. — Avec le *champain Cock-Tail*, prenez donc ces petits gâteaux salés. C'est très bon.

MADAME LIONA. — Ma chère, j'ai vu Francine, votre ancienne femme de chambre, l'autre soir dans une avant-scène aux Variétés. C'est elle qui chaperonne Léda Shako.

BOISONFORT. — Allons donc!

MADAME LIONA. — Oui, et elle lui présentait tous vos amis pendant les entr'actes. On faisait queue devant la porte de la loge.

PRÉCY-BUSSAC, *riant*. — Elle est bien bonne !

LE COMTE. — Qui est cette madame Shako !

MADAME RUSSIANI. — Une Hongroise que j'ai connue jadis et qui a mal tourné. Nous ne nous voyons plus. Il y a en effet de ces femmes qu'on ne saurait voir sans se compromettre.

LE COMTE, *attendri et lui serrant la main*. — Vous avez toutes les délicatesses.

PARABÈRE, *bas*. — Ah ! mais il m'ennuie, tu sais ! Tout à l'heure j'éclate.

MADAME RUSSIANI. — Un peu de patience. Il ne va pas tarder à s'en aller. Au fond, il m'agace autant que toi.

Le domestique annonçant : « Mademoiselle Petiolo. »

PRÉCY-BUSSAC. — Ah ! voilà du renfort.

MADEMOISELLE PETIOLO. — Bonjour, mes enfants. (*A madame Russiani.*) Bonjour, toi ! Ouf ! Figurez-vous que je suis suivie depuis la Madeleine par un type extraordinaire. Impossible de lui faire perdre la piste. Sa voiture est arrivée en même temps que moi ici, et il m'a déclaré que si j'entrais, il entrait. Joli garçon d'ailleurs, mais vraiment trop entreprenant. Allons, bon ! on sonne ; je parie que c'est lui !

PARABÈRE. — Il faut le laisser entrer.

MADEMOISELLE PETIOLO. — Du tout, je ne veux pas qu'il ait d'histoire. Il est charmant.

Discussion dans l'antichambre.

— C'est lui, je reconnais sa voix.

Elle sort au galop.

Tout le monde se précipite aux fenêtres pour voir la tête du monsieur. Après quelques paroles échangées, il monte dans la voiture de Petiolo.

LE COMTE. — Cette jeune dame a des manières bien étranges. Il me semble que ce serait encore une relation à rayer de votre liste.

PARABÈRE. — Ah non, par exemple! Petiolo est une bonne fille qui joue le besigue chinois à ravir, et qui chante très bien le couplet. Il n'y a qu'elle pour lancer :

J'aime le petit vin de Bordeaux.
Oh! oh! oh! oh! oh! oh!

PRÉCY-BUSSAC, *continuant :* —

Qui fait la nique au malaga,
Ah! ah! ah! ah! ah! ah!

LE COMTE. — Piètre musique!

PARABÈRE. — Parce que cela demande à être chanté en chœur. Liona, mettez-vous donc au piano.

MADAME RUSSIANI, *bas.* — De grâce, restez donc tranquille.

Madame Liona se met au piano et tout le monde reprend ensemble :

J'aime le petit vin de Bordeaux,
Oh! oh! oh! oh! oh! oh!

LE COMTE. — Il est impossible de causer sérieusement. Ces messieurs sont d'une jeunesse !

Pendant ce temps, le domestique annonce : « Madame Dartois ! M. de Chameroy ! M. de Tournecourt ! »

PARABÈRE, *criant*. — Allons, soignez un peu votre entrée. Un salut gracieux.

Madame Dartois donne une main à Chameroy, l'autre à Tournecourt, et s'avance en gambadant devant la chaise sculptée, tandis que Liona continue à jouer le *Petit vin de Bordeaux*.

LE COMTE, *indigné, à l'oreille de madame Russiani*. — Vraiment, ma chère, je vous certifie que vous avez tort de laisser prendre à votre jour de semblables habitudes.

MADAME RUSSIANI. — Vous croyez.

LE COMTE. — Je vous assure, ce que j'en dis est dans votre intérêt. Vous n'aurez jamais une situation assise tant que...

MADAME RUSSIANI. — Ah ! zut ! pour ma situation assise, surtout sur cette chaise gothique. J'ai des fourmis dans les jambes.

Elle se lève.

LE COMTE, *stupéfait*. — Plaît-il ?

MADAME RUSSIANI. — Je dis que j'ai assez de mon immobilité et de ma pose.

PARADÈRE. — Bravo, Russiani ! Je retrouve ma Russiani. Puisque tu as des fourmis dans les jambes, un quadrille. Liona, joue-nous un quadrille.

LE COMTE. — Un quadrille à cette heure-ci !

TOUS. — Oui, oui ! Assez de pose. Un quadrille ! un quadrille !

PRÉCY-BUSSAC. — Allons, en place ! en place !

Liona entame à coups de poing le quadrille de la *Mascotte*, Boisonfort l'accompagne en frappant la pelle contre la pincette. Mesdames Ravaschoff, Dartois et Russiani exécutent les pas les plus extraordinaires. Le valet de chambre, le maître d'hôtel, la femme de chambre, le cuisinier, entendant du bruit, sont accourus et, rangés à la porte du salon, assistent en riant à ces joyeux ébats. A la boulangère, on fait une ronde folle autour du comte Trajouski, tandis que madame Russiani lui envoie son pied à hauteur de l'œil.

Le comte s'enfuit épouvanté.

PARADÈRE. — Victoire ! Nous voilà débarrassés du gêneur !

MADAME RUSSIANI, *un peu inquiète*. — Est-ce que... nous n'avons pas été un peu loin ?

PARADÈRE, *l'embrassant à pleines lèvres*. — Baste ! Puisque tu as été en Angleterre, et que tu en as rapporté la recette du *gin Cock-Tail*, tu dois savoir que cela se passe toujours ainsi au *five o'clock tea*.

La petite fête continue.

MARIANNE

I

Il était à peine sept heures du matin lorsque le capitaine Tournecourt, attaché à l'état-major du gouverneur de Paris, fut réveillé par son ordonnance Perdriol.

Il ouvrit un œil mourant, puis, apercevant l'heure à sa montre :

— Perdriol, s'écria-t-il, je te ferai pourrir sur la paille humide des cachots. Je t'ai défendu de me réveiller avant huit heures. Le rapport chez le général n'est qu'à neuf heures et tu oses paraître !

— Mon capitaine, balbutia le pauvre Perdriol, il y a en bas un municipal qui a apporté ce pli. Je ne voulais pas vous réveiller, mais il a dit que c'était très urgent, et il veut un reçu signé.

Un municipal ! un pli urgent ! Tout à coup les

idées revinrent au capitaine, claires, nettes, et... désespérantes. La veille on avait parlé, en effet, des mesures à prendre en vue de troubles prévus pour le dimanche suivant. Il allait y avoir des ordres à porter, des temps de galop à faire aux quatre coins de Paris, de la fatigue, des inquiétudes ; et, précisément, il y avait, ce soir-là, bal des artistes à l'Opéra ! Tournecourt lut le billet qui lui enjoignait de se rendre immédiatement à la place Vendôme.

— Allons, s'écria-t-il en soupirant, selle mon cheval d'armes « Spartacus », et toi, tu me suivras sur la jument.

Un quart d'heure après, le capitaine arrivait à l'état-major. Il trouvait là, réunis, le gouverneur de Paris, le général commandant la place, le major de la garnison, le colonel commandant la garde républicaine et plusieurs autres gros bonnets. Les figures étaient graves. On espérait qu'il n'y aurait rien, mais, enfin, il fallait parer à toute éventualité.

— A propos, dit le général, il faudrait savoir combien les dragons du quartier Dupleix pourraient nous fournir de cavaliers, sans compter les recrues.

On se consulta. Il était difficile de fournir un chiffre exact. Il fallait défalquer les hommes de service, les hommes en congé, les non-valeurs, ceux dont l'éducation n'était pas terminée, etc., etc.

— Il y a une façon bien simple de trancher la question. Capitaine Tournecourt, allez demander au

colonel des dragons combien il peut mettre d'hommes à cheval demain dimanche.

— Tout de suite, mon général?

— Tout de suite.

Le capitaine remonta sur « Spartacus. » Patata! patata! patata! et le voilà parti au quartier Dupleix, situé, comme on l'ignore, au Gros-Caillou.

Le colonel n'était pas encore arrivé au quartier, et le capitaine adjudant-major n'osait pas prendre sur lui de fournir la réponse lui-même. Il fallut se rendre à l'avenue de la Tour-Maubourg, où demeurait le colonel.

Celui-ci aurait bien voulu convoquer ses cinq capitaines-commandants.

— N'est-ce que cela? Je vais vous les ramener, mon colonel; donnez-moi leurs cinq adresses, dit Tournecourt, qui tenait à rapporter promptement la réponse demandée.

Patata! patata! patata! Tournecourt parcourut la rue Clauzel, l'avenue de la Motte-Piquet, la rue de Grenelle-Saint-Germain, l'avenue Bosquet.

Au retour, il y eut un long conciliabule. Chaque capitaine apporta ses effectifs; on discuta, puis enfin Tournecourt, muni du chiffre précis, reprit au galop le chemin de la place. Il était dix heures.

A onze heures seulement il pouvait aller déjeuner, après avoir prévenu son général que ce serait à deux pas de là, au cercle des Mirlitons.

Il avait à peine entamé les œufs brouillés Fédora,

des œufs exquis, le triomphe du chef, avec des truffes, des fonds d'artichauts et des petits croûtons grillés, lorsque le maître-d'hôtel vint lui annoncer qu'un planton venait d'apporter un nouveau pli.

— Mille noms de noms ! dit Tournecourt, en envoyant sa serviette au diable.

Il décacheta et lut : « Allez savoir au quartier des Célestins le chiffre d'un escadron de la garde républicaine. Autant que possible, les pelotons bien carrés, à seize files. »

Le capitaine avala une dernière cuillerée des œufs Fédora qui le brûlèrent abominablement, puis il enfourcha « Cabochard », son deuxième cheval, et patata ! patata ! patata ! en route pour les Célestins. Paris n'avait pas sa physionomie accoutumée. Sur les quais, des groupes de gens en blouses se formaient, aussitôt dissipés par les agents. Çà et là quelques rassemblements s'arrêtaient devant des placards rouges, immédiatement arrachés.

— Allons, ça chauffe ! pensa le capitaine.

Près du pont des Arts, toujours trottant, il aperçut un groupe plus important.

Sur les marches du pont, une belle fille blonde, grande, forte, coiffée d'un immense gainsborough garni de plumes écarlates, pérorait, escortée par un grand gaillard, vêtu d'une polonaise à brandebourgs et chaussé de bottes à gland.

— Drôle de couple, pensa Tournecourt. La fille

est jolie, ma foi ; un faux air de la Lumière dans *Excelsior*.

Il s'approcha pour mieux la voir, mais à ce moment les agents de police arrivèrent; la grande et belle créature s'en alla majestueusement, donnant le bras à l'homme aux bottes.

— Ma foi, pensa en souriant le capitaine, en voilà une que j'aimerais mieux arrêter que Louise Michel... mais ne perdons pas de temps.

A peine revenu des Célestins, à trois heures, on l'envoyait à l'École militaire pour conférer avec le colonel des cuirassiers. Tournecourt fit seller le cheval d'un des plantons.

— Mon Dieu, mon Dieu ! se disait-il, vais-je être assez éreinté pour le bal des artistes ?

Quant à Perdriol, qui n'avait pas quitté la jument Fanny, il ne suivait plus qu'à des distances problématiques. Arrivé au pont des Invalides, Tournecourt aperçut une nouvelle bousculade. Debout sur le parapet, dans une pose de chanteuse de café-concert, il vit encore la grande fille blonde, toujours coiffée du gainsborough et toujours escortée du Polonais. Elle chantait à pleins poumons :

Mon nom à moi, c'est Marianne,
Un nom connu dans l'Univers ;
Car j'aime à porter, d'un air crâne,
Mon bonnet rouge de travers.

Et elle s'allongeait un coup de poing dans le cha-

peau écarlate, tandis que la foule éclatait en applaudissements frénétiques.

— Tudieu ! quelle gaillarde ! dit Tournecourt qui poussa son cheval vers le pont.

Mais à sa vue, le Polonais toucha le coude de la chanteuse et tous deux disparurent encore une fois dans la foule.

J'aurais pourtant bien voulu la voir de près ; enfin ne pensons qu'au service, bien que je commence à être tout à fait fourbu.

A cinq heures, on le fit encore demander à l'Élysée, de la part du colonel X... ; à huit heures du soir, il fallut aller rendre une réponse importante à la préfecture de police. Tous les chevaux des plantons y passèrent. Enfin, à onze heures, Tournecourt, brisé de fatigue, demandait humblement à son général s'il pouvait se retirer.

— Oui, dit le général, mais si par hasard vous sortez de chez vous, n'oubliez pas de faire dire où vous êtes, qu'on puisse toujours vous trouver.

— Patatras ! pensa le pauvre capitaine, je vais avoir une jolie nuit. Il se jeta une heure sur son lit, où il dormit d'un sommeil bien mérité, puis à minuit, réveillé par Perdriol, il endossait l'habit noir, et domptant héroïquement la fatigue, il se rendait à l'Opéra.

II

Ce n'était pas d'ailleurs sans une certaine appréhension qu'il se rendait au bal des artistes, mais le moyen de manquer à cette réunion unique dans l'année ? Et Russiani, et Jeanne Chimay, et Blanche Dartois, et toutes ces gentilles amies qui comptaient sur lui pour danser et mettre un peu d'entrain dans la fête !

— Vous ne pouvez manquer au bal, avait insisté Russiani. C'est pour une bonne œuvre. C'est un devoir de danser.

Le fait est qu'on n'eût guère compris un bal sans Tournecourt, depuis de longues années l'organisateur de toutes les fêtes de ce genre.

— C'est un sacerdoce, se disait-il, en gravissant le grand escalier Garnier. — Mais auparavant, pour plus de sûreté, il s'aboucha avec le commandant du poste des municipaux.

— Je suis le capitaine Tournecourt, lui dit-il. État-major général du gouverneur. S'il arrivait un ordre pour moi, vous me le feriez porter au numéro 22, dans la loge des *Rieuses*.

— Bien, mon capitaine, soyez tranquille. Je saurai bien vous trouver.

Un peu rasséréné, Tournecourt entra dans la salle,

très décidé à oublier un peu les soucis de la politique pour se laisser aller tout entier aux agréments de la situation. Et de fait, l'Opéra présentait un coup d'œil charmant avec toutes ses galeries garnies de jolies filles en costumes variés, heureuses de se montrer dans le cadre rouge des loges, et d'exhiber sous la lumière électrique leurs épaules, leurs bras nus et leurs diamants. Panaches de tous tons, tricornes brodés, lampions Louis XV, chapeaux de polichinelles, aigrettes de fleurs naturelles, tout cela s'agitait avec de jolis mouvements, se détachant sur le fond sombre des tentures ; mais la loge qui attirait le plus les regards était celle des *Rieuses* où une douzaine d'actrices disparaissaient à moitié derrière une rampe de lilas blancs qu'elles s'amusaient à envoyer par brindilles à la foule.

Devant cette loge il y avait, bien entendu, une véritable bataille d'habits noirs. C'était à qui s'arracherait ces trophées pour en orner sa boutonnière.

Devant cette joie, Tournecourt avait un peu oublié tous ses ennuis ; il entra dans la loge, et aussitôt son arrivée fut saluée d'acclamations unanimes.

— Ah ! voilà le capitaine ! — Comme vous venez tard ! — Enfin, on va donc un peu s'amuser. — Tu m'as promis la première valse. — Aide-nous à casser les branches, etc., etc.

Le capitaine répondait à toutes, serrant la main aux unes, embrassant les autres discrètement, aux bons endroits, sans défiorer le maquillage ; mais tout

à coup il aperçut, campée devant la glace, une grande fille en robe de bal, qui, les cheveux poudrés, arrangeait sa coiffure dans une merveilleuse attitude.

— Qui est-ce? demanda-t-il à Julia Montléry, la présidente des Rieuses.

— C'est Armande Bolincourt, une artiste qui sort du Conservatoire. Une voix superbe. Elle est engagée aux Bouffes du Nord.

— C'est curieux, pensa Tournecourt, il me semble que je l'ai déjà vue quelque part.

Et tout à coup lui vint cette idée : Mais c'est qu'elle ressemblait tout à fait à la femme qu'il avait aperçue deux fois dans la journée, au pont des Arts et sur le parapet du quai des Invalides ! Cependant quelle apparence que cette femme élégante, en perruque poudrée, en costume Louis XV, fût la virago de la journée ?

A tout hasard, il se fit présenter à elle.

— Je crois, Mademoiselle, avoir déjà eu le plaisir de vous rencontrer.

— Peut-être, Monsieur, m'avez-vous déjà vue au théâtre?

— Au théâtre, peut-être bien... ou ailleurs;... est-ce que vous ne vous appelez pas « *Marianne?* »

— Du tout, Monsieur, Armande, Armande Bolincourt.

— Est-ce que vous ne portez pas, certains jours, des chapeaux rouges « d'un air crâne » et « un peu de travers » ?

— Ma foi, Monsieur, je ne sais trop. Je me coiffe à l'air de ma figure, voilà tout.

— Et vous avez raison, car la figure est charmante.

La glace était brisée ; néanmoins, en dépit de son air rieur, pendant cet interrogatoire, la belle Armande avait paru légèrement embarrassée. Splendide d'ailleurs ; Tournecourt admirait en connaisseur toutes ses perfections : haute stature, gorge admirable, bras de statue antique, terminés, il est vrai, par des mains un peu fortes ; mais des hanches merveilleuses, et un œil noir, audacieux, profond.

Le capitaine, très enthousiasmé, l'attira sur le canapé, dans le petit salon de la loge, et là se mit à causer le plus tendrement du monde, oubliant tout le reste. Cependant, la bataille devant la loge devenait formidable. Russiani avait envoyé à la foule un gros bouquet de roses à longues tiges, réunies par un ruban de satin, il y avait eu bousculade pour s'en emparer ; puis l'heureux possesseur avait été, à son tour, houspillé de la belle manière, chacun voulant lui arracher une rose du bouquet. Le désordre devint tel que les gardes avancèrent vers la loge.

En les voyant, Tournecourt, qui n'avait pas suivi toutes ces péripéties, arrêta net une phrase très tendre :

— Allons, bon, je crois qu'on vient me prévenir.

— Prévenir de quoi ? balbutia Armande, également très troublée à la vue des gardes.

— Je suis attaché au gouverneur, et j'ai recommandé qu'on vînt m'avertir ici, s'il y avait des ordres pour moi; vous savez qu'on craint des troubles pour demain.

— Ah! répondit Armande. C'est vous qui portez les ordres? On craint quelque chose... j'ignorais. Mais au théâtre, vous savez... on ne pense guère à la politique.

— Et vous avez raison, Mademoiselle, car c'est une bien sotte chose, et qui gâte tous nos plaisirs. Mais les gardes s'éloignent, ce n'était pas pour moi.

La conversation reprit de plus en plus tendre. Les deux jeunes gens avaient l'air de se convenir beaucoup; mais ils étaient évidemment l'un et l'autre soucieux, car à tous propos les protestations s'arrêtaient net, dès qu'apparaissait à l'horizon quelque représentant de l'autorité.

— Allons-nous-en, dit-elle tout à coup au capitaine, la vue de ces casques et de ces grands sabres me gâte mon plaisir.

— Moi aussi, dit vivement Tournecourt. Impossible d'oublier le service dans des conditions semblables.

Il fit dire au chef de poste qu'il allait souper au café de la Guerre, puis il prit avec Armande un cabinet donnant sur la place de l'Opéra.

Mais là encore l'entrain fit complètement défaut. Entre les huîtres et le chaudfroid, Tournecourt se précipitait à la fenêtre dès qu'il entendait sur le pavé

le pas des chevaux relevant les gardes devant le monument illuminé. Il lui semblait percevoir au loin le cliquetis des sabres entre-choqués contre les éperons...

— Est-ce que vous n'entendez rien ? demandait-il à Armande.

— Oui... des pas de chevaux... peut-être une patrouille, répondait-elle, également troublée. Vraiment cela devenait étrange.

Tournecourt sonnait pour la dixième fois le maître-d'hôtel pour lui demander si l'on n'avait pas apporté d'ordre pour lui.

Cependant Armande était bien appétissante, avec ses lèvres pourpres ombragées d'un léger duvet, ses épaules nues qui prenaient des tons nacrés à la lueur des bougies.

— Écoute, lui dit-elle tout à coup en l'embrassant avec une sorte de rage, cette place m'agace, ces pas de chevaux m'énervent... rentrons chez moi, veux-tu ?

Tournecourt hésitait, très perplexe. Il ne pouvait pourtant pas donner au chef de poste l'adresse d'Armande. D'un autre côté, c'eût été absurde, sur une simple crainte, peut-être chimérique, de laisser passer une pareille aubaine.

— Bah, réfléchit-il, je resterai chez elle une heure à peine. De cette manière, je ne risque pas grand'chose.

Les deux amoureux partirent ensemble en voi-

ture. Armande demeurait boulevard de Courcelles, dans un appartement très simple.

En arrivant, elle se serra tendrement contre le capitaine et lui dit :

— Ça me rassure de t'avoir ici. S'il m'arrivait quelque chose, tu me défendrais, n'est-ce pas ?

— Quelle bêtise, tu n'as rien à craindre. Et puis, te voilà sous la protection de la force armée.

A cette heure avancée de la nuit, le boulevard était complètement calme et désert. La veilleuse de la lanterne persane éclairait la petite chambre d'Armande d'une lueur douce. Les rideaux étaient bien fermés, la porte bien close; on aurait pu être heureux ; mais Tournecourt continuait à être dévoré par l'inquiétude.

— J'ai eu tort, pensait-il, de ne pas donner mon adresse. Si l'on marchait sans moi, il y a de quoi être déshonoré.

Armande, de son côté, restait tout aussi songeuse ; leurs lèvres étaient sèches, leurs baisers distraits ; par élans, ils essayaient les plus tendres caresses, les yeux fixés sur la pendule. La situation devenait ridicule. Impossible d'ébaucher la moindre tendresse dans des conditions aussi déplorables.

— Écoute, c'est absurde, s'écria tout à coup Tournecourt. Je t'adore, mais je suis trop préoccupé. J'en ai la fièvre. J'aime mieux m'en aller.

La belle hésita, puis lui dit :

— Oui, cela vaut mieux, va-t'en ; je suis aussi

toute troublée... non, pas troublée... inquiète..., c'est-à-dire contrariée. Je te laisse partir. Seulement tu vas me promettre ceci, je t'en prie : Rappelle-toi bien que nous avons passé ensemble cette nuit, et s'il était nécessaire de le certifier, dans n'importe quelle circonstance, tu le ferais, n'est-ce pas? Promets, c'est la seule chose que je te demande... Plus tard, une autre fois, je t'expliquerai pourquoi.

Fort intrigué, Tournecourt eût voulu quelque explication ; mais l'heure avançait, la belle fille suppliait ; le capitaine promit, et il s'arracha de ses beaux bras blancs et parfumés, endossa sa pelisse de fourrure, et reprit en courant le chemin de son domicile. Quelle fille singulière.

Chez lui seulement il reprit un peu de calme. Perdriol n'avait reçu aucun ordre pour lui.

III

Le lendemain dimanche, à deux heures, sur la place de l'Hôtel-de-Ville, la foule allait toujours en augmentant, bien que refoulée par des agents. A l'entrée de la rue de Rivoli surtout, la cohue était formidable. Huchée sur une échelle d'allumeur de gaz, une femme, coiffée d'un chapeau rouge, avait

entonné à pleine voix la *Chanson du prolétaire*, dont le refrain était :

Mort aux vaches! Mort aux sergots!

Refrain immédiatement répété en chœur par la foule en délire.

Tournecourt, à cheval, calme, grave, avança, sabre à la main, à la tête d'un peloton de gardes de Paris, puis par un mouvement tournant, il isola la chanteuse de la foule, et lui mit brusquement la main sur l'épaule.

C'était bien Armande Bolincourt, l'artiste des Bouffes du Nord, la femme de la veille.

— Au nom de la loi, je vous arrête, lui dit-il froidement.

Puis il ajouta dans l'oreille :

— Désolé, la belle qui cherchez des alibis, j'aurais bien dû ne pas vous manquer hier, mais je ne puis vous manquer aujourd'hui.

Et il remit la belle fille aux agents en soupirant d'un ton romantique cette phrase si connue de la tour de Nesle :

— Sur mon âme, Messeigneurs, nous vivons dans des temps bien étranges !

LE POINT DU JOUR

C'était au dernier bal de la princesse, Maxence se dirigeait vers la salle du souper en donnant le bras à madame de Rosny.

— Je ne sais si vous êtes comme moi, disait Maxence, mais j'ai toujours trouvé horrible cette précipitation des danseurs à se ruer sur les places au moment d'un souper. On dirait que tous ces gens-là n'ont pas mangé depuis huit jours.

On descendit donc l'escalier doucement, très doucement. Madame de Rosny, la joue animée, l'œil brillant, avouait qu'elle allait se mettre à table avec un réel appétit.

— Moi aussi, dit Maxence. Arrivé à cette heure-ci, il serait vraiment impossible de ne pas souper. Le lendemain, on aurait l'estomac malade et les traits tirés.

Je ne sais si l'escalier avait un nombre considérable de marches, mais Maxence mit tant de temps à le descendre, et coupa cette descente par tant de stations que, lorsqu'on arriva dans le jardin, toutes les tables étaient prises. Il ne restait plus le plus petit coin. Au reste, c'est bien ce qu'il avait espéré.

— Allons, dit-il en feignant la résignation, il faudra attendre une deuxième fournée.

— Attendre! s'écria la marquise. Mais ne voyez-vous pas, à la façon dont ces gens sont installés, qu'ils en ont pour une grande heure?

— Je crois, en effet, que le dessert se prolongera.

— J'aime mieux m'en aller sans souper.

— Y pensez-vous! Vous disiez vous-même tout à l'heure que vous mouriez de faim. Demain vous seriez tout à fait malade.

— C'est vrai, mais qu'y faire?

— Savez-vous ce qui serait gentil? Ce serait de me permettre de vous emmener souper au café Anglais.

— Ça, par exemple, jamais!

— Voyons, réfléchissez bien. Quelle est la différence? Au lieu de souper ici, empilés à une table, servis par à peu près, mettant souvent les choses les plus disparates dans la même assiette, nous serions bien installés dans un bon cabinet; vous commanderiez les petites choses que vous aimez, nous mangerions tranquillement, à notre aise, prenant bien notre temps... On n'en saurait rien... Personne ne nous verrait partir...

Au fond, cette petite escapade souriait fort à la marquise. Pourtant elle eut un dernier scrupule.

— Et le général ?

— Un homme qui s'est endormi alors qu'il était chargé de veiller sur vous ? Il ne mérite aucun égard.

Et tandis que tout le monde était occupé dans le jardin, au milieu du bruit des rires, des verres qui se choquaient et des bouchons de vin de Champagne qui sautaient en l'air, Maxence jeta sur les épaules de la marquise sa sortie de bal, et, moitié de force, moitié de persuasion, la fit monter dans son coupé.

Quant au duc d'Arcole, il ronflait comme un tuyau d'orgue.

— Décidément, se disait Maxence, tandis que le coupé descendait les Champs-Élysées, mes affaires ne marchent pas mal. Il est deux heures et demie. Une heure pour le souper, trois heures et demie... La marquise n'a pas besoin de rentrer chez elle avant six heures. Elle paraît déjà très bien disposée. Avec quelques doigts de vin de Champagne, elle sera à point. Alors je lui ferai respectueusement observer que mon rez-de-chaussée est sur le chemin de son hôtel.

Et il tortillait sa moustache en souriant.

Dans la nuit noire, on apercevait par moments à la lueur des réverbères la jolie tête de la marquise coiffée du petit tricorne gris et émergeant au-dessus du collet de martre-zibeline.

Appuyée dans un coin du coupé, elle fermait les yeux, se laissant emporter comme dans un rêve...

Quand ils furent arrivés au café Anglais, le gros Auguste, le maître-d'hôtel, ouvrit un boudoir bleu de ciel dont les fenêtres donnaient sur le boulevard. Il ferma hermétiquement les grands rideaux de satin bleu, éteignit le gaz et alluma les candélabres. Puis, en deux minutes, il composa un petit menu excellent et raffiné, léger et excitant, accompagné d'un certain château-léoville 1864, et d'un rœderer qu'il ne donnait qu'aux vieux clients de la maison.

Ceci fait, il se retira discrètement. Un bon feu de bois flambait dans la cheminée. Il y avait dans l'air des parfums de truffes et de fraises. Tout en riant, madame de Rosny s'était débarrassée de son manteau et de son tricorne, puis, s'asseyant sur le canapé, elle s'était mise à attaquer la soupe à belles dents.

Maxence se surveillait, ne voulant pas effaroucher trop tôt sa belle amie, graduant ses effets, et la faisant boire dans les proportions voulues. De temps en temps il tirait sa montre à la dérobée pour calculer l'heure. Il ne fallait pas, en effet, que la marquise pût objecter le peu de temps qui restait et l'obligation de rentrer... Peu à peu il s'était rapproché sans qu'on songeât à l'en empêcher. Assis sur le canapé, sous prétexte de la servir, il se penchait sur son assiette, leurs têtes se rencontraient, sa moustache effleurait son cou. Peu à peu il devenait de plus en plus pressant. La marquise le repoussait mollement.

Cependant, comme il voulait tout à coup l'embrasser :

— Non, dit-elle, non !... Songez donc, si ce garçon entrait !

— Le fait est, dit Maxence, qu'ici on ne se sent pas chez soi. Ah ! si vous vouliez seulement venir visiter mon petit rez-de-chaussée.

— Êtes-vous fou ?

— Vous préférez rester ici ? Comme vous voudrez !

Et il recommença ses agressions, interrompues à chaque instant par les allées et venues du gros Auguste, qui tracassait chaque fois la serrure de la porte avec affectation.

Madame de Rosny commençait à être énervée. La joue brûlante, les yeux vagues, riant aux anges, il était bien évident qu'elle était arrivée à ce point précis où l'on cesse d'avoir la notion exacte du monde réel.

— Allons, partons ! dit tout à coup Maxence d'un ton bref.

— Partir ! mais où ? balbutia la marquise.

— Ne dis rien ! laisse-moi faire, murmura Maxence en l'enveloppant dans sa fourrure, tandis qu'elle s'abandonnait sans résistance, ayant abdiqué toute volonté.

Elle descendit l'escalier au bras de Maxence. Le chasseur souleva la portière, mais une horrible surprise les attendait.

Sur les boulevards il faisait jour, grand jour !...

Ce n'était plus la nuit avec son charme, son silence, son mystère propice au plaisir. C'était la lu-

mière crue du soleil, le retour du jour, faisant brusquement rentrer dans la réalité. Un petit vent aigre soufflait du côté de la Madeleine. Des ouvriers en blouse passaient, la pioche sur l'épaule, se rendant à leur travail. Des tombereaux roulaient lourdement pour ramasser les immondices, tandis que les balayeurs, d'un mouvement arrondi et cadencé, soulevaient des tourbillons de poussière.

Nos deux amis se regardèrent.

Maxence, avec son tricorne à ganse noire, ses cheveux dépoudrés, son habit rouge passant au-dessus de la pelisse, ses culottes courtes laissant voir les jambes, paraissait grotesque. On eût dit un marchand d'eau de Cologne.

De son côté, l'Arlequine, dépeignée, toute pâle, les yeux un peu rougis par le froid du matin, frissonnante et recroquevillée dans sa sortie de bal, ne paraissait pas à son avantage.

Décidément le rêve s'envolait à tire-d'aile, et la réalité était bien peu séduisante.

Madame de Rosny ferma les yeux comme si elle eût en ce moment éprouvé une véritable sensation de souffrance, puis, secouant vivement la tête :

— Nous étions fous tous les deux, dit-elle. Laissez-moi rentrer.

Maxence essaya encore de se raccrocher aux branches.

— Au moins, dit-il, permettez-moi de vous reconduire.

— Pas du tout. Votre voiture me ramènera, mais je ne l'accepte qu'à une condition, c'est que vous m'y laisserez monter seule.

Ceci était dit d'un ton si bref, si décidé, que Maxence comprit qu'il n'y avait qu'à s'incliner. Il ouvrit en soupirant la portière; madame de Rosny sauta vivement dans le coupé qui s'éloigna au grand trot.

— Satané printemps! dit Maxence en relevant le collet de sa pelisse! Une saison où il fait jour à quatre heures du matin ! C'est absurde !

Et, hélant un affreux fiacre qui passait, il reprit tout penaud le chemin de chez lui.

LES DÉBUTS DE PIGNEROLLES

Hector de Pignerolles venait de sortir de Saumur avec le numéro 1 ; il avait, bien entendu, demandé Paris comme garnison, et se trouvait à l'heure actuelle pourvu d'une bonne place de sous-lieutenant au régiment de dragons du quai d'Orsay.

Élevé chez les bons pères, à Nantes, de la vie, il ne savait guère encore que ce qu'on devine par-dessus les murs du « Vieux bahut » ou de l'école de cavalerie; jeune, beau, vigoureux, il entrevit, le jour de sa nomination, une existence merveilleuse, triomphale, remplie d'aventures et de succès ; enfin il allait pouvoir, lui aussi, mener « la vie à grandes guides » et faire des conquêtes comme ce Maxence de Parabère, ce brillant capitaine dont il avait lu en soupirant les aventures multiples dans la *Vie Parisienne*. Lui aussi, il irait aux premières, aux courses, au bal chez

les grandes demi-mondaines; il dînerait avec des marquises, il souperait avec des duchesses, tout prêt, d'ailleurs, à leur vouer le culte le plus attendri et à les adorer à genoux.

Il y avait surtout un endroit béni dont il avait maintes fois, tout remué, lu la séduisante description; ce bois de Boulogne, où, le mardi et le vendredi, l'on pouvait passer la revue des plus jolies femmes de Paris, lui apparaissait comme une espèce de terre promise. Combien de fois, là-bas, sur le terrain de manœuvre de Saumur, tout en marchant en ligne de colonne, ou en formant vivement la masse, ne s'était-il pas vu caracolant non plus à la tête d'un escadron, mais sur l'allée des Acacias; il était là, bien campé, sur son beau cheval, à un petit galop rassemblé, et les belles créatures passaient, à moitié couchées dans leurs victorias, ou majestueuses dans leurs huit-ressorts, décochant en passant au bel officier quelque œillade provocante...

Aussi n'eut-il rien de plus pressé, en descendant de semaine, que de préparer une triomphante arrivée au Bois pour le mardi suivant. Il faisait précisément, ce jour-là, un temps magnifique. Pignerolles soigna sa tenue encore plus que d'habitude; élégant et coquet depuis la pointe des bottes jusqu'aux crocs de sa fine moustache, le torse moulé dans le dolman à trèfles d'argent, à trois heures, il montait en selle et prenait en conquérant le chemin de l'arc de Triomphe. Son cœur débordait de cette joie immense qu'on éprouve

à vingt ans en se sentant un galon d'or sur le bras et un joli cheval dans les jambes, sous les rayons d'un beau soleil qui semble vous entourer comme d'un nimbe d'or.

S'il avait consulté quelque camarade plus ancien connaissant mieux Paris, peut-être lui aurait-il dit qu'il était préférable d'aller au Bois en bourgeois; assurément il lui eût conseillé de partir plus tard; en effet, l'avenue de l'Impératrice était encore presque déserte. Sur la chaussée, seulement quelques landaus de famille remplis de gouvernantes et de bébés, avec des cerceaux accrochés aux lanternes, quelques breaks de dresseurs de chevaux rentrant au grand trot à Paris, ou encore quelques larges coupés marchant à la queue leu leu et occupés par quelque noce allant s'ébattre dans les jardins de Gillet; çà et là, les cantonniers.

— Bast! se dit Pignerolles, le rendez-vous élégant n'est pas là. Mettons le cap sur l'allée des Acacias.

Et, tout en soignant toujours la position, l'officier prit au galop le chemin du Bois, qui commençait seulement à se remplir un peu! Dans l'allée des Acacias, s'étendant toute droite et majestueuse entre ses deux rangées de vieux arbres, les files n'étaient pas encore formées. Les équipages arrivaient au trot, puis, ne trouvant pas d'obstacles, filaient jusqu'au moulin de Longchamps pour revenir ensuite à une allure plus lente, mais en laissant entre elles de larges intervalles; voitures fermées, d'ailleurs, pour

la plupart, coupés bas sans prétention, contenant quelque vieux ménage venu pour respirer l'air, ou quelque malade regardant tristement, par la glace levée, les branches, encore dégarnies de feuilles. Sur l'allée des piétons, quelque noble dame promenant son chien, quelques groupes de nourrices, avec de grandes mantes et des bonnets garnis de rubans de couleurs voyantes, quelque douairière suivie d'un gigantesque valet de pied, en long manteau de livrée, ou encore, quelque couple d'Anglais, en costume quadrillé, faisant du sport à pied, et marchant à grandes enjambées.

Mais, bientôt, les intervalles entre les voitures devinrent moins grands, et l'allure plus lente. L'allée, d'abord silencieuse, s'emplit peu à peu du bruit des roues, du piaffement des chevaux, du cliquetis des harnais, *crescendo* sur lequel tranchaient les joyeuses détonations du tir aux pigeons. Buggys élégants, charrettes anglaises bien suspendues, phaétons corrects et dignes, conduits à deux chevaux avec deux valets de pied sur le siège de derrière, mylords moelleux, huit-ressorts gigantesques, avec un cocher se perdant dans les nues, cabriolets attelés en tandem, etc., etc., arrivaient au trot, à une allure bien cadencée, et prenaient le pas en prenant la queue de la file, qui, bientôt, rejoignit la tête. Les ornements du frontail, les couronnes des sellettes et des plates-longes, les chaînes des attelles, le métal des lanternes, tout cela étincelait au soleil, tandis que les

fouets, tantôt immobiles et tantôt levés pour indiquer un temps d'arrêt, formaient une ligne bizarre, toute frissonnante sous l'action du vent.

Pignerolles contemplait, émerveillé ; le tableau qu'il avait sous les yeux dépassait son attente. Il finissait par avoir le torticolis, à force de regarder chaque voiture successive, de plus en plus troublé, de plus en plus ému, ne sachant sur quel équipage fixer son regard, à chaque instant distrait, dans son admiration naïve, par une apparition nouvelle.

Déjà il avait vu passer Léa Shako, toute rieuse dans son cab anglais; Sylvie Larène et Alice Boyard, si correctes dans leur pose triomphale; Louise Mireille, tout en noir, avec une petite capote surmontée d'un panache rose; Maltesse et son amie Tremond, ayant l'air de se raconter à l'oreille les histoires les plus folles du monde; Laura Schuman, toute droite dans sa voiture; avec un chapeau de keepsake anglais; Valentine Tribord, fermant les yeux à demi avec un joli clignement de myope; Blanche Dartois, accotée frileusement dans le coin de son landau ; Patischeff, braquant sur les cavaliers son binocle d'or ; Reine Russiani, faisant arrêter sa victoria pour faire un petit tour à pied avec Jane Chimay ; Edwidge Schumann, conduisant son dogcart; les deux sœurs Fronart dans leur grand cabriolet à pompe, etc.

On eût été ébloui à moins.

— Mais c'est le paradis de Mahomet! pensait Pignerolles.

Et pour augmenter son trouble, voilà que maintenant les amazones arrivaient à leur tour, passant près de lui au galop et le frôlant de leur jupe flottante tout en lui jetant un regard au passage.

Car on le regardait beaucoup, le jeune lieutenant. D'abord, on était étonné de voir un officier en uniforme à cette heure de la journée; puis, après ce premier mouvement d'étonnement, on le détaillait et on le trouvait très gentil, avec sa bonne mine de garçon heureux, sa figure toute neuve, sa petite moustache retroussée en chat, et surtout son extrême élégance à cheval.

— Tiens! un nouveau venu! — C'est la première fois que je le vois au Bois. — Savez-vous qui c'est? Joli garçon, ma foi. — L'air un peu naïf, mais très bien quand même.

Toutes ces réflexions s'échangeaient au passage, tandis que Pignerolles, s'apercevant de l'attention dont il était l'objet, se demandait ingénument à laquelle de ces belles dames il allait jeter son cœur.

D'ailleurs ce n'était pas un garçon banal ni vulgaire. Certaines figures trop maquillées, certaines lèvres trop rouges, certaines voitures sentant le locati et le faux chic lui inspiraient une répugnance instinctive. Il voulait viser haut, très décidé à ne poser sa candidature que dans le cas où la conquête en vaudrait la peine.

Et il cherchait, au milieu de cette longue procession, non seulement la femme la plus jolie, mais

celle dont les toilettes, la voiture, l'attelage, les livrées, présentaient en même temps l'ensemble le plus correct.

II

Tout à coup un grand mouvement se fit dans l'allée des Acacias, et toutes les têtes se tournèrent pour regarder une calèche tête de nègre, très élevée sur quatre ressorts en cerceau et donnant un doux balancement à la voiture. Les roues étaient d'un ton plus foncé que la caisse, avec un rechampi ton sur ton. La capote était doublée en reps de soie assorti à la caisse. L'intérieur était un véritable nid en satin noir, avec boutons de capiton bleu. Nulle part un cuivre apparent; la poignée seule, très simple, portait au milieu le chiffre.

Cet ensemble était complété par deux carrossiers de Norfolk, bai-cerise, absolument semblables et entièrement zains. Les harnais, très simples, très légers, avec double piqûre, avaient, comme fronteaux, deux bandes de velours bleu recouvertes d'une légère gourmette serrée d'argent massif; les chaînes d'attelage étaient en acier poli comme l'extrémité du timon.

Sur le siège, très élevé, orné d'une galerie à l'anglaise, trônaient un gros cocher et un superbe valet de

pied en habit marron, en culotte courte, et bas de soie bleue brodés au coin du chiffre.

Pignerolles avait admiré en connaisseur cet ensemble sobre de détail, et harmonieux à l'œil ; mais son attention fut surtout attirée par les deux superbes créatures, une brune et une blonde, couchées dans l'intérieur de la calèche. La brune pâle, mince, serpentine, avec deux yeux noirs lui faisant le tour de la tête ; la blonde rose, blanche, plantureuse, étincelante de fraîcheur et de jeunesse ; mais ce qu'admirait surtout notre jeune officier, c'était ce grand air si dédaigneux, ce port de reine, cet aspect si réellement comme il faut, qui faisait rêver en la voyant de je ne sais quelle fête triomphale.

— Sacrebleu ! les belles personnes ! s'écria-t-il. A elles la palme, sans contredit ; malheureusement, elles sont d'un monde où la conquête est difficile. Bah ! essayons toujours !

Et comme la calèche, au lieu de prendre la file, était passée au grand trot dans la partie de l'allée restée libre, Pignerolles assura les poignets, serra les jambes et rattrapa la voiture qu'il se mit à suivre au petit galop.

Avait-il la berlue ? Son imagination n'était-elle pas entraînée par une fatuité absurde ? Mais non, il ne se trompait pas. La blonde avait poussé le coude de son amie, et toutes deux s'étaient mises à regarder le cavalier le plus aimablement du monde. Un moment Pignerolles voulut encore douter, il se tourna

pour voir si ces regards n'étaient pas destinés à un autre cavalier dans sa direction, mais il était seul, et les œillades s'adressaient bien à lui.

Que faire? Son cœur battait à tout rompre. Fallait-il leur parler? Fallait-il les saluer? Pignerolles était très perplexe, tandis que la calèche continuait à rouler au grand trot. Cependant, le sourire était si séduisant, les yeux si tendres que, ma foi, le lieutenant n'y tint plus et brûla ses vaisseaux.

Képi bas, il s'avança en caracolant vers la portière, et, le gosier serré par l'émotion, il balbutia, en s'adressant à la blonde :

— Madame... Il faut absolument que je vous parle.

— Oh ! monsieur, pas ici, répondit cette dernière avec vivacité. En pleine allée des Acacias, quelle imprudence ! Attendez-nous au coin de l'allée des Poteaux dans un quart d'heure, mais surtout ne nous suivez plus. Cela aurait pour nous les plus graves inconvénients !

La voiture tourna, et Pignerolles, enchanté, poussa jusqu'au champ de course et prit à gauche, le long de la petite rivière. Le quart d'heure lui sembla bien long ; enfin, il descendit l'allée des Poteaux, et aperçut avec joie la grande calèche se profilant sur les tons verts des massifs des fortifications.

Cette fois, ce fut la brune qui prit la parole.

Elle mit la main sur l'épaule de l'officier, et l'attirant, si près qu'il sentit le parfum capiteux qui s'exhalait de sa mantille, elle lui dit à l'oreille :

— Ce soir — onze heures — telle rue — tel numéro.

Puis, le cocher, qui n'attendait probablement que cette simple phrase, toucha ses chevaux, et la voiture s'éloigna rapidement.

Pignerolles resta tout abasourdi. Comment, dès le premier soir, elles l'autorisaient à se présenter chez elles! O influence de l'uniforme, on voit tout de suite à qui l'on a affaire. On sait qu'il s'agit d'un gentleman que l'on peut accueillir chez soi à première vue, persuadé qu'on ouvre ses portes à un homme comme il faut. C'était évidemment cette considération qui les avait décidées à l'inviter, même sans le connaître. Au fait, chez qui allait-il, chez la brune ou la blonde? Peu importait puisqu'elles étaient ravissantes toutes deux.

Le jour baissait. Dans l'allée des Acacias, la débandade avait commencé. D'abord une voiture avait fait demi-tour, puis deux, puis trois, puis, tout à coup, l'immense procession s'était ébranlée, et avait repris, aux allures vives, le chemin de l'arc de Triomphe.

Tout remué de son bonheur, le cœur envahi par une joie profonde, Pignerolles redescendait à petits pas l'avenue de l'Impératrice, bercé par le grondement sourd et monotone des attelages qui le dépassaient. La nuit venait de plus en plus, enveloppant hommes et chevaux d'une espèce d'ouate grise. Sur la chaussée, des piétons, quelques femmes avait mis pied à terre, et marchaient escortées par des bandes d'amis. Quelques phrases s'échappaient de voiture à voiture :

adieux envoyés au passage, rendez-vous pris pour la soirée, plaisanteries lancées à la volée, auxquelles on répondait par quelque éclat de rire : — Il fait bien froid. — Il est temps de rentrer. — Adieu. — A sept heures, café Anglais. — Soyez exacte. — Baignoire d'avant scène A, etc., etc.

Tous ces gens-là étaient heureux. Au loin, la ligne des becs de gaz, qu'on allumait, avançait graduellement comme une traînée lumineuse...

— Moi aussi, j'ai un rendez-vous, se dit Pignerolles, moi aussi, j'ai une aventure. Il faut avouer que je n'ai pas perdu mon temps.

Et il reprit en courant le chemin du quai d'Orsay.

A onze heures moins le quart, Pignerolles, en habit, cravate blanche, la rose thé à la boutonnière, se dirigeait vers la rue indiquée, rue bien simple d'ailleurs. Ce devait être quelque vieil hôtel du temps jadis entre cour et jardin.

Machinalement il murmurait en lui-même le nom de la rue et le numéro, qu'il s'était répétés toute la soirée pour ne pas les oublier. Était-ce une soirée? Allait-il se trouver au milieu de gens inconnus, ou allait-on lui offrir une simple tasse de thé dans la douceur du tête-à-tête? En tout cas, il s'agissait de bien mener sa barque dès cette première entrevue. Tout son sort en dépendait. Il fallait être tendre sans effronterie ; laisser paraître un amour ardent, mais respectueux ; se montrer follement épris... mais ne pas dépasser les bornes.

Tout cela était très difficile.

Cependant, sur ces réflexions couleur de roses, Pignerolles était arrivé dans la rue indiquée, et, le nez en l'air, il regardait attentivement chaque maison le rapprochant du but.

Tout à coup il s'arrêta avec stupeur. Le numéro qu'on lui avait donné s'étalait en caractères flamboyants sur une gigantesque lanterne dorée. A la porte, une superbe matrone, emmitouflée dans une opulente fourrure, montait la garde et racontait je ne sais quoi aux passants !...

— Sacrebleu ! s'écria Pignerolles, le numéro est trop gros ! Ce n'est pas possible ! Je savais bien que j'avais eu tort de ne pas écrire. Je me suis trompé de rue !...

Et il s'en fut, navré, pleurant de rage !... Qu'eût-il donc éprouvé s'il se fût douté que la rue et le numéro étaient bien réellement l'adresse de ses deux belles inconnues du Bois !...

MON CARNET DU SALON

J'ai déjeuné légèrement sur la terrasse d'un restaurant des Champs-Élysées. Légèrement, car je tiens à voir avec conscience le Salon de cette année. Il y avait sur la terrasse un tas de jolies filles : Henriette Bar..., les sœurs Pack..., Delphine avec Léa D... etc., etc., mais je n'ai pas cédé à la tentation d'aller leur parler au dessert. Je les eusse peut-être accompagnées à l'exposition, et, alors, adieu l'examen sérieux !

Voyons, je n'ai rien oublié : mon lorgnon, mon carnet du Salon, un superbe carnet vierge encore, pour prendre des notes ; un superbe crayon, mon catalogue.

Montons. Commençons d'abord par le salon carré, ce qu'on appelle, Dieu sait pourquoi, le « Salon d'honneur » ; après, je chercherai à m'orienter. Quelle foule ! Moi qui me figurais que le jour du

vernissage était un jour privilégié; si le privilège est pour tout le monde, je me demande en quoi il consiste? Beaucoup de femmes, déjà fatiguées, gisant sur les canapés du centre. Tiens, voilà miss Pringel avec sa mère. Très jolie, cette robe bleue avec des fers à cheval.

— Bonjour, monsieur, etc., etc. Quand venez-vous dîner à la maison? Pas jeudi. Voulez-vous samedi ou lundi? Non, lundi je ne peux pas. — Voulez-vous samedi?

— Mardi, soit. Toujours sept heures et demie. J'inscris ça sur mon carnet.

Cinq minutes de perdues. Commençons : *Mort de Bara*, de M. Weerts. Que dit le catalogue?... Allons bon, le général Bourgachard...

— Bonjour, mon général.

— Bonjour, mon cher. A-t-on idée de cela? Bara, un simple tambour, ils l'ont habillé en hussard! C'est la nouvelle école! L'infanterie avec des brandebourgs et des éperons! Tout le monde sait que Joseph Bara était un tapin, pas même un soufflant, un tapin, vous m'entendez, un tapin!

— Oui, mon général.

— Alors, voulez-vous m'expliquer pourquoi il a un spencer avec des tresses jaunes?... A propos, vous savez qu'on rend la cuirasse aux numéros pairs. C'est signé d'hier. Les numéros pairs, et pas les impairs, surtout... Ne confondez pas... Inscrivez ça sur votre carnet.

Ouf! j'ai eu bien peur!

Évitons le *Combat dans un Village* de Dumaresq; par là, je rencontrerais encore des militaires, et dirigeons-nous plutôt vers les grands fauves : *Lion et Lionne*, de M. Lançon. Cette lionne renversée faisant des agaceries... Qui est-ce qui me pince? Tiens, c'est Olga Revaschoff.

— Ah çà, pourquoi ne viens-tu plus me voir?

— Je ne sais plus où tu demeures. Je crois que c'est du côté de l'arc de Triomphe, mais du diable si je pourrais...

— Je te l'ai dit cent fois : 6, rue de Magdebourg; ça donne dans l'avenue Kléber. Tu verras comme je suis bien installée. Toujours avant trois heures... Mets ça sur ton carnet.

Ah çà, mais ce salon carré est assommant! Sauvons-nous par la salle de gauche. A la bonne heure, quelques femmes nues! Voyons celle-ci qui est couchée, nous tournant le dos : sur le cadre : *Paysage lunaire*. Ah non! c'est sur le cadre situé juste au-dessus... Bon! le comte Taradel.

— Ah! mon cher, nous dînons ce soir à la Maison-d'Or, cabinet C, pour discuter le programme de la fête du Cirque. On vous regrettait. Voulez-vous faire un numéro? Vous savez l'escrime du sabre; voulez-vous vous battre au sabre?

— Hum! hum!

— A cheval, ce sera très curieux. Vous tirerez contre Mantieri, le prévôt du 20e dragons. Il est de

première force. C'est entendu. Autre chose. Vous connaissez la grande Verdiss qui chante au Skating? Elle pourrait également faire un numéro. Elle miaule, mais elle est splendidement faite. Vous irez la voir; ce n'est pas une commission ennuyeuse. Nous offrons un cachet de cinq louis. Sept heures et demie, Maison d'Or. Adieu. Notez donc tout ça sur votre carnet.

La foule augmente; ces échelles doubles barrent complètement le passage. Et à quoi servent-elles? Je n'ai pas encore vu un seul peintre vernir; alors pourquoi appelle-t-on cela le jour du vernissage?... Pour le coup, qu'est-ce que cette femme nue jusqu'à la ceinture pour jouer du violoncelle? Il y a là une allégorie dont la portée m'échappe, mais la gorge me semble...

— Ah çà, on ne reconnaît donc plus son gros minet ?

— Blanche Taupier, et Suzanne?

— Veux-tu être de la partie de jeudi! Nous prenons le train de cinq heures vingt-cinq, arrivant à Versailles à six heures. Parabère nous attend à la gare avec le break du régiment. On ira dîner aux Réservoirs, puis de là faire la fête à la foire de l'avenue de Saint-Cloud. Il y a Russiani, Maltesse, la comtesse de Zenepeuxpacka, Marie Fabert, etc.; nous serons une vingtaine. Voyons, mets cela sur ton carnet.

... Pas une minute à moi. Aussi c'est ma faute :

si je regardais moins la foule et plus les tableaux, j'éviterais toutes ces rencontres. Entrons dans cette autre salle. Cristi! Quelle toile de M. Renouf! *La Mer*. Vingt mètres de largeur sur dix mètres de hauteur; avec cela on est sûr d'être sur la cimaise. Il y a là un procédé pour rendre le bouillonnement de la vague, qui est curieux à étudier. Approchons-nous. Oh! pardon, madame, je vous ai poussée involontairement; tiens, c'est la jolie marquise de Précy-Bussac.

— Vous n'avez pas vu mon mari, par hasard? Il devait m'expliquer le Salon. Qu'est-ce donc que ce nègre qui arrive par derrière, le yatagan levé, pour couper la tête de cet Arabe?

— Surprise pour surprise, j'aimerais mieux arriver derrière vous, par exemple, et vous embrasser sur le cou, à la naissance des petits cheveux; alors vous frissonneriez, et...

— Ah çà, ce n'est plus le Salon que vous m'expliquez, c'est le boudoir... Je me sauve. Je reçois toujours le samedi, vous savez. Écrivez cela sur votre carnet.

Il était temps! C'est qu'elle est ravissante, avec son chapeau grenat, qui forme en avant un si drôle de petit pointu... Ah voici la salle des deux Bonnat. On m'a beaucoup recommandé les deux Bonnat. Cabriolus m'a dit que le *Monsieur au parapluie* était une merveille et que la dame se détachait sur un fond roux, qui, sans être neutre, se renforce ou s'éclaircit pour mieux s'accommoder soit au ton de

la tête, soit à celui de la robe... Je suis curieux de voir le ton roux. Bing, Chameroy !

— Eh bien, c'est comme ça que vous êtes venu, hier, à la répétition du *Mirliton enchanté*, au cercle, vous ?

— Je n'ai pas pu. Et puis, tout mon rôle consiste à dire au roi Caskenor : « Oui, Majesté. » ; ce n'est pas difficile.

— Mais ça demande encore à être enchaîné. Et votre couplet, le savez-vous, votre couplet avec Marguerite Ugalde ?

— A peu près. Il n'est pas difficile non plus.

Gai, gai, trémoussons-nous,
Car la soupe attend la troupe;
Gai, gai, trémoussons-nous,
La troupe attend la soupe aux choux.

— Eh bien, vous voyez, vous vous trompez toujours ! Ce n'est pas *la soupe* qui *attend la troupe*, mais *la troupe* qui *attend la soupe*. C'est très important... et n'oubliez pas de venir répéter demain à cinq heures. Il y a des masses de petites femmes dans les chœurs.

— Je n'oublierai pas.

— Non, écrivez ça, mon cher, sur votre carnet.

Avec tout cela, j'ai passé les Bonnat, et impossible maintenant de revenir. J'étudierai les fonds roux une autre fois... Ah ! enfin un peintre sur une échelle ; c'est Chose, vernissant son *Bureau de*

Bienfaisance, mais son échelle empêche de voir. Je repasserai... Tiens, ma cousine, madame de Folangin!

— Comme vous êtes pâle!

— Je n'en puis plus, offrez-moi à goûter.

— Soit.

— Dites donc, avez-vous pensé à ma loge pour la représentation d'adieu de Delaunay. Mais, pour plus de sûreté, écrivez donc ça sur votre carnet.

J'inscris, je reconduis et j'essaye de remonter.

Le gardien. — Monsieur, on ne remonte pas.

— Comment, on ne remonte pas!

— Non, monsieur, il est six heures; on ferme.

Et moi qui voulais tout voir! Enfin! Ai-je au moins pris quelques notes? Relisons cette première séance sur mon carnet de salon :

Salon de 1883

Mardi, dîner chez miss Pringle.

Cuirasses, numéros impairs.

Ravaschoff, 6, rue Magdebourg, avant trois heures.

Combat avec Mantieri.

Prévenir Verdiss du Skating. Cinq louis de cachet.

Aujourd'hui, dîner, sept heures et demie, Maison-d'Or.

Jeudi, train de cinq heures vingt-cinq, fête de Versailles.

Samedi, marquise de Précy-Bussac.

Car la troupe attend la soupe. Répétition au cercle. Femmes des chœurs.

Loge de cousine à la Comédie-Française...

C'est tout. Allons, je reviendrai.

CE QU'ON ENTEND

AU CONCOURS HIPPIQUE

A l'entrée : Deux boudinés.

Premier boudiné. — Comment, tu ne vas pas dans la tribune des sociétaires ?

Deuxième boudiné. — Pas du tout. Ici, c'est la meilleure place. Comme il n'y a qu'une porte, toutes les femmes sont obligées de passer par ici. Alors, suivant que l'objet en vaut plus ou moins la peine, on donne une simple poignée de main ou l'on accompagne jusqu'à l'escalier. C'est le meilleur moyen de passer une grande revue.

Premier boudiné. — Mais on ne voit pas du tout les chevaux.

Deuxième boudiné. — Les chevaux ! Tu viens au concours hippique pour voir les chevaux ? Ah çà ! mon cher, tu es donc de Montélimart?

Devant l'entrée des écuries :

DE BELGEUL, *sous-officier des hussards.* — Pas de chance ! Huit jours de consigne pour mon pantalon. J'avais fait ajuster la basane de telle sorte que ça jouait la botte Chantilly.

D'ESPERON, *adjudant de dragons.* — Moi je suis pincé pour mon képi. Je n'ai pas de soie dans le galon d'argent.

DE PRONTAC, *sous-officier de cuirassiers.* — Le capitaine Briquemolle est très raide pour la tenue.

CUISSARD, *marchef de chasseurs.* — Je crois bien, le malheureux ! Il a déjà attrapé huit jours d'arrêts pour ne pas avoir été assez sévère.

BELGEUL. — Comme si nous pouvions bien monter avec nos tenues d'ordonnance !

DE PRONTAC. — Monter, passe encore, mais il y a la question des femmes à faire. Ça vaut bien huit jours de clou. Tout est là.

TOUS, *avec conviction.* — Tout est là ! tout est là !

Dans le corridor des tribunes : MADEMOISELLE RUSSIANI, le capitaine PARABÈRE.

PARABÈRE. — Eh bien ! voyons, faites vos conditions.

RUSSIANI. — J'ai envie d'un buggy.

PARABÈRE. — Va pour le buggy. Et vous l'inaugurerez en venant déjeuner avec moi à Versailles ?

RUSSIANI. — C'est convenu, inauguration sur toute la ligne.

PARABÈRE. — Et, tant que le buggy durera, j'aurai des droits.

RUSSIANI. — Diable... Enfin, il roulera beaucoup.

PARABÈRE. — Et je pourrai le faire réparer.

RUSSIANI, *riant*. — Ah! non, alors, ce serait l'éternité.

MARQUISE DE BOISONFORT. — Je n'ai pas amené ma fille Suzanne, car vraiment, ici, on est exposé à une promiscuité fâcheuse avec ces demoiselles.

COMTESSE TARADEL. — Et l'on entend des conversations!...

MARQUISE DE BOISONFORT. — C'est pour cela que j'ai fait retenir, par mon domestique, deux places dans le bas. C'est mieux composé.

COMTESSE TARADEL. — Oui, mais l'on est un peu isolée. Il n'y a pas ce va-et-vient du passage. Voir sauter des obstacles pendant une heure, c'est monotone.

MARQUISE DE BOISONFORT. — Et avec cela, pas d'accidents.

COMTESSE TARADEL. — Si nous remontions?

Côté des sportsmen fanatiques. Ils tiennent un crayon à la main, et notent les fautes.

PREMIER SPORTSMAN, *Fally-Allen* a joliment bien sauté aujourd'hui.

DEUXIÈME SPORTSMAN.— Parbleu! c'est Th ... qui la monte, le premier cavalier de Paris.

TROISIÈME SPORTSMAN. — Après de la M...

PREMIER SPORTSMAN. — Je ne trouve pas, j'aime mieux la position des jambes du premier.

TROISIÈME SPORTSMAN. — Il est pinçard sans doute, mais il a moins de calme, et aborde l'obstacle avec moins de sang-froid. Patatras! voilà *Home-Rule* qui renverse le mur.

DEUXIÈME SPORTSMAN. — C'est la première fois qu'il touche?

PREMIER SPORTSMAN. — Deuxième! Ah çà! vous ne voyez rien.

MADEMOISELLE RUSSIANI, LE CAPITAINE PARABÈRE.

RUSSIANI. — Dites donc, j'ai changé d'avis. J'ai trouvé quelqu'un pour le buggy.

PARABÈRE, *riant*. — Sapristi! ça n'a pas été long.

RUSSIANI. — Maintenant, j'aimerais mieux le cheval.

PARABÈRE. — Bravo! j'y gagne. Je vous trouverai un petit canasson au Tattersall.

RUSSIANI. — Une jolie bête, bien entendu.

PARABÈRE. — Fiez-vous-en à moi, et je la prendrai jeune... surtout si j'ai des droits tant qu'elle durera, comme pour le buggy.

RUSSIANI. — Oui, mais au moins vous ne pourrez pas la faire réparer.

LE LIEUTENANT DESTIGNAC, LA BARONNE.

LA BARONNE. — Comment, c'est vous! Par exemple. Je ne vous avais jamais vu en uniforme.

DESTIGNAC. — C'est une première.

LA BARONNE. — Savez-vous que ça vous va très bien. Si j'étais homme, je serais toujours en uniforme. Vous êtes cent fois mieux ainsi.

DESTIGNAC. — Eh bien! prouvez-le-moi.

LA BARONNE. — Vous prouver quoi?

DESTIGNAC. — Que... vous me trouvez mieux.

LA BARONNE. — Comme vous y allez! Je vous trouve mieux, mais je n'ai pas dit que je vous trouvais encore assez bien.

DESTIGNAC. — Méchante!

LA BARONNE. — Enfin, venez me voir mercredi comme ça, botté, éperonné, je tiens beaucoup aux éperons.

BOISONFORT, CHAMEROY.

BOISONFORT. — Vous savez, notre rendez-vous pour aller au Bois ensemble ne tient plus. Je n'ai pas mes chevaux.

CHAMEROY. — Sacrebleu! si j'avais su, j'aurais alors fait venir mon spidder. Du coup me voilà à pied.

BOISONFORT. — Mon cher, ce n'est pas ma faute. ma femme a voulu sortir ce matin en duc, et elle a pris mes deux chevaux.

CHAMEROY. — Eh bien! et les siens?

BOISONFORT. — Elle les attelle dans la journée pour des visites.

CHAMEROY. — Ainsi, sur quatre chevaux, vous ne

pouvez pas en avoir un seul? Quelle faiblesse, mon pauvre ami, quelle faiblesse!

BOISONFORT. — Que voulez-vous... c'est bien naturel.

CHAMEROY. — C'est de l'amour, alors?

BOISONFORT. — Au contraire.

CHAMEROY. — Comment, au contraire?

BOISONFORT. — Évidemment, à défaut d'amour, il faut bien qu'il y ait quelques compensations.

Le monologue du capitaine qui saute.

— Un coup de cloche. Allons, c'est à mon tour. Soignons bien l'entrée. Il n'y en a plus guère qui sautent parmi ceux qui portent le képi à trois galons. Heureusement *Spartacus* est en forme. Hein? Est-ce rassemblé! Je galoperais dans une assiette. A qui faut-il s'adresser? Ce gros monsieur sans doute. Mon nom? mon numéro? Voilà. Là-dessus un bon coup de képi et en route. Pas trop vite, prenons bien du champ. Houp! ça va bien, mais la première haie est la plus facile; je crois avoir entendu un murmure flatteur.

Attention au *bull-finch!* Houp! Ah çà! je vais peut-être décrocher le premier prix. Allons bon, voilà *Spartacus* qui s'emballe sur la rivière. C'est toujours la même histoire, nous allons sauter cela à la volée. Allons, à la grâce de Dieu! Ça y est. Applaudit-on assez! C'est beau la gloire. Je sens de petits frissons dans les cheveux. Encore deux obstacles et j'enlève

le prix de la coupe. Houp! Encore un et ça y est. Tiens! Alice Boyard qui cause avec Tournecourt, et de très près ma foi. Quel intrigant que ce Tournecourt. Patatras, j'ai renversé le mur. Là, voilà la déveine! Coup de cloche, fanfare de chasse. J'aurai le troisième prix. Allons, c'est toujours ça. Poignées de main à droite et à gauche. Merci. Oui, c'est ma faute; je sais bien que j'ai été surpris. Vite, pied à terre pour aller faire une scène à Alice.

MADEMOISELLE RUSSIANI, LE CAPITAINE PARADÈRE.

RUSSIANI. — J'ai encore trouvé quelqu'un pour le cheval, je ne vous demande plus que le harnais.

PARADÈRE. — De mieux en mieux; à force de diminuer vos exigences, pendant que vous y êtes, vous feriez mieux de m'aimer tout bonnement pour moi-même.

RUSSIANI. — Ça, par exemple, jamais, question de principes.

Sur la piste : Le cuirassier PITON, le dragon BRIDET.

PITON. — Que tu t'amuses, nonobstant?

BRIDET. — C'est un service, ça ne peut pas être réjouissant. Mais n'empêche que j'aime autant ça que de faire la corvée de litière au quartier Dupleix.

PITON. — On ne peut même pas la faire ici, la corvée. De petits balais, comme pour pleurer. J'ai montré ce matin le mien au président, sais-tu ce qu'il m'a répondu?

BRIDET. — J'en ignore.

PITON. — Le président m'a dit : « Votre balai est trop petit? Il faudrait peut-être que le comité vous serve *Excelsior ?* »

BRIDET. — Qu'est-ce que ça veut dire?

PITON. — Comment! tu ne comprends pas!

BRIDET. — Pas un mot.

PITON. — Moi non plus! Que j'avais compté sur sur toi pour m'expliquer, nonobstant.

JEANNE CHIMAY, BLANCHE BARTOIS, HÉLÈNE TAUPIER, assises à une petite table en bas; ces demoiselles boivent du frontignan en mangeant des gâteaux.

JEANNE. — C'est absurde d'avoir autant augmenté la tribune du jury. Il n'y a plus de place pour les cartes roses.

BLANCHE. — Ont-elles l'air de s'ennuyer, les malheureuses qui sont entrées dans la tribune réservée. Isolées sur ces banquettes vides, on dirait qu'elles jouent aux quatre coins.

HÉLÈNE. — Tout ça, c'est la faute à Edwige. Avec son pugilat de dimanche au pesage, elle nous a fait beaucoup de tort.

JEANNE. — Elle pouvait bien attendre au moins la sortie.

HÉLÈNE. — En plein bois de Boulogne, c'eût été bien mieux.

BLANCHE. — Vous verrez qu'on finira par nous interdire même le cirque le samedi.

JEANNE. — Allons donc! Sans nous, les samedis du cirque n'existeraient pas.

HÉLÈNE. — Entendez-vous comme on applaudit? Mes enfants, nous ne sommes pas ici pour nous amuser. Je remonte là-haut, dans l'intention de veiller à mes petites affaires.

BLANCHE et JEANNE. — Moi aussi, moi aussi!

LARMEJANE et DESTIGNAC, jeunes sous-lieutenants, très débrouillards.

LARMEJANE. — Ah çà! pourquoi ne sautes-tu pas?

DESTIGNAC. — Jamais de la vie! Mon cheval est trop rétivard.

LARMEJANE. — Mais tu es marqué sur le programme.

DESTIGNAC. — Ça prend toujours. Tous les ans, je me fais inscrire. J'arrive à Paris, je m'installe avec mon cheval et mon ordonnance. Je vais voir les pièces nouvelles, je fais mes visites, je commande mes habits à mon tailleur, puis, le jour du concours arrivé, crac! je refuse purement et simplement de sauter, sous prétexte que mon cheval n'est pas en état.

LARMEJANE. — Et tu n'en as pas moins eu quinze bons jours de congé.

DESTIGNAC. — Et à une époque adorable.

LARMEJANE. — Infâme carottier!... C'est moi qui ferai comme toi l'année prochaine.

A la sortie, RUSSIANI et le capitaine PARADÈRE se rencontrent dans le flot des personnes qui attendent leur voiture :

RUSSIANI. — Pas de chance, mon pauvre ami, je

n'ai plus besoin de vous. J'ai encore trouvé quelqu'un pour le harnais.

PARADÈRE. — Diable! Mais il y a quelque chose que l'on ne vous a pas encore offert pour compléter votre équipage et que je vous donnerais de grand cœur.

RUSSIANI. — Quoi donc!

PARADÈRE. — Le fouet.

CAMÉLIA

Il y avait déjà bien des années que l'adjudant Brulard remplissait avec zèle et intelligence les fonctions d'adjudant de place à Versailles. Vingt-trois ans de service, médaillé, tout gris, avec un nez en bec d'aigle se recourbant sur une épaisse moustache blanche, il réalisait le type du parfait « Vert-de-gris » dans le sens absolu du mot.

Connaissant son règlement sur le bout du doigt, il se flattait de pouvoir réciter son « service des places » en commençant par la fin, ce qui, d'ailleurs, comme art d'agrément, était d'une utilité très contestable. Ce n'est pas à lui qu'on pouvait tirer des carottes ! Si le nombre des marrons déposés dans les boîtes de ronde n'était pas au complet, si le rapport des officiers n'était pas envoyé à la place en temps voulu, si quelque malin voulait esquiver son tour

de visite, Brulard intervenait majestueux et faisait connaître la fraude au major de la garnison.

Mais c'est surtout dans les enquêtes que se révélait, dans toute sa grandeur, le fanatisme enragé de l'adjudant. Policier par instinct, on le rencontrait la nuit, à des heures absurdes, rôdant dans les rues, et drapé dans son grand manteau d'ordonnance, laissant passer juste le nez crochu entre la pèlerine et la visière du képi. A l'improviste, il apparaissait dans les postes les plus éloignés, comptant les hommes de garde, vérifiant la tenue, interrogeant les sentinelles, tandis que le chef de poste tremblait de tous ses membres devant cette irruption subite. Au bal de Flore, au bal de la Puce et autres lieux de délices, on le voyait tout à coup arriver, comme la statue du commandeur, au beau milieu de la fête, demandant aux hommes leurs titres de permission, prenant le numéro matricule de ceux qui étaient en petite tenue, conduisant les délinquants au poste de police, ou les remettant lui-même de ses vigoureuses mains aux patrouilles de nuit.

Sa présence seule suffisait pour arrêter les rires et jeter un froid. Détesté, mais encore plus redouté, il était la terreur des hommes en bordée, et comme il les appelait avec une mine significative, des femmes de « mauvaise vie »!

Ah, c'est que tous les romans d'amour des troupiers, toutes les folies commises de dix heures à minuit pour quelque gueuse à l'œil noir; toutes les

scènes de jalousie pour une contredanse, un regard ou un baiser ; les rixes, les batailles, les duels, il en connaissait tous les détails, grâce au rapport du matin. A huit heures, tout en lisant les notes envoyées par les différents postes, il philosophait à perte de vue sur ces aventures absurdes, sentant accroître chaque jour son mépris pour la femme, cette créature si nuisible au maintien de la discipline et du bon ordre dans une garnison.

Combien en avait-il connu, de braves soldats qui auraient pu, comme lui, arriver à l'épaulette d'adjudant, de bons marchefs qui auraient fait d'excellents officiers et qui avaient perdu, un beau soir, honneur et réputation, étaient passés en conseil de guerre soit pour voies de fait envers des supérieurs, soit pour avoir « mangé la grenouille », et tout cela par amour du jupon!

— Si je suis arrivé à être ce que je suis, disait-il avec fierté, c'est parce que j'ai toujours méprisé la femme.

C'était avec une joie féroce qu'il faisait signer au major les bulletins portant le nom, l'âge et l'adresse de quelque malheureuse signalée à la police pour un motif quelconque.

« Transmis à M. le Commissaire central », écrivait-il de sa plus belle ronde sur l'enveloppe jaune, tout en ricanant sous sa grosse moustache, et il ajoutait en se frottant les mains :

— Allons, encore une qui aura son compte et montera dans le « panier à salade »!

Il y avait surtout un nom qui revenait à chaque instant sous ses yeux, nom reproduit dans toutes les plaintes, dans toutes les enquêtes, et qui revenait comme un refrain à la suite de chaque déposition : celui de CAMÉLIA. Que de fois n'avait-il pas vu flamboyer ce nom dans les interrogatoires ! Que de fois n'avait-il pas lu cette phrase qui se reproduisait avec la monotonie de clichés :

« Interrogé sur les causes de la rixe, le soldat Brechu, du 30e d'artillerie, a désigné la nommée Camélia. »

« Le cavalier Rataboul, du 15e cuirassiers, a déclaré avoir passé ses deux jours de bordée avec la nommée Camélia. »

« Le sergent Poirot, des chasseurs à pied, a abandonné son poste pour aller voir une femme qui, paraît-il, se nomme Camélia, etc., etc. »

Camélia ! toujours Camélia ! Une nuit on avait éteint tous les becs de gaz de la place d'Armes; les coupables interrogés allaient voir Camélia incognito. Une autre fois, une bataille épouvantable avait eu lieu entre les cuirassiers et le train des équipages, on avait déguiné, le sang avait coulé, et, quand on voulut savoir la cause de cette rixe, on nomma à l'unanimité une femme, Camélia.

Et pour la centième fois peut-être, Brulard écrivait avec rage :

« Camélia, vingt-cinq ans, brune, grande, demeu-

rant impasse des Chevau-Légers, numéro inconnu.

Transmis à M. le Commissaire central. »

— Ah çà, on ne la pincera donc jamais, cette Camélia ! avait-il fini par dire au major. C'est une plaie, que cette femme-là !

— C'est l'affaire de la police, avait répondu le major. Nous, nous n'avons qu'à la signaler.

Bien entendu, Brulard avait fouillé tous les immeubles de l'impasse des Chevau-Légers, sans trouver la moindre Camélia. Cette femme passait décidément à l'état de mythe, et cependant, chaque jour, on signalait à la place quelque méfait commis pour ses beaux yeux. Malgré lui, son imagination de policier travaillait; il en était arrivé à ne plus songer qu'à Camélia. Les rixes qu'elle faisait naître, les catastrophes dont elle était cause, son nom harmonieux et canaille, tout, jusqu'à cette adresse bizarre dans ce lieu évoquant le souvenir de je ne sais quelles orgies militaires du bon vieux temps, tout cela préoccupait le brave adjudant beaucoup plus qu'il n'eût voulu.

C'est elle qu'il entrevoyait le matin à travers toutes les paperasses qu'il était chargé de compulser. Elle était là, en costume provocant, l'épaule demi-nue, dans le vieux bureau tout maculé de boue, dans cette chambre enfumée, gardant comme une odeur spéciale de caserne et de buffleteries; il se la figurait avec sa haute taille, sa gorge opulente, ses cheveux noir-bleu, et ces yeux, ces grands yeux de velour

qui faisaient damner tous les troupiers, ces yeux qui suffisaient pour mettre en l'air toute une garnison. Elle le narguait, en souriant d'un air moqueur, tandis qu'il continuait, d'une main tremblante, à transmettre son nom au commissaire central.

— Ah çà! elle est donc bien belle, cette Camélia! pour qu'on fasse pour elle tant de folies! s'écriait-il avec humeur.

Peu à peu, à son insu, il se trouva tout simplement amoureux de cette créature; amour baroque, saugrenu, mélange de curiosité et de rage impuissante. Il y avait des jours où il aurait eu une joie folle de pouvoir la faire *fourrer au bloc*, et d'autres jours où, enfiévré, il aurait tout donné pour pouvoir se jeter à ses pieds et lui crier qu'elle l'avait ensorcelé comme les autres, et qu'il l'adorait.

Un dimanche soir, Brulard s'était, en cas d'événements, installé en permanence au bureau de la place, avenue de Paris. La tête dans ses mains, il songeait, tandis que les chansons de soldats en goguette lui arrivaient dans le silence de la nuit, avec un bruit de fourreaux de sabres traînés sur les pavés. Assis à sa vieille table noire, à la lueur trouble de sa lampe, il traçait, sur son sous-main graisseux je ne sais quelles hachures informes, lorsque, tout à coup, la porte s'ouvrit et deux hommes de patrouille apparurent portant un sous-officier du train inondé de sang et le crâne fendu de trois coups de sabre.

— Mon lieutenant, dit le caporal de patrouille

voici un maréchal des logis que nous avons trouvé étendu, rue Duplessis, et ne paraissant plus donner signe de vie. En même temps, nous avons vu deux artilleurs qui s'enfuyaient dans la direction de l'avenue de Saint-Cloud : nous les avons arrêtés à tout hasard.

— C'est bien; qu'on les fourre en prison. Quant au blessé, il faut le faire admettre d'urgence à l'hôpital. J'aurais pourtant bien voulu l'interroger un peu avant qu'il s'en aille. — Hé, camarade, cria-t-il dans l'oreille du blessé, qu'est-ce qui vous est arrivé? Pourquoi vous a-t-on arrangé de la sorte, hein ?

Le blessé ouvrit les yeux et balbutia :

— C'est la faute à... Camélia.

Puis il s'évanouit, tandis que Brulard le faisait emporter.

— Toujours cette Camélia! s'écria-t-il quand il fut seul. Oh! cette fois, j'en aurai le cœur net, et je la trouverai. — Planton, cria-t-il, faites-moi monter l'un des artilleurs.

Quelques instants après, un des soldats arrêtés faisait son entrée, tout dépenaillé et sans shako.

— Comment vous appelez-vous?

— Latan, premier soldat au 29e d'artillerie.

— Pourquoi êtes-vous arrêté?

— Mon lieutenant, je ne sais pas. J'étais à prendre un verre au *Sabot d'or* avec mon camarade Filastre, lorsque le sous-officier des tringlots a dit : « Où donc est mon sabre? » Alors un bourgeois, qu'était là, a

dit en taillant une basane : « Tiens, voilà la poignée ! » Alors, qu'il dit : « Respectez mes galons. » Alors ils se sont empoignés. Je ne sais plus rien.

— Où est votre shako ?

— En voulant m'interposer, avec Filastre, j'ai couru, que j'ai oublié mon shako, que je ne l'ai plus retrouvé.

— Mais, insista l'adjudant, il y avait une femme ?

— Non, mon lieutenant.

— Mais si... Camélia ?

Le soldat eut un large sourire. — Évidemment, s'il y en avait une, c'était Camélia, mais je n'en ai pas vu.

Boulard écrivit cette importante déposition, la fit signer à Latan, et fit monter le camarade Filastre, puis, brusquement :

— Racontez-moi ce que vous savez.

— Nous nous baladions avec Latan, commença Filastre. Nous rencontrons un « tringlot » qui nous dit comme ça : Où donc que vous allez, les « canons » ? Nous répondons pas. Alors il m'envoie un coup de trique, de ces bâtons comme pour battre les tapis. Je lui cours après. Il m'échappe. Je n'ai plus rien vu, et suis rentré au quartier.

— Vous n'étiez donc pas au *Sabot d'or* ?

— Non, mon lieutenant.

— Et l'histoire du bourgeois qui a taillé une basane ?

— Pourrais pas vous dire.

— Et... Camélia?

A son tour, Filastre se mit à rire : — Camélia... elle était sortie.

— Ah ! ah ! vous la connaissez donc?

— Approximativement, mon lieutenant, sans la connaître... tout en la connaissant.

— Et elle demeure ?

— Impasse des Chevau-Légers, mais je ne sais pas le numéro.

— C'est bon, signez-moi ça. Puis il ajouta : les deux dépositions ne concordent guère, mais je suis sur une piste.

Il mit les deux rapports dans une chemise sur laquelle il écrivit :

DOSSIER DE L'AFFAIRE CAMÉLIA

Toute cette nuit-là, il ne put fermer l'œil; le lendemain matin il recevait, avec le shako de Latan, la lettre suivante :

« Monsieur l'adjudant de place,

« L'aurore se levait ; je fis comme elle; j'ouvrais les volets de ma boutique pour y laisser pénétrer les rayons du jour, lorsque ma vue — toujours fort lucide — fut attirée par un objet rond, mais ne présentant pas cependant l'aspect complet du tronc de cône. Cet objet — ai-je besoin de le dire ? — était le shako que je vous envoie. Soucieux des intérêts de

mon pays, sachant combien il est important pour l'armée d'être bien équipée, je m'empresse de vous retourner cet objet dont je n'aurais d'ailleurs que faire, n'ayant pas d'enfants pour lui livrer ce joujou en pâture.

» *Signé :* LARDÈCHE

» Marchand de parapluies, 13, rue de la Paroisse. »

Brulard joignit cette note au dossier, classa le shako comme « pièce de conviction », puis, bouclant son ceinturon, il partit questionner le marchand.

Celui-ci, ôtant sa calotte de velours, déclara pompeusement qu'il était prêt à répondre à la justice de son pays.

— A quelle heure êtes-vous rentré ?

— La veille, j'avais eu ma cousine Céleste Galimard à dîner. Nous fûmes, avec ma femme, voir la *Dame de Monsoreau* au Grand-Théâtre ; puis nous rentrâmes vers les minuit ; une petite débauche.

— N'avez-vous pas entendu des cris de femme ?

— Oui et non. Le dimanche est le jour des saturnales pour les prétoriens. J'ai entendu, notamment, une voix qui criait : « Viens-tu ? J'offre une prune. » Et une femme a répondu : « Va donc, pané ! » ou quelque phrase similaire.

— C'était probablement Camélia.

— J'ignore par état et principe le nom des courtisanes.

— Mais il y a eu lutte, pendant que le shako roulait devant chez vous.

— Une lutte?

— Oui, après que le bourgeois avait taillé la basane au *Sabot d'or*.

— Une basane? Un sabot d'or? Une lutte? monsieur l'adjudant, ma réponse sera simple et digne : à cette heure-là, je dormais dans les bras de madame Lardèche.

Brulard n'avançait guère, mais il eut l'heureuse idée d'aller au *Sabot d'or*, interroger le patron de l'établissement.

— Vous recevez des militaires, le dimanche?

— Je ne reçois même que ça. J'ai un petit vin ginguet 1881 ! un nanan!

— Et il y a des femmes, chez vous?

— Il y a la mienne, une fort belle personne.

Brulard frémit : « Si c'était elle ! pensa-t-il; » puis il ajouta : « Elle ne s'appelle pas Camélia? »

— Non, son petit nom Victoire, née Poignot, Victoire Poignot; si vous voulez la voir? Toute à votre service.

— Inutile! mais je précise : dimanche soir deux artilleurs sont venus boire chez vous, à minuit, et ont eu une rixe avec un sous-officier du train au sujet d'une femme.

— C'est bien possible.

— Eh bien, racontez-moi l'histoire de la basane.

— Je ne sais pas. Un trompette de dragons avait

dit à mon épouse Victoire : « Je t'offre un bock si tu viens t'asseoir à côté de moi. » Ma femme accepte, histoire de faire aller le commerce, n'est-ce pas? mais, une fois le bock bu, elle se lève pour vaquer à ses affaires; alors le trompette lui envoie une gifle, mais je lui saute dessus ; nous roulons...

— Mais ça n'a aucun rapport avec la basane...

— Monsieur l'adjudant, je vengeais mon honneur de femme outragée.

— Que diable me racontez-vous là ? Je vous parle de l'affaire des coups de sabre.

— Il n'y a eu qu'une gifle.

— C'est bien ; signez-moi votre déposition.

Tout penaud, mais plus intrigué et plus féru que jamais, Brulard revint à la place. A tout prix il lui fallait cette Camélia !

A la place, pendant plus d'une heure, il questionna dans leur prison respective les délinquants Latan et Filastre. L'un lui dit, que Camélia était une grande brune, svelte avec des yeux à incendier le magasin à fourrages; l'autre lui jura que c'était une rousse, avec des yeux qui vous perçaient le cœur comme une cible au tir à cinquante mètres.

Ces deux comparaisons imagées augmentaient encore le trouble de Brulard, sans l'aider d'ailleurs beaucoup dans son enquête.

Pendant huit jours il reprit un à un les interrogatoires du chef de patrouille, des deux soldats qui avaient trouvé le maréchal des logis ensanglanté ; il

les conduisit lui-même rue Duplessis pour se faire raconter la scène, mais plus il poursuivait son enquête, plus elle se compliquait, d'autres histoires venant se greffer sur la première, ayant, d'ailleurs, toujours pour objectif ou pour cause la fameuse Camélia.

Le pauvre adjudant en devenait fou, quand il apprit que le maréchal des logis du train conduit à l'hôpital était dans un état désespéré.

— Bravo ! s'écria-t-il avec une joie féroce. Un mourant ne ment pas ! Je vais savoir enfin la vérité!

Avec beaucoup de peine il obtint du major de la garnison, qui trouvait ce zèle intempestif, l'autorisation d'aller questionner le moribond.

Il arriva à l'hôpital et se fit conduire par le médecin de garde dans la salle des blessés. Le sous-officier, la tête enroulée dans un linge, était étendu sur un lit de fer.

— Eh bien, mon gaillard, comment cela va-t-il ? dit brusquement Brulard en dissimulant son émotion.

— Mal, mon lieutenant. Je suis fichu, répondit le pauvre diable.

— Allons donc ! à votre âge on en revient... et vous pourrez aller voir encore Camélia.

— Ah oui, Camélia ! C'est fini, Camélia, fini comme le reste.

— Dites-moi la vérité... Qu'est-ce que cette Camélia pour laquelle vous faites tous tant de folies? Je

vous jure qu'il ne lui sera fait aucun mal ; je vous jure que je la protégerai au besoin.

Le sous-officier regarda fixement le vieil adjudant :

— Écoutez, ce que je fais là n'est peut-être pas d'un bon camarade, mais, au point où j'en suis, je dois dire la vérité.

— Oui, oui, toute la vérité! Eh bien ?...

— Eh bien... Camélia n'existe pas. Camélia n'a jamais existé.

— Hein ! s'écria l'adjudant abasourdi.

— Nous savions que, lorsque nous fournissions le nom d'une vraie maîtresse, il lui arrivait toutes sortes de misères ; nous nous sommes donné le mot, et il a été convenu dans la garnison que, lorsqu'il y aurait une histoire de femmes, cette femme serait toujours Camélia.

— Voilà donc pourquoi son nom m'était continuellement envoyé!

— Précisément, mon lieutenant.

A ce moment le docteur fit signe que l'entrevue avait assez duré.

Le soir, à la lueur de la lampe, le vieil adjudant Brulard relut une à une les dépositions du dossier Camélia ; ces feuillets détachés représentaient les pages du seul roman qu'il avait failli avoir dans sa longue vie militaire, toute de probité et d'honneur !

— Tout est pour le mieux ! s'écria-t-il, car j'étais

en train de devenir amoureux fou d'une gueuse, moi, Brulard, l'adjudant de place!

Et refoulant un gros soupir, la tête libre, la main ferme, il ouvrit le cahier du contrôle pour commander le service du lendemain.

FIN

TABLE

	Pages
MARSEILLE OU TARASCON.	1
BONNET ET CHAPEAU.	12
TROP CHIC!.	27
LA PERLE.	38
DE BIARRITZ.	50
LE MARIAGE DE BERTHE.	58
PAR ÉCONOMIE.	73
LA RECHERCHE DE L'ABSOLU.	83
NI L'UNE NI L'AUTRE.	92
LE NOUVEAU CHIC.	105
TOQUÉE.	112
EN REVENANT DU CHATELET.	124
LA VENGEANCE DE CARMEN.	131
LEQUEL ?.	140
LE JEUDI DE CHAMEROY.	149
UNE IDYLLE AU CERCLE.	160
NUIT DE NOCES.	170
L'EXPÉRIENCE.	181
TROP DE PRÉCAUTION.	188
CERCLE OU CRÈCHE.	199

	Pages.
UNE MASCOTTE.	207
UN BON CONSEIL.	215
FIVE O'CLOCK TEA.	224
MARIANNE.	232
LE POINT DU JOUR.	247
LES DÉBUTS DE PIGNEROLLES.	254
MON CARNET DU SALON.	266
CE QU'ON ENTEND AU CONCOURS HIPPIQUE.	274
CAMÉLIA.	284

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

Imprimerie D. Bardin et Cie, à Saint-Germain — 1890-83